







ORNITHOLOGIE

DU

CHASSEUR

1. FAISAN COMMUN. 1.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

ORNITHOLOGIE

DU

CHASSEUR

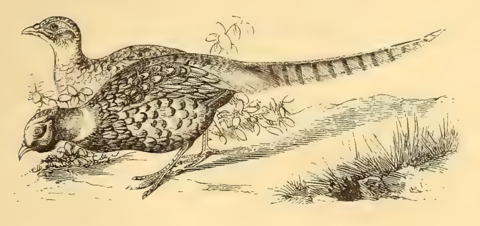
HISTOIRE NATURELLE — MŒURS — HABITUDES
CHASSE DES OISEAUX DE PLAINE, DE BOIS ET DE MARAIS

PAR

LE Dr J. C. CHENU

MÉDECIN PRINCIPAL D'ARMÉE EN RETRAITE.

CINQUANTE PLANCHES EN CHROMO-TYPOGRAPHIE





PARIS

J. ROTHSCHILD, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE

43, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 43

1870

—

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

A GEORGES MALLET

Mon cher Georges,

Il y a bientôt vingt ans que j'ai fait imprimer, pour mes amis, un petit volume sous le titre de Chasse au chien d'arrêt, gibier à plumes. *Je n'avais pas la prétention de faire un traité de chasse; il en existe beaucoup et de très-bons; je voulais seulement combler quelques lacunes regrettables, car, même encore aujourd'hui, je ne connais aucun de ces traités, publiés en français, qui réponde aux désirs souvent exprimés par les jeunes chasseurs.*

Ce premier essai a provoqué quelques observations dont j'ai gardé souvenir. J'avais, en effet, cru devoir donner la description d'un grand nombre d'espèces d'oiseaux de plaine, de bois, de marais et de mer. Tous ces oiseaux étaient représentés par une gravure aussi bien faite que possible. C'était surabondant pour quelques lecteurs, qui ne voulaient que l'histoire des espèces considérées comme gibier de table, et insuffisant pour le plus grand nombre des autres qui demandaient un livre d'histoire naturelle en même temps qu'un livre de chasse, condition qui n'est pas facilement réalisable en un seul volume. Les uns voulaient plus de science, les autres trouvaient qu'on en fait abus et préféraient de joyeuses anecdotes ou des récits de Gascogne. Tu sauras un jour combien, en toutes circonstances, il est difficile de contenter tout le monde, même ses amis!

*Quoi qu'il en soit, et comme première partie de mon plan, j'ai réuni, dans ce volume que je te dédie, tout ce qui peut t'intéresser sur les oiseaux que tu rencontreras dans les plaines, les bois et sur les belles eaux qui appartiennent à ta famille, ainsi que sur les bords des étangs de Saclay. Le nombre des espèces, dont je te donne l'histoire, est limité à cinquante, en comprenant quelques oiseaux que tu ne seras pas fâché de connaître, mais que tu n'auras l'occasion de voir que dans tes voyages. Chaque description est accompagnée d'une gravure; et, comme une figure coloriée, même médiocre, vaut mieux le plus souvent que la meilleure description, mon éditeur a profité des nouveaux procédés chromotypographiques pour illustrer l'*ORNITHOLOGIE DU CHASSEUR.

Aujourd'hui, mon seul but est de te laisser un souvenir en t'initiant en partie à la science cynégétique, que rien ne t'empêchera, nous l'espérons tous, de mettre bientôt en pratique.

Ton bien dévoué,

Dr J. C. CHENU.

Passy, le 15 Octobre 1869.

ORNITHOLOGIE
DU CHASSEUR.

FAISANS.

Parmi les faisans qu'on rencontre dans les forêts en France, et indépendamment des variétés de plumage dont nous parlerons, on distingue trois espèces : le faisan commun (*phasianus colchicus*), le faisan à collier blanc (*phasianus torquatus*), et le faisan indien (*phasianus versicolor*). Ces trois espèces se croisent facilement.

Il suffit, dit Buffon, de nommer le faisan, pour se rappeler le lieu de son origine; c'est l'oiseau du Phase.

Il était confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase, pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux sur les bords du fleuve et en rapportèrent dans leur patrie; de là ils se répandirent dans diverses parties de l'ancien monde.

Le faisan, assez commun aujourd'hui dans quelques forêts de la France, où il se reproduit en liberté, était très-rare il y a cent ans, et ne se trouvait que dans les parcs réservés aux chasses royales, et, là même, on était obligé de l'élever dans des faisanderies. « Il s'en faut bien, disait encore Buffon, que les faisans soient répan-

1

dus en France ; on n'en trouve que très-rarement dans nos provinces septentrionales, et probablement on n'y en verrait point du tout, si un oiseau de cette distinction ne devait être le principal ornement des chasses de nos rois ; mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence qu'on peut les y fixer, en leur faisant, pour ainsi dire, un climat artificiel convenable à leur nature ; et cela est si vrai, qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il en vient toujours quelques-uns échappés des capitaineries voisines, et où même ils s'apparient quelquefois ; car il est arrivé à M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, d'en trouver le nid et les œufs dans les grands bois de cette province. »

Après Buffon, et il y a cinquante ans à peine qu'un inspecteur des forêts et chasses du roi, M. Jourdain, écrivait (1822) dans un traité général des chasses à courre et à tir, que le faisan commun (*phasianus colchicus*) « est la seule espèce dont on trouve, dans quelques cantons de la France, des individus vraiment sauvages, c'est-à-dire qui n'aient pas été élevés dans des parcs. Il est néanmoins probable qu'ils doivent leur origine à quelques-uns de ces oiseaux échappés des faisanderies où ils ne se plaisent pas, et qui se sont réfugiés dans des forêts où ils se sont reproduits. Les localités, ajoute-t-il, où l'on trouve plus particulièrement les faisans, sont les montagnes du Forez et celles du Dauphiné dans la partie qui avoisine le Piémont ; les forêts de Loches et d'Amboise dans la Touraine, et celles du Nivernais. »

Nous voyons que, depuis cette époque, le faisan s'est acccli-maté dans beauconp d'autres forêts, surtout aux environs de Paris ; mais ce n'est pas sans soins et sans peines, et si la race se perpétue et se conserve, c'est seulement dans les chasses réservées où l'on peut épargner les poules et un assez bon nombre de coqs pour assurer les couvées de l'année suivante. Dans les localités où ces précautions sont négligées, l'espèce est bientôt détruite.



FAISAN COMMUN.

(*Phasianus colchicus.* LINNÉ.)

(Pl. 1.)

Le coq-faisan est de la grosseur d'un coq ordinaire de moyenne taille ; mais il paraît plus allongé que ce dernier, parce qu'il n'a pas le port relevé, ni la queue en panache.

Il a la tête et le cou d'un vert doré changeant avec des reflets bleus et violets. De chaque côté de la tête, au-dessus des oreilles, on remarque, dès le printemps, un pinceau de plumes, qu'il relève à volonté et qui semblent former des cornes. Les yeux sont entourés d'une membrane rouge, charnue, papilleuse et comme veloutée ; cette membrane se gonfle et se colore plus vivement pendant la saison des amours. Le dos, le croupion, la poitrine, le ventre et les flancs sont couverts de plumes d'un marron pourpré brillant, avec une frange noire, qui semble former des écailles. Les pennes de la queue sont très-longues, surtout les médianes ; elles sont d'un gris olivâtre, marquées de lignes transversales noires et bordées de brun pourpré.

Les ailes ne s'étendent pas au delà de l'origine de la queue ; les tarses sont d'un gris brun et armés d'un ergot plus ou moins long et aigu, suivant l'âge.

La femelle, plus petite que le mâle, a un plumage beaucoup moins brillant ; il est brun fauve teinté de roux et de noir dans certaines parties, et n'offre pas les beaux reflets dorés du plumage qui distingue le mâle ; cependant quelques vieilles femelles présentent des reflets métalliques et ont un tubercule calleux au tarse. Les femelles vieilles et celles dont le plumage prend en partie les couleurs du mâle sont impropres à la reproduction, par

suite de l'atrophie des ovaires. Les faisandeaux ont à peu près le plumage des femelles jusqu'à la première mue ; et chez eux l'ergot est court et obtus.

Le faisan commun présente des variétés remarquables. Ainsi on trouve quelquefois des individus panachés, c'est-à-dire présentant des plumes d'une nuance beaucoup plus claire ; des individus à collier blanc, et enfin, mais plus rarement des individus tout blancs ou de couleur café au lait.

Le faisan se nourrit de grains de toute espèce, d'insectes, de limaces, de vers, et il est très-friand d'œufs de fourmis. Il mange la jeune verdure, le mouron, les bourgeons, les baies de quelques arbustes, et il avale même des glands entiers. Il aime beaucoup le raisin.

Le coq pèse jusqu'à 1 kil. 500, et un vieux coq peut atteindre une longueur d'un mètre, la queue entrant pour moitié dans le développement de son corps ; elle est très-effilée, car les plus longues des dix-huit pennes qui la composent ne sont qu'au nombre de deux.

La femelle établit son nid à terre dans un buisson fourré, au pied d'un arbre, quelquefois en plaine dans un champ de blé, d'orge ou d'avoine, et très-rarement dans les trèfles ou les luzernes ; elle pond huit, dix ou quinze œufs à peu près de la grosseur de ceux de pigeon et d'un brun verdâtre, qu'elle couve pendant vingt et un à vingt-trois jours. Les petits courent dès leur naissance et suivent leur mère pour chercher leur nourriture.

« Le coq-faisan est polygame, même en liberté ; vers la fin du mois de mars, ou au commencement d'avril, dit M. de Cherville, il recherche les femelles, mais sans apporter dans ses amours les ardeurs de la caille ou de la perdrix ; c'est un sultan par les mœurs comme par les habits ; il est plus empressé que tendre. Les poules le quittent chaque jour après la fécondation et chacune d'elles va pondre dans le nid qu'elle a préparé.

Ordinairement le coq reste complétement étranger à l'éducation de ses jeunes familles; cependant quelquefois aussi il revient à l'une d'elles après l'éclosion et l'accompagne avec la poule jusqu'au mois de septembre. Vers cette époque et probablement sous l'influence de la mue, les liens de la famille se rompent, la compagnie se débande; père, mère et petits s'abandonnent, s'isolent : si parfois alors on les trouve réunis, ce sont les hasards du gagnage qui l'ont voulu. Dans les premiers jours du mois d'octobre, cet instinct qui les pousse à picorer en troupes s'accuse davantage; on les voit réunis en grand nombre dans les champs où ils vont chercher leur nourriture; peut-être est-ce l'instinct de la conservation qui les rassemble et le besoin de se garantir mutuellement des dangers qui les menacent; car cette association éphémère ne se prolonge pas au delà des repas du matin et du soir, c'est-à-dire aux heures où ils se trouvent en plaine; rentrés au bois, ils s'éloignent les uns des autres.

Comme tous les Gallinacés, le faisan se roule dans la poussière pour se débarrasser des insectes qui le tourmentent. Les naturaristes limitent à sept ou huit ans la durée de sa vie; je leur laisserai la responsabilité de cette opinion, parce que j'ai eu sous les yeux un exemple de longévité qui recule de beaucoup la durée d'existence qu'ils lui attribuent. J'ai vu un coq-faisan qui a vécu quinze ans; et ce Mathusalem de l'espèce n'avait jamais quitté une volière de quatre à cinq mètres carrés, dans laquelle il avait été élevé. Que l'on médise encore de la captivité! »

Les faisans, surtout pendant les chaleurs de l'été, recherchent les lieux humides, voisins des mares et des ruisseaux, et les jeunes taillis fourrés. Dès le lever du soleil, ils vont à la pâture; on les trouve quelquefois dans les plaines voisines des forêts, dans les blés, les avoines, les chaumes, et surtout dans les champs de sarrasin, qu'ils recherchent plus particulièrement. Si dans une plaine bordant un bois où se trouvent des faisans, on rencontre une

remise humide, une mare entourée de joncs, d'arbres ou de buissons, on doit s'y arrêter avec soin : ces oiseaux aiment à y venir prendre le frais pendant le jour, et la membrane interdigitale prononcée qu'on remarque à leurs pieds, en les rapprochant des oiseaux aquatiques, semble leur commander le séjour des lieux humides et marécageux.

Naturellement très-sauvages, les faisans adultes évitent les lieux habités et vivent isolés; la rencontre de deux mâles dans la saison des amours est toujours l'occasion d'un combat. Cependant, dans les faisanderies, on parvient à les habituer à revenir au coup de sifflet de celui qui leur donne à manger; mais l'appétit satisfait, ils s'éloignent et regagnent les taillis les plus fourrés.

« En se naturalisant chez nous, dit encore M. de Cherville que nous aurons souvent l'occasion de citer, le faisan a conservé tous les goûts et tous les instincts de ses ancêtres de la Colchide: les contrées qui se rapprochent par la configuration et par le climat des plateaux frais et boisés de la Mingrélie, sont ceux qu'il affectionne et où il se propage le plus facilement. Il lui faut à la fois des taillis pour se réfugier pendant le jour, des baliveaux de bonne taille pour se brancher pendant la nuit, et des plaines cultivées qui lui offrent un gagnage abondant et facile. Il est fort régulier dans ses habitudes; chaque matin, en sortant sa tête de dessous son aile, il salue le jour d'un cri rauque qui s'entend de fort loin, et, prenant son essor, il gagne la plaine; il y reste jusqu'à huit ou neuf heures du matin, rentre aux taillis, en sort de nouveau entre trois ou quatre heures de l'après-midi, pour retourner au gagnage jusqu'au crépuscule; alors seulement il revient au bois, se perche, tantôt isolément, tantôt en compagnie sur un arbre de 10 à 15 mètres d'élévation, répète à plusieurs reprises le cri dont nous avons parlé et s'endort. » Une fois branché, on l'approche facilement, et les braconniers profitent de cette circonstance pour en détruire un assez grand nombre.

Les jeunes faisans qu'on élève dans les parcs ou les faisanderies ne réussissent bien qu'autant qu'on leur distribue des œufs de fourmis au moins pendant trois mois ; il est important de leur donner souvent à manger et peu à la fois. Quand les œufs de fourmis sont rares, on peut en partie les remplacer par des asticots, des sauterelles, des vers de farine et divers insectes. Il faut aux jeunes élèves une nourriture variée : elle consiste ordinairement en mie de pain mêlée à des œufs durs et à des feuilles de laitue et d'ortie hachées. On ne sait pas assez qu'à tout âge le faisan recherche avidement le mouron. C'est surtout dans les premiers mois que les élèves exigent une nourriture animalisée, et quand les œufs de fourmis sont rares, on pourrait employer la poudre de hannetons, qu'on doit préparer chaque année pour l'année suivante et qui se conserve très-bien dans des vases clos, mis à l'abri de l'humidité. Pour obtenir cette poudre, il faut réunir un grand nombre de hannetons, les dessécher à l'aide d'un feu modéré, dans une marmite fermée par un grillage, et les réduire en poussière. Cette poudre animale conserve des propriétés nutritives suffisantes, et mélangée à de la farine de blé, d'orge et de sarrasin elle sert à faire de très-petites boulettes; elle peut au besoin, sinon remplacer les œufs de fourmis, du moins permettre d'en diminuer la quantité à distribuer à chaque repas, dans les moments où il est difficile de s'en procurer. Enfin, à l'imitation des Anglais, on emploie avec quelque succès pour suppléer à l'absence d'œufs de fourmis, une farine connue sous le nom de *spanish meal aromatic* de James Chamberlin, et qu'on peut se procurer depuis quelque temps à Paris [1].

L'eau qu'on donne aux élèves doit être fraîche, limpide, autant que possible courante ou au moins souvent renouvelée.

Nous n'entrerons pas dans d'autres détails sur l'éducation des faisans, parce que plusieurs ouvrages spéciaux ont été publiés sur

[1] Chez Brandon et Morgan-Brown, 13, rue Gaillon.

ce sujet; nous nous bornerons à dire que les œufs obtenus de faisans en captivité ne sont pas toujours tous fécondés, malgré l'ardeur apparente des coqs. La passion dominante chez eux est la jalousie, et, l'inquiétude qu'ils éprouvent dans les faisanderies en entendant le cri des coqs renfermés dans les parquets voisins, excite tellement cette passion, qu'ils sont souvent impropres à la reproduction.

Il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre, autrement les mouvements d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireraient les uns aux autres ces mâles si peu ardents pour leurs femelles et cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueraient pas d'étouffer ou d'affaiblir des mouvements plus doux sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalousie n'est pas toujours proportionné aux besoins de la nature.

La chasse du faisan au chien d'arrêt est attrayante et assez facile dans les jeunes tailles; il n'en est plus de même en forêt, où cet oiseau recherche les fourrés épais et les ronciers; il coule souvent fort longtemps devant le chien, et sa marche est très-rapide; il fait des détours, croise plusieurs fois sa voie, sans intention sans doute, mais en cherchant à se dérober, et échappe souvent aux chiens ou trop lents ou trop ardents. Le chasseur qui suppose son chien à la suite d'un faisan sur pied, doit le suivre de près et ne pas se lasser; il en sera à peu près de même s'il suit un faisan démonté, car dans ce cas, l'oiseau, ne comptant plus sur ses ailes, met à profit toute la vigueur de ses pattes. La poule, au contraire, reste bien mieux à l'arrêt, et part fréquemment dans les pieds du chasseur. — Il n'est pas rare de voir des chiens courants suivre, pendant quelque temps, un coq qui fuit à pattes et ne prend son vol que lorsqu'il arrive à la limite de la bruyère ou du couvert qui l'abritait, et souvent dans ce cas, comme il est fatigué, il cherche à se brancher.

Dans une chasse bien administrée on ne doit tirer que les coqs,

à moins que l'abondance du gibier ne permette de détruire une partie des poules.

Pendant l'hiver et dans les temps de neige surtout, il convient d'ajouter un peu à la nourriture que les faisans trouvent en forêt. On balaie quelques places sur les routes fréquentées par ces oiseaux, et l'on y jette du grain de rebut, du marc de raisin ou de pommes, dont il est facile de faire provision au mois d'octobre. Ce soin retient beaucoup de faisans qui, en s'éloignant pour chercher une nourriture que ne leur fournit plus le lieu qu'ils habitent, sont exposés à être tués par les voisins ou à se perdre par les temps de brouillard.

On sait l'émotion qu'éprouve le chasseur au moment du départ d'une compagnie de perdreaux; cette émotion est bien plus grande encore lorsque s'enlève un coq-faisan; au bruit du vol vient s'ajouter le cri rauque de l'oiseau, et dans la précipitation qu'on met à le tirer on ne voit, la plupart du temps, que la queue. Les jeunes chasseurs restent interdits, ils hésitent, surtout si l'on a défendu de tirer les poules, et il leur faut prendre le temps de faire la distinction; mais lorsque l'émotion est en partie passée, le faisan est déjà loin, car s'il est lourd pour s'enlever, son vol horizontal est rapide et le met bientôt hors de portée.

A force de soins et de précautions on parvient à croiser le coq-faisan avec la poule de basse-cour. Ce croisement donne des produits qui représentent l'espèce faisan par la membrane rouge dont sont entourés les yeux, et le coq ordinaire par les couleurs obscures du plumage. Ces métis sont improductifs comme tous les mulets, mais ils sont plus gros que le faisan et leur chair est très-délicate.

FAISAN A COLLIER. (*Phasianus torquatus.* Temminck.) Le faisan à collier diffère du faisan commun, avec lequel on l'a souvent confondu et avec lequel il se croise très-facilement. Il est originaire des provinces septentrionales de la Chine, et, là même, il présente trois

variétés assez distinctes, si l'on en juge par les individus que possèdent les musées d'histoire naturelle.

Le faisan à collier, pur sang, a le dessus de la tête fauve, nuancé de vert; deux traits blancs s'arrondissent en forme de sourcils sur ses yeux, dont l'iris est jaune éclatant; la partie supérieure du cou, la gorge et les plumes qui se développent en forme de houppe de chaque côté de la tête, sont d'un beau vert foncé, à reflets violets. Au tiers du cou se dessine un collier d'un blanc éclatant, étroit en arrière et en avant, plus large sur les côtés; les plumes du manteau, noires dans leur milieu, ont sur leur contour un liséré en zigzag, blanchâtre, avec une frange de couleur de rouille et une tache noire en fer de lance à leur sommet; le reste de la plume est marron à reflets violets; le dos et le croupion sont variés de vert, mais avec des nuances différentes et qui, sur les côtés, se fondent en gris cendré. Chaque plume du haut du dos est noirâtre au milieu, et sur ce noir existent des bandelettes en zigzag, d'un blanc jaunâtre, et elle se termine par une pointe rayée de vert éclatant; les couvertures supérieures de la queue sont vert clair et leurs barbes soyeuses et lâches; la poitrine est d'un roux pourpré brillant, et chaque plume est bordée de violet à reflets métalliques; les plumes des flancs sont d'un fauve clair jaunâtre et marquées à leur extrémité d'une grande tache violette; le ventre est brun noirâtre, à reflets pourprés chatoyants. Les grandes couvertures des ailes sont grises, nuancées de vert clair; les pennes de la queue, olivâtres à leur partie moyenne, sont teintées de roux violet et traversées par des bandes assez larges et plus ou moins noires. La femelle, par les couleurs de son plumage, diffère autant de la faisane commune, que les mâles sont dissemblables entre eux. D'abord elle a sous l'œil une petite bandelette de plumes courtes et noirâtres; ensuite son plumage plus foncé ne présente pas autant de taches noires, et sa queue a des bandes brunes distinctes, qu'on aperçoit à peine chez la faisane commune.

Une variété ou une race de cette espèce, le faisan de Mongolie, *Phasianus Mongolicus* (Brandt), habite la Mongolie et la Tatarie chinoise. Ce faisan est surtout remarquable par sa taille plus grande, la coloration beaucoup plus claire de ses épaules et de ses flancs, l'étroitesse des bandes de sa queue et la couleur noire de son iris. La tête et le haut du cou sont d'un vert bronzé pourpré, les côtés sont d'un noir vert à reflets brillants, bleus ou violets. Les plumes du dos sont vert foncé, lavées de roux et terminées par une tache triangulaire noire ou vert foncé vers le croupion, où elles sont longues et duveteuses; celles des épaules sont fauve clair et teintées de brun; la poitrine a des plumes d'un marron roux brillant et bronzées sur leurs bords; le ventre présente des nuances plus chaudes et d'un roux un peu sanguin. Le brun roussâtre domine dans le plumage de la femelle qui a des lignes longitudinales sur la tête et transversales sous le cou; les bandes de sa queue sont peu apparentes.

Une autre variété, aussi du nord de la Chine, se distingue encore par une coloration générale plus claire et de larges bandes transversales à la queue, très-distinctes chez la femelle.

FAISAN INDIEN OU VERSICOLORE. (*Phasianus versicolor.* Vieillot. Le faisan versicolore, plus généralement désigné sous le nom de *faisan indien*, est à peu près de la taille du faisan commun; mais il semble plus svelte, plus élancé, et ses allures sont aussi plus légères. Il est originaire du Japon, d'où Siebold en a rapporté de nombreux individus. Les plumes du cou, du manteau et de la poitrine sont terminées par deux lobes arrondis, séparés par une assez forte échancrure; le sommet de la tête, la nuque et le haut du cou sont vert doré, à reflets pourprés et violets; la gorge et le devant du cou sont d'un bleuâtre métallisé et pourpré; le bas du cou, la poitrine et le dessous du corps sont d'un vert foncé très-vif et très-brillant; le manteau et les scapulaires sont zonés de blanc jaunâtre sur un fond vert métallique très-riche et chatoyant, que

relèvent des bordures jaune-doré; le dos et le croupion sont gris, nuancés de vert, à reflets métallisés; les couvertures des ailes semblent lavées de gris, de lilas et de vert, suivant le jeu de la lumière ; les pennes de la queue, un peu moins longues que celles du faisan commun et faiblement étagées, sont gris verdâtre, picotées de points noirs sur les latérales, tandis que les quatre médianes ont sur la longueur de la baguette de petites bandes bordées de barbes désunies, qui, de chaque côté, pendent en larges franges d'un gris jaunâtre. La femelle a à peu près la même coloration que la faisane commune, mais elle est un peu plus petite et sa queue est aussi légèrement plus courte ; les parties supérieures du corps sont plus métallisées, les inférieures plus émaillées de taches noires. Au point de vue de la conservation et du contre-braconnage, ce faisan présente l'avantage de ne faire aucun bruit en se perchant. On lui reproche une humeur farouche et volage, qui, en captivité, le porte à se tourmenter dans son parquet et l'incite à se dépayser lorsqu'il se trouve en liberté. Il se croise facilement avec le faisan commun et le faisan à collier; les produits de ce croisement ont un plumage qui rappelle les deux types.

PERDRIX.

« Au triple point de vue de l'histoire naturelle, de la chasse et de la cuisine, la perdrix grise doit être considérée comme un des dons les plus gracieux que nous ayons reçus de la Providence. En plaine comme à la broche, nul gibier ne saurait lui être comparé; le faisan est un rôti scientifique, il entre pas mal de chimie dans le développement de ses perfections, et la chimie ne plaît pas à tous les palais, encore moins à tous les odorats. Est-il beaucoup de ses amateurs exaltés qui s'engageraient à manger pendant quinze jours de suite du faisan arrivé à ce que Brillat-Savarin appelle son *infocation?* La bécasse et la bécassine sont encore des chairs également distinguées; mais elles constituent aussi des exceptions dont l'excellence s'atténuerait peut-être par de trop fréquentes expérimentations. Seule entre tous les gibiers de poil et de plume, la perdrix peut se montrer sur nos tables tous les jours et sous le même habit sans être exposée à l'humiliation de rencontrer des estomacs indifférents ou blasés.

Mais c'est surtout aux chasseurs que la perdrix est précieuse; d'abord parce que le plus commun de nos gibiers est aussi celui dont la poursuite offre le plus d'attrait, et surtout parce que rien n'interdit à un chasseur de se doubler d'un gastronome et d'ajouter au plaisir de la tuer celui de la manger. » (De Cherville.)

Les perdrix forment une famille des plus intéressantes de l'ordre des gallinacés. Elles ont une physionomie toute particulière,

que leur donnent leur corps arrondi, trapu, leur queue courte et leurs allures.

Les espèces qu'on trouve en France, sont : la perdrix grise, la perdrix rouge et la bartavelle. La perdrix grise est beaucoup plus répandue que la perdrix rouge, qu'on ne rencontre que dans certaines contrées; la bartavelle, beaucoup plus confinée encore, quitte peu les pays de montagnes, et ne se trouve généralement en France que dans les environs des Alpes et des Pyrénées.

On rencontre bien encore en France deux autres perdrix rouges et deux variétés de la perdrix grise, ce sont : la perdrix gambra ou de roche, importée d'Afrique, et la perdrix rochassière (cette dernière diffère assez peu de la bartavelle et de la perdrix rouge pour être généralement considérée comme une simple variété de l'une ou de l'autre, ou même comme un métis de ces deux espèces); enfin la perdrix roquette ou de passage et la perdrix de montagne, qui n'est peut-être qu'une variété de couleur de la perdrix grise.

La plus grosse de ces perdrix est la bartavelle; viennent ensuite la rochassière, la perdrix rouge et la gambra; la perdrix grise est un peu plus petite, et la roquette est d'un sixième moins grosse que la grise. Tous ces oiseaux sont recherchés comme un excellent gibier, mais la perdrix grise est généralement préférée par les gourmets. Il n'en est pas toujours de même du chasseur, qui aime la variété, et négligerait l'espèce qu'il a souvent l'occasion de tirer pour donner la préférence à celle qu'il rencontre rarement.

Un ergot rudimentaire, ou plutôt un tubercule calleux, se trouve sur les tarses des mâles des perdrix rouges, bartavelles, rochassières et gambras, tandis que les perdrix grises, les roquettes et les perdrix de montagne ne présentent de traces de tubercule calleux ni chez le mâle ni chez la femelle.

Après avoir parlé des perdrix en général, nous ferons de chacune des espèces l'objet d'une description particulière. Nous évite-

rons ainsi des répétitions en rassemblant dans quelques pages tout ce qui, dans l'histoire de ces oiseaux, peut être applicable à tous.

Les perdrix vivent en familles ou compagnies plus ou moins nombreuses pendant la plus grande partie de l'année, et ces familles ne se désunissent que pour former des couples, qui fourniront bientôt après autant de compagnies. On désigne sous le nom de *pariade* la réunion d'un coq et d'une poule, et cette réunion a lieu à peu près du 15 février au 15 mars, un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant la température très-variable de cette saison et la latitude de la localité. Les poules deviennent alors le sujet de discordes, de querelles, de combats à outrance. La possession d'une poule est le prix du vainqueur, qui abandonne ses frères pour se fixer loin d'eux avec sa compagne. Mais, comme il y a fréquemment plus de coqs que de poules, son bonheur est souvent troublé par ceux qui n'ont pu trouver une femelle. L'excès de son amour et de sa jalousie augmente sa force et son courage; il éloignera, il est vrai, la plupart de ses rivaux, mais sans jamais les lasser, et chaque jour sera signalé par de nouveaux combats. La fatigue ou une blessure pourront faire tourner les chances et laisser un instant le champ libre à l'heureux agresseur, qui se hâtera d'en profiter; demain, peut-être, il sera remplacé lui-même par celui qu'il vient d'éconduire ou par un nouveau prétendant.

Ces luttes incessantes sous les yeux et même sur le nid de celle qui en est la cause, et qui, trop facilement infidèle, ne sait pas refuser ses faveurs au plus fort, ces luttes, dis-je, nuisent parfois à la réussite de la couvée, et beaucoup d'œufs ne sont pas fécondés : aussi convient-il, dans une chasse bien administrée, de détruire les mâles, toujours trop nombreux. Jamais une poule ne restera abandonnée; les coqs du voisinage répondront de suite à son premier appel.

Les coqs qui n'ont point trouvé de femelles et les couples dont les pontes n'ont pu réussir, se joignent, dans le courant de juillet,

à une compagnie, et comme la saison des jalousies est passée, ils sont reçus sans difficulté et font partie de la famille. Quelquefois ils forment une société à part : aussi trouve-t-on parfois des compagnies de vieilles perdrix beaucoup plus sauvages que celles composées de jeunes de l'année.

Buffon en parlant de la bartavelle, dit, d'après Aristote et le témoignage des observateurs modernes, dont il confirme l'opinion : « 1° que les couvées de ces perdrix, de même que celles des espèces rouges, ne sont pas toujours nombreuses, parce que les femelles sont quelquefois si pressées de pondre, qu'elles déposent çà et là des œufs qu'elles perdent loin du lieu où elles ont établi leur nid. Il ajoute qu'elles ont soin de cacher ce nid pour le garantir de la pétulance du mâle, qui songe plus à ses plaisirs qu'à l'incubation; 2° que l'ardente impatience des mâles ne s'arrête pas aux femelles et qu'ils violentent même les petits. Cet excès ne doit pas surprendre, car ces oiseaux, si sauvages et si prudents, sont tellement lascifs, que le cri d'une femelle les agite, jusqu'à l'enivrement et jusqu'à l'audace et l'oubli du danger. Ce besoin impérieux est augmenté encore par l'ardeur du soleil, dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce et lorsque les mâles ont été privés longtemps de femelles, comme cela arrive pendant l'incubation. « D'après ces faits, qui s'appliquent à toutes les espèces, il est aisé de concevoir que, quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour l'amour, et que dans certaines circonstances, elle préfère le plaisir de rejoindre son mâle au devoir de faire éclore ses petits. Buffon tempère, il est vrai, la sévérité de son jugement sur les légèretés de la perdrix en prétendant qu'il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même; ce sera lorsque, voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui rappelle et prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à lui, pour prévenir une inconstance qui serait nuisible à sa famille et tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux.

L'incubation dure de dix-huit à vingt et un jours, pendant lesquels le mâle plus jaloux encore que volage s'éloigne peu du nid, quoiqu'il ne couve jamais, et suit pas à pas sa femelle lorsqu'elle quitte pendant un instant ses œufs pour chercher quelque nourriture; mais il prend soin des petits, les reçoit sous ses ailes pour les protéger contre le froid, et partage avec la femelle tous les soins que réclame la jeune famille.

Dès que les petits sont éclos, ils obéissent instinctivement aux diverses inflexions de la voix de leurs parents, courent sous leur conduite à la recherche de leur nourriture, qui consiste, dans les premiers jours, en œufs de fourmis, petits vers et larves d'insectes. Mais c'est surtout tant que les petits perdreaux ne peuvent voler qu'ils sont de la part du père et de la mère l'objet des soins les plus tendres et les plus dévoués. Ne pouvant, à cet âge, se soustraire à leurs nombreux ennemis que par une marche difficile au milieu de mille obstacles que leur faiblesse ne saurait surmonter longtemps, le coq et la poule emploient la ruse la plus ingénieuse pour sauver leurs petits. En effet, sont-ils attaqués, même lorsque déjà ils peuvent voler, le père et la mère les laissent sous le premier abri qu'ils rencontrent et cherchent à attirer sur eux seuls l'attention qu'ils veulent détourner de leurs petits; ils se mettent en vue, s'éloignent lentement en traînant l'aile ou la patte, comme pour donner l'espoir d'une proie facile, proportionnent la rapidité ou la lenteur de leur fuite à la violence de la poursuite et ne se dérobent réellement par un vol rapide que lorsqu'ils ont éloigné le danger des jeunes perdreaux. Ils partent alors dans des directions opposées, font un grand détour et reviennent furtivement vers le lieu où ils ont laissé leurs petits blottis et instinctivement immobiles sous une touffe ou dans une verdure épaisse que ceux-ci ne quittent que lorsqu'un cri de rappel leur apprend le retour de leurs parents.

Les perdreaux ne commencent guère à voler que vers la fin de

juin, mais quelquefois plus tôt, quand l'année a été sèche et chaude; de là le proverbe des chasseurs : *A la Saint-Jean, perdreaux volants*. Ce qui est loin de vouloir dire qu'ils sont assez forts pour être dignes d'un chasseur; en effet, ce n'est que deux mois après, vers la fin d'août, qu'ils sont maillés, c'est-à-dire qu'ils ont subi la première mue, et que les plumes de la poitrine, de blanchâtres qu'elles étaient, sont grises et couvertes de petites taches noires en zigzag et formant une sorte de réseau très-fin. Peu de temps après, le rouge de l'œil commence à paraître, et successivement apparaissent les plumes brunes qui formeront sur la poitrine la plaque en fer à cheval. Bientôt alors, et dès les premiers jours d'octobre, les jeunes de l'année sont aussi gros que les vieux, ce qui fait dire : *A la Saint-Remy, tous perdreaux sont perdrix*. On distingue cependant encore les jeunes à la couleur jaune de leurs pattes et à la forme aiguë de la première plume de l'aile.

Si toutes les années ne sont pas également abondantes en perdreaux, cela dépend beaucoup de la température pendant le temps de la ponte et jusqu'au tiers du développement des petits. En général, lorsque la saison a été sèche, sans excès, il y a abondance de perdreaux; mais quand, au contraire, les pluies ont été fortes et continues, la perdrix, et surtout la perdrix grise, faisant de préférence son nid dans les lieux bas, ses œufs se trouvent souvent mouillés, refroidis et même entraînés par les eaux, ce qui ne serait pas arrivé si les pluies avaient commencé avant la ponte. En effet, dans ce cas, trouvant les plaines et les lieux bas trop humides, la mère aurait fait son nid dans un lieu plus élevé et mieux abrité. Enfin, si une forte pluie surprend les petits pendant les quelques jours qui suivent leur naissance, ils périssent en grand nombre ou souffrent assez pour que leur développement soit très-retardé. Une saison trop sèche leur ménage d'autres dangers : la terre se fend, et les petits ne peuvent pas toujours se tirer des crevasses dans lesquelles

ils tombent souvent; la terre trop dure résiste à leurs pattes et à leurs coups de bec; les petits vers, qui avec les œufs de fourmis et les petites limaces constituent presque exclusivement leur nourriture, ne sortent pas, et les jeunes perdreaux, réduits à becqueter la verdure, languissent, deviennent foireux et meurent promptement. Ce n'était point assez de ces dangers, contre lesquels les soins et la vigilance des gardes sont impuissants: la ponte et la couvée ayant parfaitement réussi, on sera fort heureux si les oiseaux de proie, les pies, les belettes et les faucheurs n'interviennent pas; mais il y a les chercheurs d'œufs qui sont encore bien plus à redouter.

En effet, à cette époque, il se fait un grand commerce d'œufs de perdrix et de faisans: les chasseurs veulent repeupler leurs terres en faisant couver ces œufs par des poules; mais cela donne souvent lieu à des déceptions, et il serait à désirer que ce commerce ne fût pas encouragé par les chasseurs; c'est un braconnage qui entraîne la perte d'un grand nombre de perdreaux par suite de la difficulté de les élever, et qui nuit cent fois plus au chasseur qu'on a dépouillé, qu'il ne profite à celui qui se rend le complice des braconniers et devient aussi souvent leur victime.

Quoi qu'il en soit, on ne soigne généralement pas assez le transport des œufs, qui ne doivent pas être ballottés si l'on veut qu'ils réussissent. Souvent aussi ces œufs, dénichés dans la campagne, ont déjà été couvés pendant quelques jours, et par conséquent refroidis lorsqu'on les met sous la nouvelle couveuse. On vend aussi comme bons des œufs obtenus de perdrix conservées en volière.

Un de mes amis, locataire d'une chasse fort giboyeuse, mais désireux de multiplier ses plaisirs et ceux de ses invités, donna l'ordre à son garde d'avoir à se procurer un certain nombre de poules couveuses et commanda à un oiselier de Paris cinq cents œufs de perdrix, pour être rendus chez son garde dans un temps qui fut fixé à quelques jours. L'oiselier vend les œufs, mais il ne les

cherche pas; il donne cette mission à des braconniers de profession; et c'est ce qui arriva cette fois. Trois cents œufs seulement purent être fournis; mais le braconnier qui en fut chargé ne trouva rien de mieux que d'exercer son industrie sur place. Il partit donc pour la terre qu'il devait peupler et commença par la dépeupler. En effet, on sut, mais trop tard, que les trois cents œufs avaient été pris dans la chasse même et dans les environs. Mon ami en fut donc pour ses frais et ses perdreaux, et de plus, beaucoup d'œufs ne réussirent pas. Il est probable qu'on pourrait enregistrer plus d'un fait du même genre. Il faut donc se méfier des marchands d'œufs ou de gibier qui veulent savoir à l'avance où la fourniture devra se faire.

Les observations qui suivent et qui sont dues à M. Jarjavay, paraissent prouver que les oiseaux à l'état sauvage, comme les oiseaux domestiques, s'attachent d'autant plus à leurs œufs que l'incubation est plus avancée, et que si, dans les premiers jours après la ponte, le moindre dérangement suffit quelquefois pour éloigner sans retour une femelle de son nid, il n'en est plus de même vers le terme de l'éclosion; la femelle alors n'abandonne que très-difficilement sa couvée :

« En 1858, un cultivateur de Morangis, près Paris, fauchait un champ de seigle, quand le bruit de sa faux fit envoler une perdrix. Le cultivateur trouva un nid, prit les œufs dans la main pour les examiner, et remarqua que deux ou trois étaient déjà percés par le bec du perdreau. Le paysan replaça ces œufs dans le nid, les couvrit d'une javelle de manière à les protéger et continua son travail. Quelque temps après, la perdrix était revenue, et le soir vers sept heures la mère et les perdreaux étaient partis; le faucheur ne trouva que les plus fragments des coquilles.

« Dans le courant de l'été de 1836, je trouvai, à quinze pas environ d'un chemin de communication entre deux bourgs du département de la Dordogne, un nid de perdrix rouge, sous un buis-

son de chêne. La perdrix s'étant envolée, je comptai quatorze œufs, auxquels je ne touchai point. Huit jours après, comme je suivais le même chemin, je m'approchai avec précaution du lieu où couvait l'oiseau ; je me baissai doucement et je m'emparai de la perdrix, j'emportai avec elle les œufs, que je plaçai, chez moi, dans un nid de paille. Je posai la mère par dessus; elle y resta sans bouger, il était quatre heures de l'après-midi. Le lendemain matin, quatorze petits perdreaux étaient nés : la mère les conduisait sans effroi dans l'appartement. Le surlendemain, je transportai les petits dans un champ de blé et je laissai aussitôt la mère libre; celle-ci, loin de s'envoler, appela les perdreaux et disparut avec eux. » (Jarjavay.)

Les perdrix se trouvent en grand nombre dans certaines localités où les compagnies s'élèvent sans avoir à supporter d'autres pertes que celles exigées par la nature, car l'oiseau de proie et les bêtes fauves ne les déciment que dans des proportions prévues. Le plus grand danger qu'elles aient à courir à leur état d'œuf et pendant leur jeune âge, résulte de la culture des prairies artificielles. En effet, les luzernes et les trèfles, par leur développement hâtif, fournissent à ces oiseaux un abri séduisant pour le dépôt de leurs œufs, que le faucheur indifférent ou quelquefois même malveillant détruit ou laisse à découvert; souvent même il arrive que la mère est fauchée sur ses œufs.

Quand la couvée seule est perdue, la pariade ne se désunit pas et cherche un lieu plus sûr pour établir un nouveau nid; mais cette seconde ponte, désignée sous le nom de *recoquée*, est toujours moins nombreuse, et les petits perdreaux qu'elle donne n'ont pas le temps de se développer pour l'époque de l'ouverture de la chasse; ils sont presque tous détruits par les moissonneurs, les chats de maraude, et ceux qui échappent à ces dangers deviennent la proie facile des chiens et des chasseurs pouillards, car ce nom est aussi applicable au jeune perdreau sans défense qu'au

chassereau, qui se trouve heureux de le faire prendre par son chien, ou de le faire mourir de peur à son coup de fusil. Un chasseur ne tire jamais un pouillard, ou du moins, lorsque cela lui arrive, il s'en excuse comme d'une maladresse en réclamant l'indulgence des témoins, et il épuise en vain toute la série des circonstances atténuantes : c'est peine perdue : il a tué un pouillard; poliment on semble l'absoudre, on le juge *in petto*.

Les perdrix doivent souvent leur salut au bruit qu'elles font avec leurs ailes en s'élevant brusquement de terre, et beaucoup de jeunes chasseurs, sous le coup d'une vive émotion, restent surpris, indécis, le fusil entre les mains, jusqu'au moment où la rapidité du départ a mis la compagnie hors de la portée du plomb. Cette surprise est d'autant plus grande que les perdrix partent de plus près, dans un couvert épais, et que l'arrêt d'un chien n'indiquait pas leur présence. Les chasseurs novices s'habituent lentement à ce bruit, et souvent les plus habiles ne peuvent se défendre d'un moment d'hésitation, sans grand inconvénient, il est vrai, pour le coup, qui ne doit être tiré que lorsque la volée est au moins à vingt-cinq pas.

Le jeune chasseur jette son coup de fusil sur la volée, et si le hasard le sert quelquefois, il faut le dire, cette chance est rare, parce qu'il tire généralement trop tôt, trop bas et le plus souvent sans viser; ses deux yeux largement ouverts ne lui suffisant pas pour suivre la compagnie qu'il croit déjà dans son sac. S'il réussit à faire une victime, il ne ramasse que des plumes couvrant des chairs déchirées et en lambeaux. Le chasseur exercé, au contraire, se dispose seulement à tirer lorsque déjà son trop ardent voisin à fait feu; il ajuste d'abord une perdrix dans la bande, la suit pour l'abattre à bonne distance, et la tire assez à temps pour pouvoir doubler le coup et ramasser deux pièces.

Le précepte est bon, dira-t-on, mais l'exécution en est difficile; j'en conviens, et l'habitude seule peut donner le calme nécessaire

en pareille circonstance. Un tireur habile, mais ambitieux, s'expose souvent aussi au même résultat que le chasseur novice; quand il chasse en ligne, il veut tout tuer, se presse pour tirer avant ses voisins, et oublie qu'il est de règle et de bon goût de ne pas tirer une pièce partant ou passant devant un voisin, qui l'a plus à portée et attend qu'elle soit à distance pour faire feu.

Les perdrix rouges et les espèces qui s'en rapprochent le plus, comme les bartavelles et les gambras, ont le vol plus bruyant encore et beaucoup plus long que les perdrix grises, qui se fatiguent promptement lorsqu'elles sont forcées de lutter contre le vent, de franchir un obstacle, et surtout lorsqu'une ligne d'arbres hauts, touffus et serrés, comme ceux qui bordent certaines routes, les oblige à s'élever presque verticalement pour passer au-dessus des branches. Les efforts que cette ascension exige les forcent à s'abattre bientôt après par un vol oblique jusqu'à terre, où elles profitent du premier couvert qui se présente pour se remiser.

Dans les pays accidentés, le vol des perdrix rouges semble suivre toutes les inégalités du terrain, mais toujours en se rapprochant des points les plus bas, où elles se posent sans s'arrêter, et dont elles s'éloignent bientôt en courant à pattes pour gagner les parties plus élevées; c'est là qu'un chasseur exercé va de suite les relever, en dirigeant son chien de manière à l'amener à bon vent par le travers de la piste.

Les perdrix grises partent en compagnie devant le chasseur; il semblerait qu'un signal leur fait prendre le vol; ce n'est que dans les couverts épais et lorsque la compagnie a perdu ses chefs ou n'est pas réunie dans un petit espace que quelques perdreaux n'obéissent pas à l'ordre de départ et se font tuer les uns après les autres à l'arrêt du chien. Le vol des perdrix grises est horizontal et direct; cependant, lorsqu'elles sont gênées par le vent ou bien poussées aux limites du canton qu'elles habitent, il arrive quelquefois qu'avant d'être hors de la portée du fusil elles changent subitement de

direction et tournent à droite ou à gauche, pour regagner au plus vite le lieu de leur séjour habituel.

Les perdrix rouges, au contraire, et cela s'applique à toutes les espèces à pattes rouges, partent le plus souvent isolément ou par deux, et leur vol est accidenté ; elles piquent en l'air ou plongent et suivent les inégalités du terrain, qu'elles rasent en volant.

Les mâles, dans chaque couvée, sont toujours plus nombreux que les femelles : aussi doit-on, comme nous l'avons déjà dit, chercher à détruire quelques mâles, même au moment de la pariade.

Les traités sur la chasse nous apprennent qu'au commencement de la pariade le coq part toujours le dernier, tandis que vers la fin c'est la poule qui part après le coq, et cela se comprend facilement. Cette indication est importante si l'on veut détruire les mâles. Il convient d'ajouter aussi que si l'on veut tirer les mâles avant le départ, on les distinguera facilement à la hardiesse de leur démarche, à leur tête relevée et toujours aux aguets, tandis que les poules sont timides, s'effacent à terre en se rasant et vont presque toujours tête basse.

On détruit ces mâles en trop, soit au fusil, soit au filet. Dans ce dernier cas, il est toujours aisé d'épargner les poules. Dans le premier, on emploie une chanterelle, c'est-à-dire une femelle apprivoisée et habituée à la cage, ou une vieille femelle nouvellement prise. Cette chasse réussit toujours, si l'on a le soin de se bien cacher à portée. La cage de chasse d'une chanterelle doit être très-portative ; on emploie avec succès un chapeau de feutre cloué par ses bords sur une planchette ayant une porte assez large pour introduire la perdrix ; la planchette est fixée à son centre sur un piquet qui s'enfonce dans le sol et retient la cage. Au milieu de la calotte on perce un trou par lequel la chanterelle passe la tête pour chanter. Cette chasse se fait après le coucher et avant le lever du soleil, et, dès que la femelle chante, un ou plusieurs mâles accourent et s'avancent jusque sur elle. On peut aussi entourer la

cage d'un hallier où les mâles viennent s'empêtrer : ce dernier moyen permet de prendre plusieurs mâles dans le même moment.

On le voit, les moyens de destruction des perdrix l'emporteraient sur les moyens de conservation, si la difficulté d'approcher ces animaux à l'arrière-saison, lorsqu'il n'y a plus de couverts, ne rétablissait pas l'équilibre. Dès le mois d'octobre, en effet, les perdrix sont beaucoup plus sauvages; on ne les peut guère tirer qu'en battue, et la rapidité de leur vol en sauve un assez grand nombre pour assurer la reproduction.

Les perdrix grises recherchent les pays plats et ceux où l'on cultive le blé et l'avoine; les perdrix rouges préfèrent les montagnes, les lieux accidentés où elles trouvent de la vigne et de jeunes taillis; tandis qu'on ne rencontre généralement de bartavelles que sur les montagnes, au milieu des rochers arides, qu'elles ne quittent guère que pendant l'hiver, et qu'elles se hâtent de revoir dès que leurs petits sont en état de les suivre. Il en est de même de la rochassière et de la gambra. La roquette ou perdrix de passage se rapproche plus des habitudes de la perdrix grise, dont elle se distingue surtout par les longs voyages qu'elle entreprend par bandes nombreuses.

Il est à remarquer que toutes les perdrix, sauf la roquette, ne quittent guère le canton où elles ont été élevées ou ne s'en éloignent qu'accidentellement : si quelque ennemi, homme ou bête de proie, les a contraintes à s'en éloigner, au coucher du soleil elles rappellent celles de leurs compagnes qui sont dispersées, elles se rassemblent et reviennent à tire-d'aile au champ natal. Le besoin de vivre en communauté est chez elles si puissant, que lorsque le chasseur ou le braconnier ont fait des vides trop nombreux dans leurs rangs, les compagnies décimées se rassemblent, s'adoptent et, de tous ces débris, forment une compagnie parfois très-nombreuse.

« Les naturalistes ne sont pas tous d'accord sur la durée de la vie

de la perdrix : Olina affirme qu'elle vit douze à quinze ans ; Buffon fixe à sept ans la durée de son existence ; même en se rangeant à l'opinion de l'illustre écrivain, on n'en a pas moins le droit de douter qu'il y ait dans notre pays aujourd'hui une seule paire de ces oiseaux qui ait vécu âge de perdrix. »

« La marche et la course, dit M. Gerbe, sont les moyens que les perdrix mettent ordinairement en usage pour se transporter d'un point à un autre. Elles n'emploient le vol que lorsque la nécessité l'exige ou lorsqu'elles sont éloignées de celles qui rappellent. Leur allure, grave comme celle de tous les gallinacés, lorsque rien ne les inquiète, devient légère et gracieuse lorsqu'elles sont forcées de précipiter le pas. Tantôt elles relèvent la tête avec fierté, tantôt elles l'abaissent de manière à la mettre, avec le corps, dans un plan tout à fait horizontal ; d'autres fois leur marche est pour ainsi dire rampante. C'est surtout lorsqu'elles sont chassées qu'elles agissent de la sorte ; alors on les voit dans les petits sentiers battus, qu'elles parcourent de préférence, dans les terres labourées, dont elles suivent les sillons, dans les champs de chaume, piétiner avec une vélocité extraordinaire. Elles courent en rasant la terre, s'arrêtent pour épier tous les mouvements de l'objet qui cause leur effroi, puis courent encore, et ne se décident enfin à prendre leur essor qu'alors que le danger est imminent. Mais si les perdrix croient devoir éviter par la fuite l'approche de l'homme, leur instinct semble, au contraire, leur commander, lorsqu'elles aperçoivent un oiseau de proie, de se mettre le moins possible en évidence. Elles se condamnent alors à une inaction complète, se blottissent sous une touffe d'herbe, contre une pierre, dans une broussaille, ne reprennent confiance et ne se montrent qu'après que l'oiseau de proie, qu'elles suivent continuellement de l'œil, s'est éloigné d'elles. Il arrive trop souvent que celui-ci fond sur celles qui ne se sont point assez tôt dérobées à sa vue. » Cette crainte de l'oiseau de proie a donné lieu à un genre de chasse dont nous parlerons ailleurs.

La perdrix grise et la perdrix rouge peuvent se chasser en ligne; mais la bartavelle, n'habitant que les montagnes et les rochers, ne se prête pas facilement à cette manière de chasser; alors les tireurs doivent se diviser pour se placer à distance et se renvoyer le gibier.

« Lorsque huit ou dix personnes chassent ensemble dans un pays abondant en gibier, il n'est pas d'usage, après avoir fait partir une compagnie, d'aller aussitôt la relever à sa remise, parce qu'il est probable qu'on en fera lever d'autres avant d'y être arrivé. Mais dans les contrées peu giboyeuses, et quand on chasse seul ou deux ensemble dans un terrain peu couvert, il est essentiel de bien observer la remise des perdrix et d'y marcher à l'instant, parce que ne battant pas en même temps une grande étendue, il est nécessaire d'aller où l'on sait rencontrer du gibier; on a alors quelquefois l'avantage de séparer la compagnie et de pouvoir tuer une à une toutes les perdrix qui la composent » (*Traité des chasses*).

On parvient parfois à séparer complétement une compagnie, si tout d'abord on peut tuer le coq et la poule. Alors les perdreaux sans guide se divisent, et le chasseur les tue plus facilement les uns après les autres.

Les perdrix, surtout au commencement de la chasse, vont se remettre à deux ou trois cents pas. Il est donc important d'avoir un chien bien dressé; car s'il poursuivait la compagnie, il l'effraierait, la forcerait à s'éloigner davantage, et elle ne se laisserait plus approcher aussi facilement.

A mesure que la saison s'avance, les perdrix partent de plus loin; c'est alors qu'il ne faut pas se lasser de poursuivre celles que l'on a fait lever, afin de les fatiguer ou de les séparer; malgré tout, il est souvent difficile de les atteindre. Aussi, dès la fin d'octobre, cette chasse devient plus pénible; il faut alors surtout bien remarquer les remises pour s'y diriger aussitôt, et ne pas craindre de faire beaucoup de chemin, particulièrement lorsque l'on chasse dans une plaine découverte.

Pendant la neige, les perdrix se réunissent en compagnie très-serrée ; on peut alors les apercevoir de fort loin ; elles se contractent en boules, et l'œil exercé les reconnaît promptement ; il est alors facile de les approcher, de les surprendre et d'en tuer plusieurs d'un coup de fusil.

On peut les attirer à portée d'une embuscade, en balayant un petit espace, sur lequel on répandra du fumier et quelque menu grain. Je connais un fermier qui a tué, en employant ce moyen, seize perdrix dans une journée d'hiver, entre dix et trois heures.

Dans les traités de chasse, on conseille à ceux qui ne veulent pas se donner la peine de battre toute une plaine d'aller le soir reconnaître, au rappel, les lieux où les perdrix se rassemblent et passent la nuit, pour les rencontrer plus sûrement le lendemain. Ce moyen peut être bon, mais il ne réussit pas toujours, attendu qu'une compagnie dont on aura reconnu la place pourra très-souvent être dérangée dès le point du jour par un oiseau de proie, un chien, un attelage de culture etc. Il vaut mieux faire comme les vrais chasseurs : chercher le gibier.



2. PERDRIX GRISE. 2.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

PERDRIX GRISE.

(*Perdix cinerea.* Brissog.)

(Pl. 2.)

La perdrix grise a la face, le front, la bande sourcilière et la gorge d'un roux clair. Le cou, la poitrine, le ventre et les flancs sont d'un gris cendré, et comme jaspés en zig-zags noirs, formés par des lignes de points très-petits sur le cou et le haut de la poitrine, et s'élargissant un peu sur le bas de la poitrine et les flancs. Une large plaque en forme de fer à cheval et de couleur noisette ou brune ou même marron foncé, chez les individus apportés d'Allemagne, couvre le bas de la poitrine jusque sur le ventre. Les plumes des flancs sont grandes, larges et couvertes de marron clair, formant des bandes irrégulières coupées d'une petite ligne blanche sur la baguette de chaque plume.

Les parties supérieures sont d'un brun cendré présentant des lignes en zigzag brunes et fauves, et des lignes longitudinales d'un blanc jaunâtre sur les baguettes des scapulaires.

La queue est d'un beau marron clair, recouverte par des plumes d'une couleur plus vive que celles du dos, et présentant des bandes d'un ton plus chaud.

Les ailes sont d'un brun cendré et tachetées, dans presque toute leur longueur, de plaques fauve clair, laissant entre elles un espace d'un centimètre environ.

Les perdrix grises ont derrière l'œil une petite plaque papilleuse rouge et nue, plus vive chez le mâle que chez la femelle.

Le bec est gris foncé olivâtre, l'iris est brun; les pattes sont grises, sans tubercule au tarse.

Les femelles ont les plumes de la tête avec des taches plus claires,

et le plastron de l'abdomen est moins apparent, plus divisé ou il est d'un ton moins accentué. Les plumes des parties supérieures sont généralement plus foncées.

Les jeunes de l'année ont les pattes jaunes ou d'un jaune verdâtre et la première plume de l'aile se termine en pointe, tandis que chez les vieux sujets son extrémité est arrondie.

Le chant de la perdrix grise est assez connu; c'est un cri aigre qu'elle fait entendre, surtout le matin et le soir. Le cri du mâle diffère peu de celui de la femelle; il est seulement un peu plus fort et plus traîné.

La perdrix grise présente quelques variétés : on en trouve de blanches, jaspées de gris; quelques-unes ont des plaques plus ou moins larges de plumes blanches sur le dos, le croupion ou les flancs; d'autres ont une teinte générale presque fauve. Une variété d'un roux brun assez foncé, avec quelques taches de même couleur sur la poitrine, a été désignée par Latham sous le nom de *perdrix de montagne* (*perdix montana*), et a été considérée comme espèce par quelques auteurs; tandis que d'autres, parmi lesquels nous citerons Temminck, supposent, ce qui n'est pas probable, que c'est un métis de la perdrix rouge et de la perdrix grise, car on la trouve dans des localités où jamais on ne voit de perdrix rouges, et, des individus provenant de divers points de la France présentent tous la même coloration.

Enfin, sous le nom de *roquette* ou *perdrix de passage* (*perdix damascena*, Latham), petite perdrix de Buffon, on désigne un oiseau exactement semblable à la perdrix grise, mais essentiellement voyageur. En effet, les perdrix de passage sont très-farouches et peu abordables; leur vol est plus élevé et plus long, et elles sont beaucoup plus petites que les perdrix grises ordinaires, auxquelles elles ne se réunissent jamais. Elles volent par bandes souvent très-nombreuses, et leur séjour dans une plaine est de très-courte durée, quelle que soit l'abondance de la nourriture; on dit que cette

perdrix paraît assez fréquemment en Normandie et surtout aux environs de Rouen.

La perdrix de passage diffère encore de la perdrix grise par un peu plus de longueur du bec et par la couleur jaune des pattes, même chez les individus de l'année précédente.

M. Temminck considère la perdrix de passage comme une simple variété de la grise, et attribue sa taille plus petite à une nourriture moins abondante et à la fatigue de ses migrations continuelles. D'autres auteurs en font une espèce ou une race distincte, et peut-être ont-ils raison. En effet, ce besoin de voyager sans cesse constitue un caractère bien plus important qu'une différence de taille, et doit fixer l'attention du naturaliste. Ajoutons à cela que la perdrix de passage est commune dans quelques localités, et en Artois particulièrement, où elle niche sur les points les plus élevés. La ponte n'est, que de douze à quatorze œufs, moins gros, mais plus allongés que ceux de la perdrix grise.

M. Hardy écrit à M. Degland qu'il a trouvé en Vendée la petite perdrix grise, et toujours dans les lieux où les vaches et les moutons présentent les mêmes variations de taille; aussi pense-t-il que les localités influent plus puissamment sur la taille que la vie vagabonde et une nourriture plus ou moins abondante. Les petites perdrix grises passent en grandes troupes, chaque année, en Artois.

La perdrix grise ne perche pas; cependant, fatiguée, il arrive quelquefois qu'elle tombe plutôt qu'elle ne s'arrête volontairement sur un tronc d'arbre, sur un toit de chaume, et y reste tout le temps nécessaire pour reprendre ses forces. Elle ne se terre pas quand elle est blessée, comme le font assez fréquemment les perdrix rouges; mais, démontée, et dans l'impossibilité de fuir, elle cherche à se cacher dans une touffe, dans un fossé, sous des racines, un tas de bois, une meule etc.

La perdrix grise est très-sédentaire et s'éloigne peu des lieux où

elle est née. Elle se trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe; on la rencontre même en Asie et dans le nord de l'Afrique. Elle est plus ou moins commune dans toute la France; mais elle est rare dans les provinces méridionales, où la perdrix rouge abonde.

La ponte est de quinze à vingt œufs, que la mère dépose dans une légère excavation de terrain, négligemment recouverte de quelques brins de paille ou d'herbe, au milieu des blés, dans les prairies artificielles, les prés, etc. Les œufs sont d'un gris verdâtre sans taches.

Les pays à blé sont ceux qu'elle préfère, et elle ne fréquente les taillis que comme lieu de refuge pour se mettre à l'abri de la poursuite du chasseur et de l'oiseau de proie, ou comme une retraite plus fraîche pendant les heures les plus chaudes du jour. Cependant on assure que dans les pays de montagnes la perdrix grise établit quelquefois son nid dans une bruyère ou un jeune taillis. Après la moisson elle se retire parfois aussi pendant la chaleur dans les vignes, qui lui offrent les mêmes avantages que le bois et de plus une nourriture dont elle est assez friande.

La perdrix grise peut être élevée dans une cage et apprivoisée. Dans ce cas elle pond, mais ne couve que bien rarement. Il est très-facile de faire couver ses œufs par une poule de petite race qui les amène à bien et élève parfaitement les petits perdreaux, si l'on a soin de leur donner une nourriture convenable, appropriée à leur âge, et, surtout dans les premiers jours, des œufs de fourmis, des vers de farine, ou des asticots. Les petits perdreaux ainsi élevés reviennent à la voix de celui qui leur a distribué leur nourriture journalière et ne s'éloignent guère de l'habitation où l'on a abrité leur jeune âge. Cependant, dès les premiers froids, ils obéissent à leur naturel, cessent leurs visites et deviennent aussi sauvages que ceux de la plaine.

Le moyen d'élever des perdreaux ne réussit bien que pour de petits nombres, à moins qu'on n'ait à sa disposition des parquets bien

appropriés et un éleveur soigneux. Pour augmenter les chances de reproduction pour l'année suivante, on peut garder aussi en volière les jeunes femelles, qu'on se procure par divers moyens à la fin de la saison, afin de les lâcher au mois de février; mais il faut des soins et des précautions pour les conserver, et il est important que la volière soit assez grande pour que les perdrix, surtout celles qu'on a prises en plaine, ne s'aperçoivent pas trop de leur captivité.

J'ai eu dans ma volière deux perdrix, un coq et une poule, tellement apprivoisées qu'on les promenait chaque jour dans le jardin, où elles suivaient ma femme ou moi en courant dans nos jambes sans jamais chercher à prendre vol; cependant il ne leur manquait pas une plume. La femelle nous donna douze œufs : elle avait eu le soin de les cacher dans un nid de mousse, qu'elle recouvrait avant de s'éloigner. Le mâle, très-empressé auprès de sa poule, était pendant tout le temps de la ponte d'une jalousie extrême et venait mordre nos chaussures lorsque nous entrions dans la volière, donnait tous les signes d'une grande sollicitude pour sa compagne, continuait à nous menacer même après notre sortie et ne se calmait que lorsqu'il nous voyait loin.

En résumé :

Pour assurer la multiplication des perdreaux dans une chasse, il faut, nous ne saurions trop le dire, détruire à la fin de la saison, les mâles, dont le nombre dépasse toujours de beaucoup celui des femelles, si l'on n'a pas à lâcher en février un bon nombre de femelles conservées en volière;

Faire une guerre incessante aux oiseaux de proie, aux pies, aux geais, aux fouines, putois, belettes et aux chats qui se promènent en plaine. Il est reconnu que les chats auxquels on a coupé les oreilles ne sont plus dangereux, parce qu'ils ne peuvent plus pénétrer dans les blés, les luzernes, les prés et les couverts. La sensibilité de la partie découverte les dégoûte des promenades dans les champs, surtout quand il y a de la rosée.

PERDRIX ROUGE.

(*Perdix rubrra.* Brisson.)

(Pl. 3.)

La perdrix rouge a la gorge blanche encadrée par un collier noir, qui, partant des yeux, s'élargit insensiblement sur les côtés et en avant du cou. Au delà de ce collier on remarque un grand nombre de taches noires, allongées, plus rares à la partie supérieure, plus nombreuses en-dessous et largement étalées jusqu'à la poitrine, qui est d'un beau gris légèrement lavé de roussâtre à la frange de chaque plume. Une bande de petites plumes blanches passe au-dessus des yeux et descend jusqu'au-dessous des oreilles. Le ventre est d'un beau roux vif, et les plumes des flancs sont grises dans la plus grande partie de leur étendue et terminées par trois bandes transversales, la première blanche, la seconde noire et la troisième marron clair vif. La disposition de ces bandes et les tons chauds qu'elles présentent permettent de dire que les flancs de ce bel oiseau sont comme couverts de riches écailles.

Le bec, le tour des yeux, la partie dénudée qui se trouve à leur angle externe et les pattes sont d'un beau rouge vif.

Les parties supérieures de la tête et du corps sont d'un brun grisâtre doré, plus terne et plus foncé sur le dos, les ailes, le croupion et surtout la queue, dont les pennes latérales sont d'un brun clair en-dessus et d'un brun fauve en-dessous. Les pennes des ailes sont étroites et bordées de fauve en dehors de leur moitié terminale, et plus larges, sans bordure dans le reste de leur étendue : aussi semblent-elles comme échancrées vers le milieu de leur bord externe.

La femelle se distingue du mâle par l'absence de tubercule au tarse, elle est aussi moins forte et moins vivement colorée.



3. PERDRIX ROUGE. 3.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, [illegible]

Les jeunes se reconnaissent à la forme anguleuse de la première plume de l'aile et à une petite tache ou point blanc qu'on remarque à l'extrémité de cette même plume.

La perdrix rouge, quoique sociable, est d'un naturel plus sauvage que la perdrix grise; elle recherche les localités accidentées, les bruyères, les vignes, les jeunes taillis dans les terrains sablonneux, et ce n'est qu'accidentellement qu'on la trouve sous la futaie.

Elle vit en société, mais elle se sépare facilement de sa compagnie quand elle est dérangée, et ne revient qu'au rappel du soir, qui est loin d'être aussi empressé que celui des perdrix grises. Quoiqu'en compagnie, les perdrix rouges ne partent pas toutes ensemble, et ne se dirigent pas toutes du même côté. Aussi faut-il battre avec soin les environs du lieu où l'on en a fait lever: après un premier vol et lorsqu'elles ne sont pas encore fatiguées, elles ne restent pas à la remise et marchent longtemps après s'être posées, mais le plus souvent pour revenir au point de leur départ. Quelquefois elles perchent sur les branches des arbres, et, fatiguées ou blessées, elles n'hésitent pas à entrer dans un terrier de lapin, dans une crevasse de rocher, sous les racines d'un arbre; elles se cachent sous une touffe d'herbe, dans un fossé, sous une grosse pierre, dans un tas de bois. Leur vol est pesant et beaucoup plus bruyant que celui de la perdrix grise.

La perdrix rouge établit sa ponte au pied d'un buisson couvert, sous des bruyères, et ses œufs au nombre de seize ou de dix-huit, sont d'un fauve sale, tacheté de roux et de points cendrés.

Les femelles restent seules chargées des soins de la couvée, car les mâles les abandonnent après la fécondation pour se réunir en compagnies composées de mâles et de vieilles femelles impropres à la reproduction.

La perdrix rouge se trouve maintenant dans plusieurs contrées de la France, mais surtout en Provence, en Bretagne, dans l'Anjou, le Vivarais, le Dauphiné etc. On la trouve, mais en petit nombre,

dans beaucoup d'autres localités, où elle se reproduit, mais où elle se plaît si peu qu'elle y est toujours rare, quoi qu'on fasse pour la ménager et la laisser multiplier. Cela peut s'expliquer par le peu de succès de la ponte, les difficultés de l'incubation, les accidents que ne peuvent éviter des oiseaux dépaysés et habitués à une existence plus isolée, et par des ennemis plus nombreux, ou une température plus variable qui décime les couvées. Elle réussit parfaitement au contraire dans les localités qui lui plaisent ainsi; au dire de Buffon, une seule paire transportée dans l'île d'Anaphe (Nanfio, Archipel grec) y pullula tellement, que les habitants furent sur le point de leur céder la place. Ce séjour leur est si favorable, qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, pour prévenir le ravage des moissons.

La perdrix rouge est plus commune en Espagne et en Italie. Elle se nourrit de grains, d'herbes, d'œufs de fourmis, de chenilles, d'insectes etc. Elle recherche le sarrasin et les raisins. Cette perdrix s'éloigne peu du lieu où elle est née, et son instinct, d'après les observations de Leroy, est de plonger dans les précipices lorsqu'on la surprend sur les montagnes, et de revenir au point de départ lorsque le chasseur va à la remise. La femelle ne chante pas en cage; aussi ne peut-on s'en servir comme chanterelle; mais les mâles viennent assez facilement à l'appeau.

D'après M. Jaubert (Lettres sur l'ornithologie), la perdrix rouge que l'on considère généralement comme sédentaire, exécute cependant, dans le Midi, des migrations partielles bien connues de tous nos chasseurs. En hiver, et principalement à l'époque des grands froids, apparaissent, en effet, des bandes de perdrix rouges, sur des points où l'on ne rencontrait plus naguère que quelques rares débris de ces compagnies sédentaires que l'on poursuivait depuis l'automne. Ces oiseaux, peut-être chassés des montagnes par le froid ou la neige, viennent chez nous chercher leur nourriture et concourent, au printemps, à repeupler nos coteaux.

« Par suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges, que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on entretient à peu près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins et de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou, pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui éclosent dans les faisanderies et qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, et meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche pas dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes » (Leroy).

On trouve quelquefois une charmante variété albine de cette espèce: toutes les plumes sont blanches, et celles des flancs présentent des taches tranversales d'un roux tendre et d'un gris foncé.

PERDRIX BARTAVELLE.

(*Perdix græca.* Brisson.)

(Pl. 4.)

La bartavelle ou perdrix grecque a aussi un collier noir qui descend assez bas sur le cou, mais sans taches noires, comme celles qu'on remarque sur la perdrix rouge. Le front et l'espace entre l'œil et le bec sont noirs et les parties supérieures et la poitrine d'un cendré bleuâtre ; les joues, la gorge et le devant du cou sont blancs et encadrés par le collier; les flancs sont d'un gris bleuâtre, et les plumes de ces parties sont traversées vers leur extrémité par deux bandes noires séparées par une bande blanchâtre et bordées d'une frange assez large et d'un marron clair. Le bec, le tour des yeux et les pieds sont rouges; l'iris est brun grisâtre.

La femelle, un peu moins grosse que le mâle, est d'une couleur cendrée moins vive que celle du mâle; elle a un peu moins de blanc au cou et les bandes noires et brunes des plumes des flancs sont moins larges. Cette perdrix se trouve, en France, sur les montagnes du Jura, des Alpes et des Pyrénées; en Suisse, en Italie, en Sicile, en Grèce et en Turquie.

La bartavelle fait sa ponte à terre, dans les lieux déserts, arides et rocailleux, dans la mousse des rochers, sous un buisson, une touffe de bruyère ou sous les racines découvertes d'un arbre. Elle pond de dix à vingt œufs d'un blanc fauve avec des taches d'un jaune pâle. Cette jolie perdrix se nourrit de graines de diverses espèces et d'insectes; elle pique les jeunes pousses d'herbes, et elle recherche les baies et les bourgeons des arbres verts.

Les bartavelles vivent en troupes ; mais pendant le jour elles se séparent facilement pour se rejoindre au rappel du soir. Leur na-



4. BARTAVELLE. 4.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur

turel est très-sauvage et semble se refuser complétement à la domesticité. Au temps de la pariade, les mâles se disputent les femelles avec plus d'acharnement que ceux des autres espèces.

Pendant les hivers rigoureux, les bartavelles sont souvent forcées de quitter les montagnes pour descendre dans les vallées; mais elles n'y font pas un long séjour, et elles remontent bientôt vers les rochers, qu'elles préfèrent.

Cette perdrix est tellement abondante en Sicile qu'elle se vend à vil prix sur les marchés. Contrairement à ce que prétendent généralement les naturalistes, M. Malherbe dit que dans cette localité elle s'apprivoise facilement, et qu'elle vit volontiers avec la volaille, soit en cage, soit dans les basses-cours.

PERDRIX ROCHASSIÈRE. (*Perdix Labatei.* Bouteille.) « Cette jolie espèce, dit M. Bouteille, voisine de la perdrix rouge et de la bartavelle, mesure 35 centimètres de l'extrémité du bec à celle de la queue. Elle a le bec et les pieds rouges, et l'iris est de couleur de brique.

« Le plumage est moins roux et plus gris que celui de la perdrix rouge, tandis qu'il est moins gris et plus roux que celui de la bartavelle. Le blanc de la gorge est plus étendu que sur la perdrix rouge, et il ne descend pas aussi bas sur le cou que chez la bartavelle. Le collier noir qui entoure ce blanc est suivi de taches noires moins nombreuses et moins grandes que celles de la perdrix rouge.

« Les plumes des flancs portent deux bandes noires, comme celles de la bartavelle ; mais la supérieure est peu marquée et se trouve quelquefois interrompue dans son milieu.

« Lorsque nous ne nous occupions pas encore d'ornithologie, ajoute M. Bouteille, nous regardions, à l'exemple de tous les chasseurs du Dauphiné, la perdrix rochassière comme une espèce distincte ; depuis, nous en rapportant un peu trop à la parole du maître, nous avions changé d'avis, non sans nous attirer toutes

les observations des chasseurs. Des investigations nouvelles sur les mœurs et le plumage de ces oiseaux nous ont ramené à notre première opinion. Ainsi que l'indique son nom, cette perdrix se trouve dans les endroits rocailleux ; elle y cherche sa nourriture au milieu des rochers, et ce n'est que rarement qu'on la rencontre dans les champs cultivés, encore faut-il qu'ils soient voisins de sa demeure habituelle.

« Par sa taille, ses couleurs et leur disposition, la rochassière tient le milieu entre la bartavelle et la perdrix rouge ; je sais qu'on peut inférer de là qu'elle est un hybride de ces deux espèces. Nous répondrons à cette objection que, si dans le voisinage des lieux qu'habite la rochassière on trouve quelquefois la perdrix rouge, nous pouvons affirmer qu'on n'y voit jamais la bartavelle. Ce dernier oiseau est plus généralement répandu dans la grande chaîne des Alpes, en Oisans et en Briançonnais, tandis qu'on tue souvent des rochassières dans les environs de Grenoble, à Saint-Nizier, au-dessus de Quet et même sur le mont Rachet, près de la Bastille. Mais admettons que la rochassière soit un hybride ; ne peut-on, dans ce cas, regarder comme espèce distincte un oiseau qui depuis longues années a fait scission complète avec les deux tiges dont il sort, sans jamais y rentrer et qui se propage avec des goûts et des habitudes à part ?

« On ne connaît rien de la nidification de cet oiseau, et sa nourriture paraît surtout consister en jeunes pousses de plantes alpestres. »

Contrairement à l'opinion de M. Bouteille, nous considérons la perdrix rochassière comme une variété de la perdrix rouge et, au besoin, comme un hybride de cette dernière et de la bartavelle, et nous ferons remarquer avec M. Degland que les mâles des rochassières se rapprochent plus des bartavelles, tandis que les femelles ressemblent plus aux perdrix rouges.

Si la rochassière formait une espèce distincte, il ne serait pas impossible de trouver une nichée complète, et les naturalistes du

Dauphiné auraient dû s'attacher à la recherche d'un témoignage qui, sans trancher la difficulté, laisserait au moins supposer l'hybridité. Au contraire, on ne connaît rien de la nidification de cet oiseau, qui est rare, dit-on, mais pas plus que la plupart des variétés que présentent les perdrix rouges et les perdrix grises.

Nous ajouterons enfin que, sous le nom de *perdrix de bois*, on trouve, dans les forêts des environs de Paris, une variété de la perdrix rouge qui présente tous les caractères de la rochassière, et je possède un individu sur lequel ils sont tellement exagérés qu'en adoptant l'espèce de M. Bouteille, il faudrait peut-être avec plus de raison en proposer encore une autre, sous un nom nouveau.

Dans un mémoire très-intéressant sur les moyens de remonter au type sauvage de nos espèces domestiques, mémoire communiqué à l'Académie des sciences (27 octobre 1856), M. Dureau de la Malle donne les détails suivants sur un métis de bartavelle avec un mâle de perdrix roquette ou de passage.

« En 1810, dans la partie du Perche, où se trouve mon domaine, la perdrix rouge, surtout la grosse bartavelle ou perdrix grecque, comptait pour un tiers dans la population perdrix. Alors les champs étaient petits, bordés de contre-haies remplies de buissons épineux. Maintenant, en 1856, ont disparu par le défrichement les taillis situés en plaine et presque tous ces buissons hérissés de ronces. La charrue du laboureur atteint partout le bord de la haie réduite à sa plus simple expression.

« Cependant, depuis plus de dix ans, mon garde me rapportait qu'on avait aperçu des perdrix rouges avec des ailes de perdrix grises, mais je n'avais pu m'en procurer aucun individu mort ou vivant. Je croyais que c'étaient des traces d'albinisme si communes chez la perdrix grise et le moineau. J'étais d'autant plus fondé à adopter cette fausse opinion, que, depuis plus de dix ans, mon voisin, M. Patu de Saint-Vincent, dans sa cour bordée de fossés, et en employant l'appât des œufs de fourmis et du blé dont ces

sortes de perdrix sont très-avides, avait essayé de domestiquer la perdrix rouge avec la perdrix grise et d'en obtenir des métis. J'avais moi-même, en imitant l'exemple de Varron et de Columelle, pour domestiquer l'oie et le canard, couvert d'un réseau à mailles suffisamment serrées des perdrix grises et rouges dans une vaste cour bien close de murs élevés. Tous ces essais, répétés pendant quinze ans, avaient été infructueux. A l'époque de l'appariage, chez M. de Saint-Vincent, les perdrix rouges et grises s'envolaient et ne reparaissaient plus. Dans ma cour fermée, d'où elles ne pouvaient sortir, les perdrix rouges et grises ne se croisaient pas, peut-être à cause du bruit des volailles de la ferme qui touchait à mon enclos.

« Depuis deux ans, en 1854 et 1855, dans les deux lieues carrés qui entourent mon domaine de Landres, la bartavelle rouge avait presque entièrement disparu, soit par le braconnage au fusil et aux lacets, soit par l'avide curiosité des bergers et des enfants qui emportaient le nid qu'elle indiquait elle-même par son chant.

« Cependant, comme on parlait toujours de ces métis, j'indiquai à mon garde (lui promettant une bonne récompense en cas de succès), le territoire de Colonard, situé entre deux grands taillis, chacun d'environ 300 arpents, comme étant le lieu le plus favorable à l'exploration. C'est dans ce territoire, en effet, qu'il a enfin découvert le produit à l'état sauvage, de la bartavelle grecque femelle avec un mâle de l'espèce de perdrix grise, nommée la *roquette*, étrangère aussi et — (?) originaire des Pyrénées-Orientales —. Pressée sans doute par la violence de ses désirs, obéissant malgré elle à cette loi générale imposée par le Créateur pour la conservation de l'espèce, ne trouvant plus dans le canton qu'elle habitait de mâle de sa race, la perdrix grecque, enfin, a contracté cette union illégitime avec le mâle de la roquette, étranger lui-même au pays. Cette circonstance explique à la fois la rareté du métis et la persistance (plus de quinze ans) du produit à l'état sauvage et toujours fécond de ces deux étrangers. »



5. PERDRIX GAMBRA. 5.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

PERDRIX GAMBRA.

(*Perdix petrosa.* LATHAM.)

(Pl. 5.)

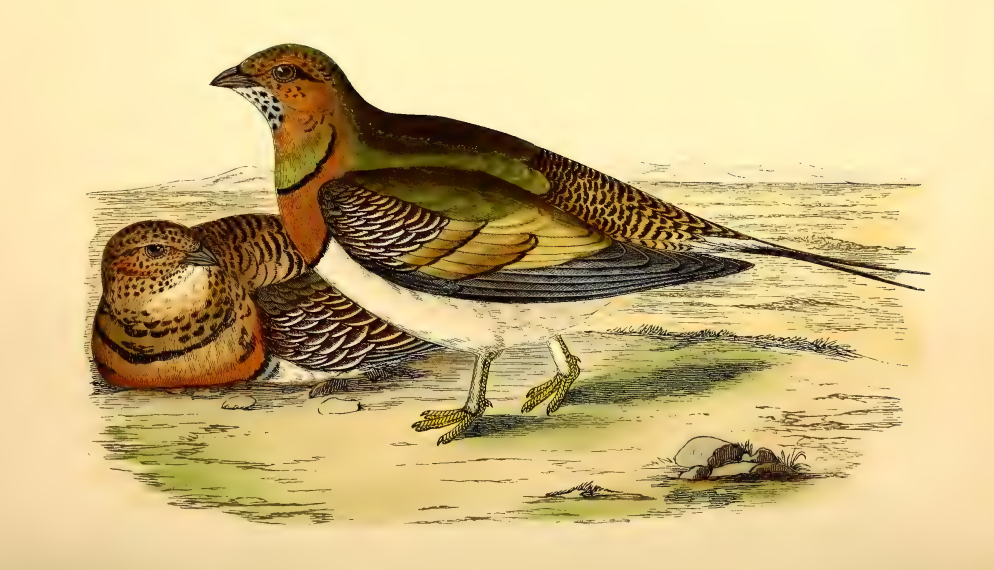
Quoique cette espèce ne se montre que très-rarement et toujours accidentellement dans le midi de la France, nous la décrirons, parce qu'on est parvenu à faire d'assez nombreux élèves aux environs de Paris avec des œufs envoyés d'Afrique.

La perdrix gambra, aussi nommée *perdrix de roche* et *perdrix rouge de Barbarie*, ressemble beaucoup à la perdrix rouge ; mais il est facile de la reconnaître à son large collier roux violacé, marqué de taches blanches. La gorge et les joues sont gris cendré. Sur l'aile on remarque huit ou dix plumes larges, d'un cendré bleuâtre et bordées de roux. La femelle est un peu moins forte que le mâle ; elle a le collier plus étroit et les couleurs moins vives.

La gambra se trouve en Espagne, dans les îles de la Méditerranée et en Afrique. Elle pond douze ou quinze œufs à terre, dans les plaines sèches et les lieux accidentés et déserts.

M. Degland décrit ainsi la gambra mâle adulte : Parties supérieures d'un cendré olivâtre, nuancé de roux au dos, avec le dessus de la tête et du cou roux marron ; joues et gorge d'un cendré bleuâtre ; poitrine de même nuance plus foncée dans la plus grande partie de son étendue ; bas de la poitrine, abdomen et jambes d'un roux jaune pâle ; flancs cendrés, avec chaque plume traversée d'une bande blanchâtre, puis d'une bande noire et terminée par une large frange rousse ; un large collier d'un cendré foncé, couvert de taches blanches arrondies, occupe le bas du cou et monte sur les côtés jusqu'à la région parotique, cette région variée de roux ; une bande d'un cendré bleuâtre au-dessus des yeux, s'éten-

dant jusqu'au cou et séparant supérieurement le collier des plumes de la nuque; scapulaires variées de plumes bleues et de roux rouge; rémiges bordées de jaune d'ocre clair en dehors vers leur extrémité; rectrices d'un roux rouge, plus foncé à leur base, excepté les quatre médianes, qui sont de la même couleur que le dos; pieds, bec et tour des yeux rouges.



6. GANGA CATA. 6.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

GANGA CATA.

(*Pterocles alchata.* Ch. Bonaparte.)

(Pl. 6.)

Le ganga cata est généralement connu sous le nom de *gelinotte des Pyrénées*, nom que rien ne justifie, et sous celui plus vulgaire de *grandoule*.

Le ganga est un fort bel oiseau : le mâle a le dessus de la tête, la nuque, le dos et les scapulaires d'une teinte vert d'olive, variée de jaune et de noir formant de petites bandes. Les couvertures supérieures de la queue présentent des bandes jaunes et noires. La gorge est noire, et la poitrine, d'un roux orangé, est encadrée par deux bandes noires formant un double collier. Le ventre est blanc, avec quelques plumes brunes sur les côtés. La queue est longue, surtout à cause du prolongement des deux pennes médianes. Les tarses sont garnis en avant de petites plumes blanches piliformes. La femelle a la gorge blanche, et sur le cou on voit un large demi-collier noir, suivi d'un autre d'un cendré roussâtre. Cet oiseau, à première vue, a beaucoup de rapports avec la perdrix, et s'il en diffère essentiellement par des caractères importants, on peut dire encore que sa chair ne vaut rien et qu'il est constamment maigre; cependant le chasseur se félicitera toujours de l'occasion qu'il aura de tuer un si bel oiseau.

En comparant les gangas aux perdrix, on remarque de suite des différences bien sensibles. Les principales sont une queue longue et effilée, des ailes allongées, un vol léger, long et élevé. Ajoutons à cela que les gangas ne pondent que trois ou quatre œufs; que les petits ne courent que quelques jours après l'éclosion et que

la mère leur dégorge la nourriture jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour quitter le nid.

Les gangas vivent en troupes plus ou moins nombreuses dans les plaines de sable du midi de la France et particulièrement dans celles de la Crau. Ils sont très-sauvages, et il est difficile de les surprendre ; ce n'est guère qu'en les attendant à l'abreuvoir ou en leur tendant des piéges qu'on peut en prendre. Ils se nourrissent de grains, surtout de ceux de l'asphodèle commun, d'herbages tendres et de vers. « Une particularité à signaler dans les mœurs de cette espèce, c'est sa disposition à se familiariser; autant elle est inabordable à l'état de liberté primitive, autant elle se montre calme et sociable aussitôt qu'elle est réduite en captivité; son éducation devient possible jusqu'à la familiarité, et sa reproduction, dans cette condition, est plus facile que celle de la perdrix ou de la caille. Jeunes et vieux se plient également aux exigences de la volière : ils deviennent loquaces et se permettent certaines allures voisines de la coquetterie. »

« D'un naturel méfiant et farouche, cet oiseau se laisse difficilement approcher; lors même qu'il est surpris par le chasseur, son élan rapide et vertical le met promptement à l'abri du danger, et, s'il est manqué du premier coup, toute recherche ultérieure devient à peu près inutile. Si ce n'était la chasse au filet, qui est pratiquée par quelques rares braconniers de profession, à l'époque du temps chaud, si ce n'était l'affût à la même époque, on peut avancer que très-peu de gangas succomberaient sous le feu des chasseurs de bon aloi.

« Sous l'influence du soleil de juillet, alors que les flaques d'eau ont été desséchées, s'il se rencontre, en un point isolé, le moindre filet d'eau courante, c'est là que le braconnier dresse son embuscade et dispose son filet habilement dissimulé; c'est là qu'il vient avant l'aube. Les gangas réunis en bande sont de bonne heure à la recherche de l'eau; dès qu'ils l'aperçoivent, ils abaissent leur vol,

tournent et reviennent toujours en défiance. Enfin la troupe entière s'abat, elle couvre le périmètre entier du filet, le déborde même; mais la manière de boire du ganga est si saccadée, si rapide, que le chasseur émérite ne doit pas permettre à l'oiseau de plonger son bec plus de deux fois dans le courant. Le filet tombe et la compagnie presque entière reste captive. A l'affût au fusil, le coup doit être tiré au moment où l'oiseau vient de s'abattre, avant qu'il ait puisé sa seconde gorgée. » (Jaubert et Barthelemy-Lapommeraye.)

CAILLE.

(*Coturnix dactylisonans.* Temminck.)

(Pl. 7.)

« La caille est un de ces oiseaux providentiels obligés à passer chaque année du midi au nord et du nord au midi, comme pour payer un tribut aux régions qu'elle traverse. La lenteur de son vol, l'ardeur des chiens à la rencontre du fumet que son pied chaud dépose sur le sol, une infinité de piéges mis en œuvre par l'homme, sont autant de causes actives qui facilitent sa capture. Heureuses, trop heureuses, les cailles si toutes les chances de mort à redouter se bornaient, pour elles, à la justesse du tir, par des chasseurs plus ou moins habiles ! Mais comment se défendre de tant de piéges variés, de tant de séductions ingénieuses, au nombre desquelles le chant de rappel de ses sœurs occupe assurément le premier rang, puisqu'il détermine pendant des mois entiers de prodigieuses hécatombes. »

La caille fait partie de la même famille que les perdrix; mais elle diffère essentiellement de ces dernières par sa taille, qui lui a fait donner le non de *perdrix naine*, par l'absence d'un espace nu derrière les yeux, par la forme anguleuse des ailes, et surtout par l'habitude qu'a cet oiseau de voyager à époques fixes. De plus, les cailles sont polygames et ne vivent pas en famille. Elles ne se réunissent que pour voyager.

La caille a la tête variée de noir et de roussâtre avec trois raies noires, dont une sur chaque sourcil. Le plumage des parties supérieures du corps est mêlé de brun, de fauve, de cendré et de noir, avec des lignes longitudinales d'un blanc fauve sur les baguettes des plumes. La gorge est brune et présente de chaque côté

7. CAILLE. 7.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

une bande noire qui se fond insensiblement dans le brun. Les parties inférieures sont d'un roux clair avec des taches brunes et rousses sur les flancs et des lignes blanchâtres sur les baguettes. La queue est très-courte et de couleur brunâtre.

Le bec a la mandibule inférieure noire, tandis que la supérieure est presque de couleur de chair, comme les pattes; l'iris est brun.

La femelle est un peu plus foncée en dessus; sa gorge est blanche, et sa poitrine est d'un blanc roussâtre taché de brun.

La caille présente de nombreuses variétés d'âge; les diverses nuances de son plumage peuvent varier de la teinte plus foncée à la teinte plus claire; cependant l'albinisme est très-rare.

La forme anguleuse particulière de l'aile de la caille est due au développement de la première penne, qui est la plus longue.

Les cailles se trouvent de passage dans toute l'Europe ; elles arrivent en France au mois d'avril et au commencement de mai, et retournent en Afrique vers la fin de septembre. A leur arrivée, elles recherchent la verdure des blés et des prés, ce qui les fait désigner généralement, mais seulement à cette époque, sous le nom de *cailles vertes*, quoiqu'en tout temps elles se retirent dans les couverts : c'est ainsi qu on les trouve encore en septembre dans les trèfles, les luzernes, les prés, le sarrasin, les avoines etc. On les rencontre souvent aussi dans les chaumes; mais elles ne fréquentent pas les bois, ni même les jeunes taillis, quoique pendant la chaleur du jour, elles aiment à s'arrêter dans les lieux frais.

La caille établit son nid à l'abri d'un couvert, mais préférablement dans les blés; elle le compose de quelques brins d'herbe, et y pond de huit à douze œufs d'un gris verdâtre moucheté de brun.

La femelle, abandonnée par le mâle, qui court à d'autres amours, couve pendant une vingtaine de jours. A peine éclos, les petits suivent leur mère, et il n'est pas rare d'en voir qui courent après elle emportant encore adhérent à leur duvet un fragment de leur coquille.

Les cailleteaux se développent beaucoup plus vite que les perdreaux, et l'on dit même qu'à trois mois ils sont propres à la reproduction. Les couvées tardives qu'on rencontre en septembre pourraient donc être le produit de jeunes nés dans le courant du mois de mai.

Le chant ou plutôt le cri de la caille mâle est éclatant et s'entend de fort loin ; on l'a traduit par ces mots : *paie ta dette ;* celui de la femelle est beaucoup plus simple et plus faible et ne s'entend qu'à très-petite distance.

Comme les perdrix, les cailles se battent à outrance et en tout temps, lorsqu'elles se rencontrent : aussi, en Grèce et en Italie, on dresse ces oiseaux, et leurs combats sont donnés en spectacle comme ceux des coqs, qui attirent la foule dans d'autres pays.

Les cailles voyagent deux fois par an, au printemps et à l'automne ; et ce qui est bien fait pour étonner, c'est qu'elles n'hésitent pas à traverser la Méditerranée. Leur vol est ordinairement si bas et si lourd, et elles semblent avoir si peu de confiance dans leurs ailes, qu'elles ne s'en servent qu'à la dernière extrémité et pressées par un chien qui les suit pas à pas. Les chasseurs, savent, en effet, qu'il est souvent très-difficile de faire lever une caille. Cependant ce besoin de voyager est tellement inné, instinctif et indépendant des exigences de l'alimentation, que les cailles élevées en cage et abondamment nourries sont dans une agitation si violente aux époques des passages, qu'elles se tuent dans les volières les plus spacieuses, en cherchant à s'échapper pour obéir au besoin impérieux qui les presse.

Les naturalistes et les chasseurs se sont beaucoup occupés des causes qui peuvent déterminer les cailles à voyager ainsi, et des difficultés qu'elles doivent rencontrer dans l'exécution de leur passage d'Afrique en Europe et d'Europe en Afrique. Pourquoi les cailles voyagent-elles? Comment peuvent-elles traverser la Méditerranée? Est-ce d'un seul vol que cette périlleuse traversée

s'opère? Les quelques îles qu'on trouve au milieu de cette mer étroite leur servent-elles de lieu de repos? De ces questions, une seule, la première, est importante; car du moment où un oiseau pourra se transporter d'un vol, des côtes de la Provence à l'île Mayorque, par exemple, on doit admettre qu'il n'y a pas de raison pour que, partant d'un autre point de la côte méridionale d'Europe, et ne rencontrant pas d'île sur son passage, il n'ait la force d'arriver jusqu'à la côte d'Afrique.

Le fait du voyage est incontestable; s'il se fait en deux étapes pour quelques individus, cela tient à ce qu'ils prennent terre lorsqu'une île se trouve sur leur passage, et ne s'arrêtent que parce que l'occasion leur est offerte. Les cailles voyagent pendant la nuit, en troupes nombreuses, et leur vol est assez élevé au-dessus de la mer. Des marins ont assuré que les cailles surprises pendant leur passage par un changement subit de vent, s'abattent sur le pont des vaisseaux qui se trouvent à leur portée, comme Pline l'avait déjà dit, et souvent tombent dans la mer; et qu'alors on les voit flotter et se débattre sur les vagues, une aile en l'air comme pour prendre le vent. Quoi qu'il en soit, il est cependant certain que si les cailles n'hésitent pas à se mettre en route à l'époque du passsage pour traverser le continent, elles semblent consulter le vent pour franchir la Méditerranée, s'arrêtent quand il ne doit pas faciliter leur voyage et attendent qu'il se montre favorable.

Une autre question se présente : quelle peut être la durée du voyage? Sept à dix heures, suivant les uns; vingt, suivant les autres, et je crois les premiers plus près de la vérité.

Les chasseurs connaissent la rapidité du vol d'un oiseau poussé par le vent, et il est attesté que les cailles n'arrivent en Europe que par les vents du sud-est ou sud-ouest et ne quittent ce continent en automne, pour se rendre en Afrique, que par un vent du nord, contrairement à l'opinion de quelques auteurs, qui avancent que ces oiseaux préfèrent voyager contre le vent. Si l'on admet une

vitesse de 20 à 25 lieues à l'heure pour les cailles (la vitesse des pigeons est de 35 à 40 lieues à l'heure), il leur faudrait donc huit ou dix heures pour effectuer le passage. Une observation faite sur les côtes de France, à l'arrivée des cailles, viendrait confirmer la courte durée du voyage : ces oiseaux digèrent très-vite, et l'on trouve dans le jabot de ceux qui arrivent en Provence des graines qu'ils n'ont pu manger qu'en Afrique.

La vérité la moins contestable à ce sujet est que, si nous ne pouvons pas nous rendre un compte exact de la manière de voyager, et de la durée du voyage des cailles, leur instinct leur commandant impérieusement le voyage, les moyens de l'exécuter ne peuvent pas leur manquer ; la conservation de l'espèce en dépend, et l'espèce se conserve toujours.

Cependant ce gibier est plus ou moins abondant en France, suivant les années ; depuis quelque temps surtout on voit moins de cailles que précédemment. Cette diminution, sensible sans être régulière et progressive, dépendrait-elle des accidents du voyage, ou de la direction du vent qui, poussant ces oiseaux à l'est, ne laisserait arriver en France que ceux qui, passant facilement en Espagne, se dirigeraient sans précipitation et sans danger sur le nord ?

Tous les ans on chasse les cailles au passage sur les côtes de la Provence ; mais l'abondance de ce gibier varie certainement, et il paraîtrait résulter des diverses observations qu'on a pu faire que le passage d'automne est beaucoup moins productif et se fait plus lentement que celui d'arrivée.

Sans parler des fables inventées pour expliquer les migrations des oiseaux, examinons les opinions émises à ce sujet par les auteurs. Nous ne nous occuperons cependant en ce moment que d'une seule espèce, la caille ; beaucoup d'autres oiseaux voyagent périodiquement, mais les causes déterminantes de leurs voyages ne sont sans doute pas les mêmes pour tous, et, en effet, on comprend facilement que les oiseaux qui ne se nourrissent que d'insectes soient

forcés de quitter un pays qui ne leur en fournit plus, pour se rendre dans les lieux où ils trouveront abondamment les ressources nécessaires à leur existence; d'autres, chassés par le froid, les glaces, les neiges, la crue des eaux etc., seront obligés de gagner un climat plus doux et des rives moins tourmentées. Chacune de ces questions sera traitée au sujet des divers oiseaux que le chasseur peut rencontrer en France.

Parmi les causes des migrations périodiques des cailles, on admet :

1° L'impérieuse nécessité de l'alimentation;

2° La faculté de prévoir le changement de saison;

3° Le besoin de la reproduction sous un ciel favorable.

Quelques observations sur l'influence que peuvent avoir ces causes réunies ou isolées, nous amèneront à convenir qu'il y a dans l'instinct qui porte les cailles à changer de climat et qui les guide vers le lieu le plus propice un motif inconnu, mais tout-puissant, et qui tient sans aucun doute à une loi générale, la conservation de l'espèce.

1° L'impérieuse nécessité de trouver une alimentation choisie et abondante peut avoir quelque influence sur les individus libres; mais ceux qui sont conservés en cage, nourris convenablement, auxquels rien ne manque, ni la verdure, ni le grain, éprouvent quand même cette fièvre de départ, ils refusent la nourriture qu'on leur donne, paraissent souffrir beaucoup et meurent d'un véritable spleen.

On pourrait peut-être dire que ces oiseaux ne partent que lorsque les plaines sont dépouillées de récoltes et que, ne fréquentant pas les bois et ayant besoin de s'abriter sous des couverts, ils quittent nos plaines nues pour la verdure que leur offre l'Afrique au mois d'octobre.

2° Les cailles auraient-elles, comme beaucoup d'autres animaux, la faculté de pressentir les variations des saisons et éprouveraient

elles le besoin de chercher un climat plus favorable? Cette supposition serait insuffisante, car un grand nombre d'oiseaux voyagent pendant la belle saison et ne peuvent être uniquement déterminés par l'appréciation du temps, qui ne changera que longtemps après leur passage.

Ne sait-on pas d'ailleurs que les cailles conservées en volière ou en cage, et mises à l'abri du froid, se tourmentent beaucoup, s'agitent sans cesse, au point de se meurtrir et même de se tuer après les grillages qui les retiennent, et font entendre, surtout pendant la nuit, leur chant de départ, tant que le passage des cailles libres s'opère!

3° Jenner attribue, en général, la cause déterminante des migrations des oiseaux aux modifications périodiques que subissent leurs organes sexuels avant, pendant et après la mue, et à la nécessité de chercher un climat plus favorable à la reproduction.

Cette explication d'un fait constant dont les causes générales nous échappent, doit être la meilleure, surtout pour les cailles, qui viennent se reproduire pendant l'été en Europe, et vont sans doute faire une ou d'autres couvées en Afrique avant l'hiver; car, sur les côtes méridionales de notre pays, le passage du printemps est bien plus considérable que celui d'automne; et il devait en être ainsi, puisque de toutes les cailles arrivées en Europe au printemps et de celles nées dans notre pays pendant l'été, il en est bien peu qui échappent au fusil ou aux piéges. Cependant, au printemps de l'année suivante, elles reviennent en si grand nombre, qu'on est bien fondé à croire qu'elles font aussi au moins une couvée en Afrique. Mais, dira-t-on, les petits de l'année ne voyagent pas et ne sont pas assez forts pour suivre leurs parents. Cela peut être vrai et ne détruit pas notre opinion; car alors ce sont ceux de l'année précédente qui, restés en Afrique, y font une ou plusieurs couvées, partent au printemps suivant avec les vieilles; et comme chaque année les mêmes conditions se représentent, l'arrivage sur

nos côtes doit toujours être à peu près aussi nombreux, quel que soit le nombre des individus tués en Europe, attendu qu'en Afrique on ne chasse pas ces oiseaux comme en Europe et qu'ils peuvent s'y reproduire à leur aise et y multiplier sans subir les mêmes pertes.

« La cause qui détermine les cailles à voyager, dit Buffon, ne peut être que très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés pour ainsi dire de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On voit de jeunes cailles élevées dans des cages presque depuis leur naissance, et qui ne peuvent ni connaître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an une inquiétude et des agitations singulières dans le temps ordinaire du passage d'avril et de septembre : cette inquiétude dure environ trente jours et recommence tous les jours une heure avant le coucher du soleil. On voit alors ces cailles prisonnières aller et venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui la couvre, et souvent avec une telle violence, qu'elles retombent tout étourdies; la nuit se passe presque entièrement dans cette agitation ; et le jour suivant, elles paraissent tristes, abattues, fatiguées et endormies.

« On a remarqué que les cailles à l'état de liberté dorment une rande partie de la journée; et si l'on ajoute à tous ces faits qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent, et que ce désir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales au printemps, et des méridionales en automne; ou, ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différents pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites dans ceux où elles sont encore à faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour

trouver toujours une nourriture convenable pour elles et pour leur couvée. »

Cependant Buffon semble rapporter aussi la cause des migrations des cailles à la crise occasionnée par le renouvellement de leurs plumes, après la mue. « Il n'est pas avéré, dit-il, qu'elles recommencent une ponte en Afrique dans le mois d'octobre, quoique cela paraisse cependant vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulières, elles ignorent l'automne et l'hiver; l'année n'étant composée pour elles que de deux printemps et deux étés, comme si elles ne changeaient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été : chaque mue dure un mois; et lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat, si elles sont libres; et si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques, qui répondent au temps du passage. »



TÉTRAS OU COQS DE BRUYÈRES.

Les tétras ont le corps trapu, le vol court, lourd et très-bruyant au départ, mais bientôt rapide. Ils habitent les grandes forêts des pays de montagnes, où ils vivent solitaires pendant une grande partie de l'année ; ils sont polygames, restent le plus souvent à terre dans les temps secs et ne perchent que pour se mettre à l'abri de l'humidité du sol, des bêtes fauves ou pour appeler les femelles. Ils courent très-vite et, surpris, ils ne prennent le vol qu'après avoir parcouru quelques mètres ; ils s'enlèvent alors en faisant un bruit qui déroute toujours même les vieux chasseurs l'entendant pour la première fois.

Passons en revue les tétras qu'on trouve en France.

TÉTRAS AUERHAHN OU GRAND COQ DE BRUYÈRES.

(*Tetrao urogallus.* Linné.)

(Pl. 8.)

Le coq de bruyères est bien fait pour attirer l'attention des chasseurs; c'est un des plus gros oiseaux qu'ils puissent chasser en France, et sa chair est excellente.

Le mâle a les plumes de la tête, du cou, du dos, du croupion et des flancs d'un noir cendré, jaspé de gris blanchâtre; celles de la gorge et du ventre sont noires; celles de la poitrine sont d'un vert foncé à reflets bleus et violets. Les yeux sont gros et entourés d'une peau nue, papilleuse et d'un rouge éclatant. Les couvertures des ailes sont d'un brun châtain jaspé de noir; le dessus des ailes présente quelques taches blanches. Les pennes des ailes sont noirâtres en dessus avec le bord externe d'un blanc fauve sale; le dessous est gris. La queue est noire, et les plumes qui la composent, sans être très-grandes, peuvent s'étaler en roue; leur bord présente une petite frange blanche. Le bec est très-fort et tranchant, brun à sa base et de couleur d'ivoire jauni dans le reste de son étendue. Les pattes sont couvertes de plumes jusqu'à la naissance des doigts.

La femelle, désignée dans quelques localités sous le nom de la *rousse*, plus petite que le mâle, a un plumage beaucoup plus clair et aussi plus agréable et plus varié, ce qui se voit rarement parmi les oiseaux. Les parties supérieures ont les plumes rayées de roux, de noir et de blanc cendré et moucheté, surtout sur le croupion. Les parties inférieures présentent beaucoup moins de noir, et le roux vif domine particulièrement à la partie supérieure de la poitrine. Des bandes transversales noires se font remarquer surtout au cou, à la base de la poitrine et aux flancs. La queue est d'un roux vif,



8. GRAND COQ DE BRUYÈRES. 8

Chenu, Ornithologie
du Chasseur.

J. Rothschild,
Éditeur.

maculé de noir, avec une bande noire à l'extrémité de chaque plume, qui se termine par une petite frange d'un fauve blanchâtre.

Les jeunes de l'année ont le plumage de la femelle avec des teintes plus foncées ; les jeunes coqs sont distingués par les chasseurs sous le nom de *bruyanneaux*.

Le coq de bruyères se trouve dans presque tous les pays de montagnes de l'Europe. En France on le rencontre dans les Vosges, le Jura, les Alpes et les Pyrénées. Il ne quitte pas les forêts d'arbres verts ; mais pendant les hivers longs et rigoureux il descend dans les vallées. Il se nourrit principalement de bourgeons de pins et de bouleaux, de baies et d'herbages, mais il mange aussi du grain et des insectes.

A l'époque des amours, c'est-à-dire au printemps, les coqs appellent les femelles longtemps avant le jour et jusqu'au lever du soleil. Ils choisissent les pentes exposées au levant et les lieux voisins d'un cours d'eau, et se tiennent sur les basses branches d'un gros arbre, en faisant entendre un cri rauque, qui leur a valu le nom de *faisans bruyants*. Dès qu'une femelle approche, le coq semble en délire, il étale ses ailes et sa queue, et paraît lutter contre son ardeur jusqu'à ce qu'il en arrive d'autres.

Ce moment est le plus favorable pour le chasseur, car alors le coq de bruyères se laisse approcher ; mais il faut ne s'avancer que pendant qu'il chante et s'arrêter dès qu'il se tait ; pendant son silence, le moindre mouvement le fait fuir.

« Les tétras, dit Buffon, commencent à entrer en amour dans les premiers jours de février ; cette surexcitation est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq se tient alors dans un certain canton, d'où il ne s'éloigne pas ; on le voit soir et matin se promenant sur le tronc d'un vieux pin, la queue étalée en roue, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée par le redressement des plumes, et prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est

tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues. Il a un cri particulier pour appeler ses femelles, qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient et d'où il descend pour se joindre à elles. Ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise; cette voix cesse et recommence alternativement, et, après avoir continué, à plusieurs reprises, pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première.

« Le tétras, qui, dans tout autre temps, est fort difficile à approcher, se laisse surprendre aisément lorsqu'il est en amour, et surtout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même ou tellement enivré, que ni la vue d'un homme ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende et qu'il soit dans une espèce d'extase. C'est pour cela que l'on dit communément et que l'on a même écrit que le tétras est alors sourd et aveugle; cependant il ne l'est guère que comme le sont en pareille circonstonce presque tous les animaux et l'homme lui-même. En Allemagne on donne le nom d'*Auerhahn* aux amoureux qui paraissent avoir oublié tout autre soin pour s'occuper uniquement de leur passion etc. »

La femelle établit à terre, au pied des arbres ou au milieu des bruyères, son nid composé de mousse; elle pond six, huit ou dix œufs blancs, tachetés de jaune, qu'elle couve pendant vingt-huit ou trente jours. Dès l'éclosion, les petits courent et suivent leur mère à la recherche de leur nourriture; ils restent avec elle, en compagnie, jusqu'à la seconde mue, alors ils se séparent pour vivre dans l'isolement. Malgré de nombreux essais, jamais on n'a pu réduire ces oiseaux à un état de demi-domesticité: ils languissent et meurent promptement. Peut-être n'a-t-on pas essayé de faire couver des œufs par une poule ou une dinde; ce moyen n'a pas encore été employé, ou du moins aucun auteur n'en parle.

Le coq de bruyères, au point de vue gastronomique, diffère beaucoup comme qualité, suivant la saison. Au printemps, cet oiseau se nourrit de bourgeons et d'aiguilles de sapins, qui donnent à sa chair un goût désagréable de résine; mais en automne il n'y a plus de bourgeons de sapins, et les tétras se nourrissent alors de baies de myrtilles, de mûres, de diverses graines et d'insectes; leur chair perd complétement le goût résineux et n'est que suffisamment aromatisée.

D'après un chasseur des Vosges, M. E. Gridel, c'est pendant les mois de septembre et d'octobre qu'on chasse le coq de bruyères au chien d'arrêt, comme on chasse la bécasse. « Son fumet est très-fort; le chien l'évente de loin; il piète peu, mais ne tient pas toujours, surtout si le temps est calme; les jours de grand vent sont ceux où on l'approche le plus facilement. Lorsque le temps est sec, on est plus certain de le trouver à terre; s'il est humide, il est ordinairement branché. Il est bon d'avoir un compagnon pour battre les bois; un seul chasseur au milieu de leur étendue n'aurait que très-rarement l'occasion de tirer. Il est nécessaire de prendre le vent, de marcher sans bruit et d'examiner attentivement les arbres; car il arrive souvent que le coq étant branché laisse, comme la gélinotte, passer le chasseur sous son arbre. Lorsque la présence d'un coq a été signalée et que l'on suppose devoir le rencontrer dans une enceinte, il faut battre cette enceinte pied à pied et avec le plus grand soin. En raison des accidents du terrain sur lequel on manœuvre, de la hauteur des bruyères qu'il faut franchir, de la nécessité d'avoir constamment l'œil et l'oreille au guet et le doigt sur la détente, cette chasse est des plus fatigantes, et je ne saurais trop recommander à ceux de mes lecteurs qui seraient tentés d'en essayer, de ménager leurs forces au début de la journée et de ne pas les prodiguer inutilement.

« Quelques chasseurs se servent d'un roquet, auquel ils font quêter le coq dans les broussailles. Celui-ci s'intimide peu d'un

aussi faible ennemi. Il ouvre à peine les ailes pour se brancher à quelques mètres du sol; le roquet aboie au ferme comme s'il s'agissait d'un écureuil ou d'un chat, et très-souvent on peut arriver à portée de l'oiseau uniquement préoccupé de son premier visiteur.

« En automne, il arrive très-souvent de tirer un coq de bruyères en appuyant sous bois les chiens courants. Quelquefois, surtout lorsque le coq a les ailes mouillées, il court devant les chiens, qui le mènent alors très-chaudement.

« On trouve encore l'occasion de tirer le coq de bruyères dans les traques du mois de novembre; il se montre alors plus à découvert que lorsqu'on le quêtait au chien d'arrêt. Quelles que soient la quantité et la diversité du gibier, il reste le plus puissant attrait de nos battues, le *quine* qu'ambitionnent petits et grands, vieux ou jeunes, vétérans ou novices: son apparition devient l'événement mémorable de la journée.

« Les rabatteurs sont entrés dans l'enceinte; leurs voix sonores font vibrer les échos des vallons. Tout à coup un bruit se fait entendre qui domine tous les bruits, le A JAU! retentit (ce qui veut dire: au coq! dans le patois des Vosges). A ce cri, plus d'un vieux trappeur se sent plus ému que s'il entendait arriver sur lui une horde d'animaux ou un vieux solitaire. Le coq s'avance le cou tendu, les ailes immobiles, il rase la cîme des pins; le soleil fait miroiter son plumage; c'est bien alors qu'on peut dire de lui: voilà le roi de la montagne! Un coup de fusil part, puis deux, puis trois! Le noble oiseau secoue les ailes, laisse tomber quelques plumes, passe; et plusieurs nez s'allongent! Mais parfois aussi ses jours sont comptés, et il vient tomber lourdement aux pieds du privilégié dont le carnet de chasse va enregistrer un nouveau triomphe. Très-fréquemment on blesse le coq sans pour cela le ramasser. Lorsqu'il se sent frappé à mort, il vole jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, et meurt où il est tombé. Mais bien souvent il a pu accomplir un long

trajet, on l'a perdu de vue derrière les arbres, il pourrit misérablement, ou trouve un tombeau indigne dans l'estomac d'un renard ou d'un chat sauvage.

« Le coq de bruyères est, en toute saison, un gibier dur à abattre; son poitrail est garni d'une épaisseur de chair incroyable ; ses os, très-gros et très-résistants, ses plumes épaisses et serrées, lui constituent une espèce de cuirasse, qui résiste à des plombs même de numéros inférieurs. Dans les Vosges, nous le tirons avec le plomb moulé de quatorze ou seize grains au coup ; les braconniers qui le tirent toujours posé emploient la chevrotine et quelquefois la balle franche. »

TÉTRAS BIRKHAHN OU COQ DE BOULEAUX.

(*Tetrao Tetrix.* LINNÉ.)

(Pl. 9.)

Cet oiseau est connu aussi sous d'autres noms : *coq de bruyères à queue fourchue, petit coq sauvage, faisan noir, faisan de montagne.* Le tétras à queue fourchue a tout le plumage noir avec des reflets violets ou verdâtres, à l'exception du ventre, des couvertures des ailes et des pennes de la queue, qui sont d'un noir profond. Une large bande blanche se remarque sur les ailes, et les couvertures inférieures de la queue sont d'un blanc pur ; on remarque une membrane d'un rouge vif au-dessus des yeux. Le caractère le plus remarquable de cette espèce se trouve dans la queue, dont les pennes externes de chaque côté sont beaucoup plus longues que les autres et contournées en dehors. Les tarses sont couverts de plumes duveteuses brunes et piquetées de blanc. Le bec est noir, l'iris bleuâtre et les doigts bruns. Cet oiseau est de la grosseur d'une poule moyenne.

La femelle est moins forte que le mâle et sa queue est moins fourchue ; le roux domine dans son plumage avec des raies noires. Les jeunes ont beaucoup de plumes rousses ou brunes mêlées aux noires.

Cet oiseau présente, dit-on, des variétés uniformément blanchâtres ou tapirées de roux et de blanc, mais elles sont très-rares.

Le tétras à queue fourchue vit dans les montagnes couvertes de bruyères et boisées, il se nourrit de bourgeons d'arbres verts, de jeunes herbes, de graines et d'insectes. On le trouve en Europe, où il est plus répandu que les autres espèces du même genre. En France, on le rencontre encore dans le Jura et la chaîne inférieure des Alpes.



9. TÉTRAS A QUEUE FOURCHUE. 9.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

La femelle niche dans les bruyères ou les buissons, et pond de huit à douze œufs d'un fauve terne, tacheté de roux et de marron foncé.

On dit avoir observé à l'état sauvage des métis de cet oiseau avec le faisan commun, le tétras subalpin et même le grand tétras. Ce dernier métis a été considéré par quelques auteurs comme constituant une espèce distincte, et il a été décrit, comme nous le verrons ci-après, sous le nom de *tétras rakkelhahn* (*tetrao hybridus*, Sparmann).

Voici ce qu'en disent MM. Jaubert et Barthélemy : « Il existe dans le nord de l'Europe un métis constant entre le Birkhahn et le grand coq de bruyères. Ce phénomène offre cela de singulier qu'il se reproduit sur une assez grande échelle dans les localités où les deux espèces se trouvent abondantes.

« Le Birkhahn est incontestablement plus répandu que l'Auerhahn, dont il a les mœurs, le régime et les habitudes. Il habite les contrées montagneuses et froides, sur la lisière des bois, parmi les hautes bruyères. Quand la neige recouvre le sol, l'oiseau s'engage au-dessous des buissons, creuse des trouées et parvient à ramasser sa subsistance sans être obligé d'émigrer. Les femelles forment souvent, en hiver, de petites sociétés qui descendent vers les régions plus douces, tandis que les mâles se retirent, au contraire, dans les parties les moins accessibles, ce qui fait qu'on tue fréquemment les femelles, dont la chair est d'ailleurs plus estimée. Dès le mois de mars, mâles et femelles se rapprochent; c'est le temps des amours, l'époque des grands combats. Matin et soir, l'oiseau rappelle ; les femelles se rassemblent à la voix des mâles, dont elles excitent l'ardeur et viennent tour à tour recevoir leurs caresses. Une fois fécondées, elles sont délaissées et se livrent seules aux soins de l'incubation et de l'élève. Les habitants de quelques vallées des hautes Alpes sont arrivés à soumettre le tétras à une sorte de domesticité, qui lui permet de vivre au dehors pendant le jour, mais le ramène le soir. »

GELINOTTE.

(*Tetrao bonasia.* LINNÉ.)

(Pl. 10.)

La gelinotte est encore connue sous les noms de *poule des coudriers* et de *poule royale.* « *Qui se feindra*, dit Bélon, *voir quelque espèce de perdrix métive entre la rouge et la grise, et tenir je ne sais quoi des plumes du faisan, aura la perspective de la gelinotte de bois.* »

Cet oiseau, de même taille que la perdrix rouge, a les plumes de la partie supérieure de la tête, du dos et du plastron jaspées de taches d'un brun rougeâtre, noires, grises et fauves, disposées transversalement. Les plumes de la tête sont un peu allongées et peuvent se relever en huppe ; les scapulaires ont une grande tache triangulaire, blanche. Les plumes des ailes sont d'un gris brunâtre au bord interne et variées de gris et de blanc sale au bord externe. Celles de la queue, à part les deux médianes, qui sont brunes et élégamment mouchetées, ont une large bande noire vers leur extrémité, qui se termine par un bord gris blanc. La gorge, noire, est entourée d'un collier blanchâtre, qui s'étend jusqu'aux épaules. La peau nue des yeux est écarlate et bordée supérieurement de petites plumes blanches. Les plumes de la poitrine et des flancs sont brunes au centre avec une large frange blanche ; celles du ventre semblent blanches, parce que la frange blanche se développe aux dépens de la tache brune centrale. Le bec est fort et d'un brun noirâtre ; l'iris et les pieds sont d'un brun plus clair.

La femelle, un peu moins forte que le mâle, n'a pas la gorge noire, et tout son plumage est moins vivement teinté. Les jeunes ressemblent à la femelle pendant la première année. On cite des variétés blanches ; mais elles sont très-rares.

On trouve la gelinotte dans presque tous les pays de montagnes

10. GELINOTTE. 10

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

boisées de l'Europe ; en France elle n'est pas rare dans les Vosges, les Alpes et les Pyrénées, et on la rencontre jusqu'en Sibérie. Cet oiseau préfère les forêts où croissent les pins, les sapins, les bouleaux et les coudriers ; il se nourrit de baies, de chatons, de bourgeons et de diverses graines.

La gelinotte est très-sauvage, et c'est en vain que l'on a fait de nombreux essais pour la réduire en demi-domesticité. Elle ne se plaît que dans la solitude des grands bois fourrés et accidentés. Elle se dérobe à pattes, et ce n'est que lorsqu'elle est surprise qu'elle prend le vol pour se retrancher à petite distance sur un arbre, dont elle choisit la partie la plus touffue, refuge qu'elle croit si sûr, qu'elle y attend le chasseur avec une confiance aveugle dont ce dernier sait profiter.

Les auteurs se plaisent généralement à dire que la saison des amours de la gelinotte commence en octobre. Le fait est que dès cette époque le mâle répond à l'appeau, ce qui ne suffit pas pour justifier une assertion contraire aux lois de la nature; et sans faire exception, la gelinotte pond au mois d'avril ou de mai. Elle établit son nid dans les bruyères, sous les broussailles et donne douze ou quinze œufs d'un roux clair, parsemés de points et de taches d'un roux marron, parfois réunis vers le gros bout.

Les gelinottes se rencontrent quelquefois en compagnies ; elles marchent plus qu'elles ne volent : aussi est-il facile de les prendre au collet ou au hallier, piéges qu'on place avec succès dans les sentiers qu'elles fréquentent.

« Comme espèce sédentaire et comme gibier très-recherché, dit M. Bailly, la gelinotte finira par ne plus se trouver dans la plupart de nos montagnes si l'on ne se hâte d'y réprimer, chez les villageois, la manie de braconner toute l'année et surtout aux époques de la pariade et des couvées. On ne la rencontre déjà plus que très-difficilement dans diverses localités où autrefois elle se maintenait commune, parce qu'on y avait alors quelque égard aux lois sur la chasse. »

LAGOPÈDE OU PERDRIX BLANCHE DES PYRÉNÉES.

(*Tetrao lagopus.* LINNÉ.)

(Pl. 11.)

C'est fort improprement qu'on donne à cet oiseau le nom de *perdrix blanche*, car ce n'est point une perdrix, et il n'est blanc que pendant l'hiver. Le nom de *Lagopède* que je donne à cet oiseau, dit Buffon, est celui que Pline et les anciens lui donnaient, et il doit lui être conservé, car il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, la présence de plumes sous les pieds comme on le remarque chez le lièvre.

Cet oiseau est aussi connu sous les noms de perdrix de neige, gelinotte blanche, attagas, tétras ptarmigan et lagopède alpin.

En hiver, le mâle est d'un blanc pur; une bande noire part de l'angle du bec et s'étend jusqu'aux yeux, qu'elle dépasse un peu. Sa queue est large et a les pennes latérales noires. Les tarses et les doigts sont couverts, même en dessous, de petites plumes blanches très-touffues et laineuses; une papille rouge, étroite et dentelée, entoure les yeux, qui sont d'un beau noir. Le bec est noir; les ongles noirs sont crochus et subulés.

La femelle, un peu plus petite que le mâle, en diffère par l'absence de la raie noire de l'œil et par une papille moins développée.

En été, tout le plumage est d'un gris cendré lavé de fauve et coupé par un grand nombre de petits zigzags noirs; le ventre, le dessous de la queue, les jambes, les tarses et les doigts sont blancs. Une bande noire s'étend du bec à l'œil, qu'elle dépasse un peu; les ailes sont blanches ou blanchâtres. La femelle, colorée comme le mâle, n'a point de bande noire aux yeux, mais son plumage général est plus foncé.

11. LAGOPÈDE. 11.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

Cette différence bien tranchée de plumage en été et en hiver entraîne naturellement, pour les saisons intermédiaires et l'époque de la mue, un troisième plumage, qui tient des deux premiers et semble donner une variété panachée. Il en est de même des jeunes avant la seconde mue.

Les femelles établissent leurs nids sur les rochers couverts de mousse, au pied d'un petit buisson vert, et elles pondent huit ou dix œufs, dont la couleur est grise ou jaunâtre, avec de nombreuses taches irrégulières noires ou brunes, et des points et des taches marron.

« Cet oiseau, dit l'abbé Caire, par un privilége qu'il ne partage peut-être avec aucun autre, subit dans l'année trois mues bien distinctes, l'une commence à la mi-avril, à peu près, et finit vers le milieu de mai. Chez le mâle très-adulte, la poitrine et les flancs prennent alors une teinte d'un noir brun velouté; le dos, la tête et le cou ont à peu près la même couleur, mais les plumes de ces parties sont plus frangées de blanc et de roux. L'abdomen et les ailes restent d'un beau blanc, comme en hiver. La femelle, à la même époque, est bien différente du mâle : au lieu du noir brun, c'est le roux qui domine dans son plumage, surtout au mois de juillet, lorsque le liséré blanc des plumes est usé et a presque entièrement disparu, par suite de l'incubation; elle a alors l'abdomen et une partie du sternum entièrement dénudés. Ce n'est qu'au commencement du mois d'août que ces parties se couvrent de plumes entièrement blanches, et c'est par là que commence, chez elle, la mue d'automne. Sa ponte ne dépasse jamais neuf ou dix œufs.

« La seconde mue, que personne n'a encore mentionnée, commence vers le milieu d'août et se termine vers la mi-septembre. Elle ne produit pas un plumage de transition de celui du printemps à celui de l'hiver, mais donne lieu à une livrée aussi réelle, aussi complète que la première et la dernière. Il est facile de s'en convaincre en examinant, à la fin d'avril, les plumes à peine sor-

ties de leur tuyau, dans tous les sujets. Bientôt le plumage foncé et usé du printemps fait place à un plumage frais qui se rapproche déjà de celui de l'hiver, et qui n'est plus, comme celui d'été, d'un brun noirâtre et roux, mais d'un gris blanchâtre couvert de nombreux zigzags blancs à la poitrine, sur les flancs, au cou et sur le dos. Chez la femelle, le gris est plus roussâtre et les taches ou bandes rousses et noires sont aussi beaucoup plus étroites et plus fines que dans son plumage d'été.

« La troisième mue commence à la mi-octobre et finit vers la fin de novembre. Les deux sexes sont alors entièrement blancs, les rectrices exceptées, qui sont d'un brun noir en tout temps. Quelques auteurs ont avancé que les deux rectrices médianes sont blanches : c'est là une erreur. Ce sont deux sus-caudales, et quelquefois quatre, qui prennent cette couleur, et qui atteignent la longueur des rectrices; mais elles tombent au printemps après toutes les autres plumes de la livrée d'hiver, et sont remplacées, au mois de juin, par des sus-caudales brunes, traversées par plusieurs zigzags roux ou grisâtres. La mue des tarses, des rectrices et des rémiges n'a lieu qu'une fois par an. En toute saison, les mâles portent une raie noire qui, de l'œil, s'étend à la racine du bec; les femelles ne l'ont jamais.

« Pourquoi ce tétras est-il blanc en hiver, brun roux au printemps, grisâtre et blanchâtre en automne? et pourquoi le lièvre blanc, qui fréquente les mêmes localités, suit-il les mêmes phases, par rapport au pelage? La raison que l'on peut donner d'un pareil fait témoigne hautement de la sagesse de celui qui a créé toutes choses. Les lagopèdes et les lièvres blancs sont sédentaires toute l'année au sommet de nos montagnes, dans les régions que fréquentent habituellement les aigles et d'autres grands oiseaux de proie. Or si les tétras étaient blancs en été sur un terrain noirâtre, et noirs ou gris en hiver sur la neige, qu'ils ne quittent jamais dans cette saison, leurs ennemis naturels les distingueraient trop facilement et à

de trop grandes distances, et depuis longtemps ces animaux auraient disparu. — Mais pour atteindre ce but, il semble qu'il eût suffi de deux livrées, celle de l'hiver et celle du printemps : pourquoi donc celle de l'automne? — c'est précisément de ce fait que ressort la sagesse du créateur. C'est à l'époque où nos montagnes nues commencent à ressentir les effets des premiers frimas et à grisonner, si je puis ainsi dire, que les lagopèdes et les lièvres sont, non pas entièrement blancs, mais grisâtres ou blanchâtres, et cela, pour être en harmonie et s'identifier avec les nuances du sol et se soustraire ainsi à la vue de leurs ennemis. » (Abbé Caire.)

Les lagopèdes se trouvent en été sur les points les plus élevés des hautes montagnes, près de la zone des neiges. En hiver, ils descendent dans les régions moyennes, sans cependant quitter la neige, sous laquelle ils se creusent des galeries, qui leur permettent de trouver leur nourriture cachée par la neige. Ils sont communs dans les Pyrénées et les Alpes. Leur nourriture consiste en chatons, feuilles et jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère et de plantes aromatiques. C'est sans doute à la nature de leurs aliments que ces oiseaux doivent le goût particulier et la légère amertume de leur chair, qui d'ailleurs est bonne et plaît à bon nombre de gourmets. Buffon trouve beaucoup de ressemblance entre la chair du lagopède et celle du lièvre, et je puis confirmer cette opinion du célèbre naturaliste. Il dit aussi que les lagopèdes volent par troupes et que leur vol est peu élevé; cela est vrai, et l'on peut ajouter : peu soutenu, car ce sont des oiseaux très-lourds.

Les lagopèdes se laissent assez facilement approcher, et l'on serait tenté de croire qu'ils comprennent que la couleur blanche de leur plumage les dérobe aux regards du chasseur et même à ceux plus exercés de l'oiseau de proie. Il est bon d'ajouter que les difficultés que rencontre le chasseur pour les suivre dans les montagnes escarpées et couvertes de neige en sauve un grand nombre, et que la plupart des oiseaux de proie qui habitent les mêmes régions ne

se nourrissent guère, sauf quelques exceptions, que de proies mortes et déjà en putréfaction.

Les lagopèdes donnent facilement dans les piéges, et la plupart de ceux qu'on apporte au marché dans les Pyrénées, où j'ai pu en observer un grand nombre, sont presque tous pris au collet; ce qui confirme en partie l'opinion que ces oiseaux sont stupides. On assure même, dit Buffon, qu'ils n'osent jamais franchir une rangée de pierres grossièrement alignées, et qu'ils suivent cette humble barrière jusqu'aux piéges qui les attendent.

Ainsi tout semble avoir été prévu pour mettre le lagopède à l'abri des oiseaux de proie; mais en est-il de même à l'égard de l'homme, bien plus destructeur que les animaux de rapine? non, « rien n'arrête le montagnard fait à nos rudes climats. Non content d'avoir poursuivi et décimé le lagopède au temps des amours, il trouve mille piéges, mille moyens ingénieux pour le traquer encore dans la neige. Parmi ces divers genres de chasses, le plus curieux est, sans contredit, celui qui consiste à poursuivre l'oiseau dans les galeries qu'il se creuse, au contact du sol, en quête de sa nourriture... Des chiens de petite taille, dressés à cela, le cherchent et l'annoncent en s'aventurant à sa poursuite; les ondulations de la neige, ses éboulements indiquent la direction; un peu d'habitude fait saisir le moment où le chien va bourrer, et l'habileté du chasseur consiste à jeter, adroitement et à propos, son filet de manière à envelopper gibier et chien au moment où ils vont l'un et l'autre se dégager de la neige. » (Jaubert.)



12. GRANDE OUTARDE. 12.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

OUTARDE BARBUE OU GRANDE OUTARDE.

(*Otis tarda.* LINNÉ.)

(Pl. 12.)

L'outarde est l'*avis tarda* des anciens, l'*otis tarda* de Linné, d'où l'on a fait le nom que lui ont donné les naturalistes.

Cet oiseau est une bonne fortune pour le chasseur assez heureux pour l'atteindre, car c'est le plus gros gibier à plumes qu'on puisse rencontrer en Europe, en même temps que sa rareté et la bonne qualité de sa chair le rangent parmi les pièces remarquables qu'on peut se flatter d'avoir abattues.

Le mâle a la tête, le haut du cou et la poitrine d'un beau gris cendré; le ventre est blanc. Sur le haut de la tête se trouve une bande longitudinale brune; de chaque côté et près de la mandibule inférieure, on remarque une moustache formée de longues plumes blanchâtres à barbes déliées et désunies, qui dépassent d'autant plus la nuque que l'oiseau est plus adulte; enfin on voit, de chaque côté du cou, un espace nu ou couvert d'un duvet rare d'une teinte violacée; le bas du cou est d'un roux fauve; les épaules et le dos sont couverts de plumes fauves et tachées de bandes demi-circulaires noires, avec des bords d'un fauve plus clair. La queue est blanche sur les côtés et à l'extrémité; elle est coupée par deux bandes noires, variées de roux, et tachetée de noirâtre dans le reste de son étendue. Les couvertures des ailes sont variées de gris et de blanc, et les premières pennes noirâtres. Le bec est brun de corne, comprimé à sa base; le bas de la jambe, les tarses et les doigts sont d'un gris verdâtre.

La femelle plus petite, a les moustaches beaucoup moins longues et moins épaisses, et les taches nues du cou ont une teinte café au

lait. Elle pond à terre deux ou trois œufs d'un gris cendré verdâtre avec des taches brunes.

L'outarde pèse de 10 à 15 kilogrammes. Sa longueur est d'un mètre. Elle se nourrit de grains, d'herbes, d'insectes, de vers et même de grenouilles. Comme un grand nombre d'oiseaux, surtout de l'ordre des gallinacés, elle avale beaucoup de petites pierres; elle vit en petites troupes, sous la conduite d'un vieux mâle, et se montre en France, surtout en hiver. Cependant on en voit aussi quelquefois au printemps. Les localités que ces oiseaux semblent préférer sont la Champagne, où ils arrivent souvent en grand nombre, et la Picardie. On en rencontre encore, mais en petit nombre, en Lorraine, dans le Poitou et dans le midi de la France. L'outarde barbue vient des régions orientales de l'Europe; elle est très-commune dans le midi de la Russie, la Hongrie et la Dalmatie. « Ses migrations n'ont rien de constant et paraissent subordonnées à la température plus ou moins basse des régions qu'elle habite et qu'elle est forcée de quitter. La grande outarde était autrefois assez commune en France, où elle arrivait en bandes de cinquante et plus. Pendant l'hiver de 1785, les outardes arrivèrent en si grand nombre que, pendant quelques jours, elles *foisonnèrent* sur le marché de la petite ville de Mont-Revel, en Bresse; mais le lieu où l'on voit le plus d'outardes est la Champagne pouilleuse, particulièrement depuis Fère-Champenoise jusqu'à Sainte-Ménehould. »

Les ailes des outardes sont peu proportionnées au poids de leur corps; aussi ont-elles beaucoup de peine à s'enlever, et sont-elles obligées de courir longtemps avant de prendre leur vol, qui est bas et court. En compensation, leur course est très-rapide et elles semblent infatigables. Cette disposition leur fait préférer les grandes plaines découvertes, qu'elles parcourent en peu de temps et qui leur permettent de longues courses. Très-sauvages, très-craintives, peu confiantes dans leurs ailes, la vue d'un chien les fait fuir au loin, mais par les temps de brouillard elles peuvent être surprises

à peu de distance et elles échappent difficilement à une poursuite intelligente.

« L'outarde, quoique fort grosse, est un animal très-craintif et qui paraît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instinct de l'employer. Les outardes s'assemblent quelquefois par troupes de cinquante ou soixante, et ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force et leur taille; la moindre apparence de danger ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, et elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite. Elles craignent surtout les chiens. Mais, si l'on en croit les anciens, l'outarde n'a pas moins de sympathie pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien : dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à sa rencontre et se met presque sous ses pieds. En supposant bien constatée cette singulière sympathie, peut-être trop généralisée, entre des animaux si différents, on pourrait, ce me semble, en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés, et qui lui sont une ressource dans la disette.

« Il n'est point de piége, si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir pour s'emparer des outardes, s'il est vrai, comme le dit Élien, que, dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre et en relevant leur queue, à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence et les mouvements du cou d'un oiseau; les outardes, qui prennent cet objet pour un oiseau de leur espèce, s'approchent sans défiance et deviennent la proie de l'animal rusé : mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard, bien de la stupidité dans l'outarde, et peut-être encore plus de crédulité dans l'écrivain. »

La chasse de l'outarde est très-difficile, si ce n'est par surprise, et il est bien peu de chasseurs qui aient eu la chance d'en tuer; mais lorsqu'on sait des outardes dans une plaine, il faut s'entendre avec un certain nombre de chasseurs, qui entoureront la bande à

distance et convergeront en silence et en se cachant jusqu'au moment où, assez rapprochés, ils pourront, en se montrant, mettre ces oiseaux sur pied, et tirer avec chance de succès. Si l'on est seul, le moyen qui réussit le mieux à découvert est la chasse avec un cheval habitué au bruit du fusil.

L'outarde court fort vite, en battant des ailes; mais elle ne prend son vol que difficilement et lorsqu'elle est aidée par le vent; la disposition de son pied sans doigt postérieur en fait un oiseau coureur (l'autruche d'Europe) et ne lui permet pas de se percher; elle ne peut saisir une branche pour s'y soutenir, et d'ailleurs le poids de son corps s'oppose à ce qu'elle s'enlève verticalement. Pierre de Quiqueran dit avoir pris des outardes dans les environs d'Arles, en les forçant à cheval. Mais il ne faut pas croire, ajoute-t-il, que ce sont de vieilles outardes qui se laissent prendre ainsi; elles épuiseraient facilement un cheval, et ce n'est que par surprise qu'on peut les atteindre avec le fusil.

Malgré son caractère farouche ou timide, l'outarde s'apprivoise assez facilement lorsqu'elle est prise jeune; au dire de Sonnini, elle s'habitue même fort bien à vivre avec les volailles; ainsi en Russie, on voit des outardes élevées dans les basses-cours; mais elles ne se reproduisent pas, dit-on, en captivité. Il serait à désirer qu'on fît quelques nouveaux essais, avec des œufs couvés par des dindes ou des poules.

Mauduyt fait observer combien il serait avantageux de compter cet oiseau parmi ceux qui peuplent nos basses-cours.

13. OUTARDE CANEPETIÈRE. 13.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

OUTARDE CANEPETIÈRE OU PETITE OUTARDE.

(*Otis tetrax.* Linné.)

(Pl. 13.)

On ne sait pourquoi cet oiseau a reçu le nom de *canepetière;* il n'a, en effet, aucun rapport avec le canard. Salerne dit bien que la petite outarde se plaît parmi les pierres, dans les plaines incultes ; mais en France du moins nous la trouvons plutôt dans les prairies ; il dit encore que cet oiseau a un cri particulier d'amour, qu'il fait entendre au moi de mai; que ce cri est *brout* ou *prout;* qu'il le répète surtout pendant la nuit et qu'on l'entend de fort loin : cela n'expliquerait à peu près que la seconde moitié du nom. On dit encore qu'au mois de mai les mâles, polygames, se disputent avec acharnement la possession des femelles, tâchent de se rendre maîtres chacun d'un certain district, et que le terrain du combat est battu comme l'aire d'une grange.

Quoi qu'il en soit, l'outarde canepetière (cane-petière, cane-pétrace ou de roche) est beaucoup plus petite que la précédente et son corps présente à peu près les mêmes dimensions que celui du faisan. La teinte générale du plumage est d'un fauve jaunâtre clair avec un grand nombre de petits zigzags noirs et bruns sur les plumes de la tête, du dos, des couvertures des ailes et de l'extrémité de la queue. Les plumes scapulaires ont une tache noire sur la baguette. La gorge et les joues sont gris cendré foncé. Le cou présente deux colliers blancs séparés par un collier noir plus large en arrière qu'en avant, et sur le haut et le bas du cou se trouve un demi-collier noir ; les pennes de l'aile sont noires et le ventre est blanc. Le bec, le bas de la jambe, les tarses et les pieds sont d'un gris plus ou moins jaunâtre. La femelle diffère du mâle par

quelques détails de plumage ; sa gorge est blanche, et son cou sans colliers est fauve jaunâtre marqué de petites taches irrégulières noires ; les taches noires ou brunes des parties supérieures sont plus larges que celles du mâle et beaucoup plus distantes. Ses joues sont fauves avec de petites flammules brunes. Longueur, 43 centimètres.

L'outarde canepetière est très-commune dans les steppes de la Russie méridionale ; elle est de passage irrégulier en France aux mois d'avril et de septembre, et recherche les pays de plaine ; on en voit assez régulièrement dans la Champagne, la Brie et la Beauce, et plus rarement en Lorraine, dans le Berry et la Normandie. Pendant les hivers rigoureux elle gagne les contrées méridionales, mais ne se réunit pas en troupes comme la grande outarde ; elle voyage par couples, se tient dans les prés et s'abrite souvent dans les herbes, où l'on peut la surprendre, dans les oseraies et les plaines humides.

Cet oiseau, connu en Afrique sous le nom de *poule de Carthage*, est très-sauvage, craintif et rusé ; il a le vol bas et raide, peu étendu ; mais aussitôt posé à terre, il s'éloigne, par une course rapide, de l'endroit où il s'est abattu. On l'approche difficilement, si ce n'est par surprise. On en tire assez fréquemment aux environs de Meaux, et, il y a quelques années, un des chasseurs de ma société en a tué deux dans les prés du village de Forfry (Seine-et-Marne).



PLUVIERS.

« Les pluviers arrivent en France, en troupes nombreuses, dès les premiers jours d'octobre, et le nom qu'on leur a donné tient sans doute à ce qu'ils passent surtout par les temps pluvieux si communs en automne.

« Ils ont les mêmes habitudes, le même genre de vie que les vanneaux, avec lesquels ils se mêlent très-souvent, et ils sont aussi peu sédentaires. On ne voit jamais un pluvier seul, et leurs bandes sont toujours au moins de cinquante. Lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent point en repos; sans cesse occupés à chercher leur nourriture, ils sont presque toujours en mouvement. Plusieurs font sentinelle pendant que le gros de la troupe se repaît; et au moindre danger, ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant ils suivent le vent, et l'ordre qu'ils observent est assez singulier : ils se rangent sur une ligne en largeur, et, placés ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une grande longueur. A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très-vite; ils demeurent attroupés tout le jour, et ne se séparent que pour passer la nuit. Ils se dispersent le soir sur un certain espace, et chacun gîte à part; mais dès le point du jour, le premier éveillé, ou peut-être la sentinelle, jette le cri de rappel : *huit, hieu, huit*, et dans l'instant toute la troupe est réunie. C'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse au filet. » (Buffon.)

La chasse au fusil est loin d'être aussi productive; on tire les

pluviers en surprise, et dans les plaines où leurs bandes se réunissent; on les cerne, en se les renvoyant l'un à l'autre, on les fatigue, et il est alors possible de les diviser et de les approcher. Cette manœuvre réussira toujours quand le temps sera sec et chaud.

Les pluviers sont généralement plus gras et plus estimés que les vanneaux, dont la réputation est un peu usurpée.

Généralement, les pluviers sont plus communs sur les bords de la mer, à l'embouchure des grands cours d'eau, près des marais voisins de la mer, que dans l'intérieur des terres, où l'on en voit cependant aussi.

---

14. PLUVIER DORÉ. 14.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

PLUVIER DORÉ.

(*Charadrius pluvialis.* Linné.)

(Pl. 14.)

Les pluviers n'ont, comme les outardes, que trois doigts au pied; l'externe est uni au médian par une membrane; l'interne est libre.

Il y a plusieurs espèces de pluviers, mais nous ne parlerons ici que du pluvier doré. Le plumage du pluvier doré varie beaucoup; on trouve des individus bien marqués de jaune, et d'autres chez lesquels cette nuance disparaît presque complétement et passe au gris.

Le pluvier doré est de la grosseur d'une grosse grive; il a le sommet de la tête et les parties supérieures du corps d'un noir fuligineux avec de nombreuses taches d'un jaune doré. Les côtés de la tête, du cou et de la poitrine sont variés de taches cendrées, brunes et jaunâtres. Les ailes sont noires avec les baguettes blanches à l'extrémité. La gorge et le dessous du corps sont d'un beau noir lustré. Le bec et les pattes sont noirs, ainsi que les yeux.

La femelle ne diffère du mâle que par des nuances moins vives; elle fait son nid à terre dans les parties sèches des marais; la ponte est de trois à cinq œufs piriformes, d'un jaune verdâtre, avec des points et des taches noirs. Le pluvier se laisse difficilement approcher; il se chasse comme le vanneau, mais on en détruit beaucoup plus au filet ou au lacet qu'au fusil.

Le pluvier doré voyage toujours en bandes assez nombreuses; il vole dans le vent, en ligne, avec un cri particulier, qu'on entend de fort loin.

Dans le nord de la France, le passage du printemps commence

dès les premiers jours de mars et se prolonge parfois jusqu'en avril. Le passage d'automne a lieu en octobre et novembre.

Les pluviers se mêlent souvent aux bandes de vanneaux, et un de ces derniers oiseaux est souvent employé comme appeau pour les attirer.



15. VANNEAU HUPPÉ. 15.

Chenu, Ornithologie dú Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

VANNEAU HUPPÉ.

(*Vanellus cristatus.* Linné.)

(Pl. 15.)

Les vanneaux se rapprochent beaucoup des pluviers, dont ils ont les habitudes et le genre de vie; mais ils en diffèrent par les pieds, qui ont quatre doigts.

Le bruit que fait cet oiseau en volant, et qu'on a comparé à celui d'un van à blé, l'a fait appeler vanneau, et son nom anglais *lapwing*, dit Buffon, se rapporte aussi au battement bruyant de ses ailes. On donne encore au vanneau les noms de *dix-huit*, *pivite* et *kivite*, qui représentent assez bien le cri qu'il fait entendre à terre, dans les airs et même pendant la nuit. Son vol est puissant, soutenu et souvent très-élevé. Lorsqu'il est à terre, le vanneau est toujours en mouvement; en l'air, il folâtre et semble continuellement en jeux ou en poursuites.

Le vanneau huppé est de la grosseur d'un pigeon; sa tête est ornée d'une huppe de cinq ou six plumes longues, effilées, les unes blanches, les autres noires et blanches. La teinte générale de son plumage est vert doré, changeant sur les parties supérieures, et blanc en dessous. Le sommet de la tête et le front sont noirs; la nuque est d'un gris verdâtre; le tour du bec, la gorge et le cou sont d'un beau noir à reflets bleuâtres; il a un point blanc de chaque côté du bec et une petite bande de même couleur au-dessus de l'œil; le dessous de la queue est roux; le dessous des ailes est tapissé de plumes blanches; les pieds sont d'un rouge clair.

La femelle diffère très-peu du mâle; seulement les teintes noires sont moins reflétantes et la huppe est un peu plus courte.

Les jeunes ont la huppe peu développée; les côtés de la tête nuancés de roux et de brun; le devant du cou et le haut de la poitrine sont variés de blanc et de brun cendré; les plumes des parties supérieures ont une petite bordure d'un jaune ferrugineux, et les pieds sont d'un vert-olive.

Les vanneaux arrivent en France en bandes nombreuses dès les premiers jours de mars, après le dernier dégel et par les vents du sud. Ils s'abattent dans les prairies humides et les champs couverts de verdure, où ils trouvent les vers dont ils se nourrissent et dont ils s'emparent fort adroitement; le second passage s'effectue en novembre et décembre. « Le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets, que le ver a rejetés en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et, après avoir dégagé le trou, il frappe la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile; les petites secousses produites suffisent pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est subtilement enlevé d'un coup de bec et avalé. Le soir venu, ces oiseaux courent dans l'herbe et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur; ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver les pieds et le bec dans les petites mares ou dans les ruisseaux. »

Les vanneaux se laissent difficilement approcher et semblent distinguer le chasseur de très-loin. Ils sont plus abordables s'il fait du vent, parce qu'ils hésitent à prendre le vol. Quand ils sont prêts à s'envoler, tous agitent leurs ailes par un mouvement régulier, et comme elles sont doublées de blanc, ils semblent, un instant, avoir changé de couleur.

Ces grandes troupes que forment les vanneaux à leur arrivée se séparent quand paraissent les premiers beaux jours. Le signal est donné par les combats que se livrent les mâles, et les femelles sortent du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressaient pas; mais, en effet, pour attirer les mâles et vivre par couples pendant les trois mois que durent leurs amours et le soin de la nichée.

La ponte est de trois ou quatre œufs d'un vert foncé tacheté de noir. La femelle les dépose sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrain dans les prés marécageux. Cette précaution, qui met les œufs à l'abri des eaux, les laisse malheureusement trop exposés à la vue, et comme on les dit fort bons à manger, on les recherche avec soin et l'on en détruit un grand nombre. Dans certaines provinces, on les vend par milliers sur les marchés.

« Le temps de l'incubation est de vingt jours, et deux ou trois jours après leur naissance, les petits suivent leurs parents, et sont bientôt en état de fuir à la course et d'échapper aux maraudeurs. Ils sont alors couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs filets blancs; et c'est seulement à la fin de juillet qu'ils prennent leur plumage et se réunissent en bandes, souvent très-nombreuses. Ils passent alors d'un marais à l'autre, s'arrêtent dans les prairies, et, après les pluies, dans les terres labourées. Ces oiseaux inconstants ne restent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton; mais leur inconstance est fondée sur un besoin réel : un canton épuisé de vers en un jour, la troupe est forcée d'aller en chercher ailleurs, et elle part pour d'autres climats dès que les vents froids et les gelées blanches forcent les vers à s'enfoncer dans la terre. Ils vont chercher leur nourriture dans le Midi, où commence alors la saison des pluies; mais, par une semblable nécessité, ils sont, au printemps, forcés de quitter ces terres du Midi, l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant, en été, le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des vers, qui ne se montrent à la surface de la terre que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée » (Buffon).

Le vanneau est connu dans toute l'Europe et l'Asie; on le voit en France, particulièrement dans les pays de plaines, et surtout en Champagne, en Lorraine et en Normandie. On en prend un grand nombre avec un filet semblable à celui employé pour les alouettes,

à l'aide d'appelants conservés en cage. Dans certaines localités on tend des collets au bord des ruisseaux qu'ils fréquentent plusieurs fois dans la même journée et même pendant la nuit, et ce moyen réussit très-bien.

On en tue beaucoup au fusil, et ceux qui tombent semblent retenir la bande, qui s'inquiète, suspend son vol et tourne quelque temps autour des victimes, ce qui donne au chasseur le temps de doubler son coup avec avantage. On dit que les objets de couleur blanche les attirent : aussi conseille-t-on au chasseur de vanneaux l'emploi d'un chien blanc, d'un vêtement de même couleur, et l'on prétend qu'il faut étendre un mouchoir blanc maintenu aux quatre coins avec des pierres au milieu d'une plaine pour fixer la curiosité de ces oiseaux.

Le vanneau n'est bien nourri qu'en octobre, et sa chair est des plus médiocres, quoi qu'en dise le proverbe : *Qui n'a point mangé vanneau, n'a point mangé bon morceau.*



16. VANNEAU SUISSE. 16.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

VANNEAU SUISSE OU VANNEAU PLUVIER.

(*Vanellus helveticus.* VIEILLOT.)

(Pl. 16.)

De même taille que le vanneau huppé, le vanneau suisse n'a pas de huppe, et son plumage est tout différent; il varie en automne, en été, et, comme le fait observer M. Degland, on trouve, aux époques de la mue, des sujets dont le plumage est bariolé de plumes des deux saisons; alors peu d'individus se ressemblent.

En été, les parties supérieures du corps sont variées de cendré et de noir; la gorge, le devant du cou, la poitrine, l'abdomen et les flancs d'un noir profond.

En automne, les parties supérieures sont d'un brun noirâtre varié de taches jaunes et blanchâtres. Les parties inférieures sont blanches avec des taches grises et brunes de diverses dimensions.

La femelle diffère peu du mâle; les parties noires sont plus variées de plumes blanches, et les nuances du plumage sont moins tranchées.

Le vanneau pluvier s'avance peu dans les terres, et il est beaucoup plus rare que le vanneau commun; il ne quitte guère le bord des eaux douces ou de la mer. On le voit sur les côtes de France pendant l'été.

L'usage a prévalu de nommer cet oiseau *vanneau suisse;* cependant on ne le trouve pas plus en Suisse que dans d'autres contrées de l'Europe.

COURLIS CENDRÉ OU GRAND COURLIS.

(*Numenius arquatus.* LINNÉ.)

(Pl. 17.)

D'après Belon et Aldrovande, le courlis était réputé excellent gibier. Aujourd'hui on n'en fait aucun cas; sa chair a une trop forte odeur de marais.

Le courlis a le bec long, grêle et arqué; sa taille est celle d'une volaille ordinaire, et son plumage est teint de blanc et de brun sur gris; le ventre et le croupion sont blancs. Les plumes des parties supérieures sont tachetées de brun et frangées de gris blanc ou de roussâtre; la queue est courte, d'un cendré blanchâtre, avec quelques bandes brunes. Les pattes sont longues et grises.

La femelle est un peu plus forte que le mâle, et elle est généralement plus grise.

Le courlis court très-vite et vole en criant, surtout le soir et la nuit; son cri peut être représenté par le mot *turrlui* répété deux fois de suite. Il est de passage en France dans les mois de mars, d'avril, d'octobre et de novembre. Au passage d'automne il arrive en bandes assez nombreuses, tandis qu'au mois de mars on le voit souvent par couples ou par compagnies de quatre ou cinq.

Il niche sur le bord des eaux; la ponte est de quatre ou cinq œufs d'un jaune verdâtre, avec des taches grises, brunes ou noirâtres.

Pendant le jour, les courlis se tiennent dans les joncs et les roseaux, et ils ont un fumet très-prononcé: aussi les chiens d'arrêt les suivent-ils aisément; ils gagnent beaucoup de terrain à pattes et ne prennent le vol que lorsqu'ils sont serrés de près; il faut les pousser rapidement, et comme leur départ est lent, ainsi que leur



17. COURLIS CENDRÉ. 17.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

vol, on a de grandes chances de les tirer. Ces chances seront plus grandes si deux chasseurs s'entendent bien : les courlis en volant cherchent toujours à suivre le bord de l'eau; l'un des chasseurs, caché dans une touffe de roseaux, sera averti assez à temps par les cris du courlis, tandis que l'autre le fera lever.

BARGES.

Les barges ont le bec très-long, droit ou un peu recourbé en haut, et les pattes très-hautes. Ces oiseaux sont destinés à vivre dans les marais, sur les bords fangeux des fleuves et sur les rivages de la mer; leur bec très-tendre et très-flexible ne peut servir ni à ramasser leur nourriture sur un terrain dur et graveleux, ni à l'enfoncer dans la terre serrée des prairies; il est organisé pour fouiller dans les boues, les limons ou dans le sable mouillé, qui nourrissent un grand nombre de vers, de larves et d'insectes.

Ces oiseaux ressemblent beaucoup aux bécasseaux et aux chevaliers; mais ils ont le bec plus long et les pattes plus hautes. Pendant le jour ils se tiennent cachés dans les herbes humides, et ne se montrent que le matin et le soir sur le bord des eaux. Il est très-difficile de les approcher, et ils fuient à pattes avec une grande rapidité. Cependant leur défiance, motivée par la faiblesse de leur vue, et l'habitude qu'ils ont de se cacher dans les herbes pendant le jour, permettent aux chasseurs de les surprendre avec un chien d'arrêt. Au départ ils font entendre un cri analogue à celui des chevaliers, dont nous parlerons plus loin, mais il est chevrotant. C'est le matin et le soir, au moment du passage, que cette chasse présente le plus de chances de succès.

Les barges, comme gibier, sont aussi estimées que les bécassines; elles sont même généralement plus grasses, surtout en octobre. Elles recherchent de préférence les bords de la mer et les

marais salés; celles qu'on rencontre dans l'intérieur des terres y ont été poussées accidentellement. Aux époques du passage, on les voit en troupes et on les entend souvent le soir. Fatiguées, elles reprennent difficilement leur vol, et on peut alors les approcher. Elles sont peu sédentaires, et il faut profiter du moment; car on n'en trouve plus une dans les lieux où, la veille, elles étaient nombreuses. Les barges viennent des régions septentrionales, leur séjour habituel.

Les barges vivent de vers et de vermisseaux qu'elles tirent de la vase. Elles sont très-défiantes; mais à leur arrivée, la fatigue les rend moins promptes à fuir; elles prennent alors leur vol avec peine; elles courent très-vite; mais, en les tournant, on peut les rassembler et en tuer plusieurs d'un coup de fusil.



18. BARGE COMMUNE. 18.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

BARGE COMMUNE OU A QUEUE NOIRE.

(*Limosa ægocephala.* LINNÉ.)

(Pl. 18.)

« Les longues jambes et le long bec de cet oiseau lui donnent une physionomie toute particulière, qui permet de le reconnaître de fort loin, soit au vol, soit à terre. Son naturel est méfiant et le tient en éveil; aussi est-il difficile de l'approcher ou de le tirer, et ce n'est que très-rarement qu'il donne dans les filets. »

Cette barge a le bec droit, brun, et rouge orangé à la base; elle a 40 centimètres environ du bec à la queue. Son plumage d'été diffère beaucoup de celui d'hiver. En été, le brun roux ardent est la teinte dominante, en hiver c'est le brun cendré. La femelle ne se distingue que par un peu plus de grosseur et des teintes moins pures; elle paraît aussi un peu plus haute sur pattes.

En été, le dessus de la tête et la partie postérieure du cou sont bruns avec de petits points longitudinaux noirs. Le bas du cou et la poitrine sont roux, variés de noir. Le dos et les couvertures des ailes présentent les mêmes nuances, mais le noir domine. Les ailes sont grises avec un petit miroir blanc et les rémiges noires. La queue, noire en grande partie, a ses couvertures blanches.

En hiver, les parties supérieures sont d'un brun cendré, avec le bas du dos noirâtre; les parties inférieures sont d'un gris clair au cou, à la poitrine et sur les flancs. Le ventre est blanc.

La femelle établit son nid dans les grandes herbes et les joncs et pond généralement quatre œufs, d'un vert olivâtre avec des points et des taches brunes plus confluentes au gros bout.

La barge commune est un beau et bon gibier; sa nourriture consiste en larves, vers et insectes. Elle passe par petites troupes

au printemps (mars et avril) et èn automne (septembre et octobre), et ce n'est qu'accidentellement qu'elle quitte le bord des eaux; elle est plus commune sur les côtes et dans le voisinage des grands marais. Les mâles, au moment du passage de mars, sont en mue très-avancée.



19. BARGE ROUSSE. 19.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

BARGE ROUSSE.

(*Limosa rufa.* BRISSON.)

(Pl. 19.)

Connue aussi sous le nom de *barge à queue barrée*, cette espèce est un peu plus petite que la précédente, et son bec, d'un rouge livide dans la plus grande partie de son étendue, est un peu recourbé en haut; enfin, sa queue est rayée alternativement de noir et de gris. Le devant du cou et le dessous du corps sont d'un fauve roussâtre; le dessus de la tête et la partie postérieure du cou, de même couleur, avec des taches longitudinales noirâtres; le dos brun foncé; pattes brunes. La femelle, un peu plus forte que le mâle, a les teintes rousses plus pâles.

Le passage a lieu en mai, en septembre et en octobre; mais c'est surtout à cette dernière époque qu'on les trouve en plus grand nombre sur les bords de la mer et dans les plaines marécageuses.

CHEVALIERS.

Les chevaliers, d'après Belon, sont ainsi nommés parce que, montés sur de très-hautes jambes, leur corps semble être à cheval ; d'après d'autres, le nom de *chevalier* leur a été donné parce que les plus remarquables d'entre eux se livrent des combats continuels pour la possession d'une femelle. Ces oiseaux sont originaires du nord de l'Europe. Ils ont de grands rapports avec les barges et les bécassines. Leur bec est assez long, grêle, droit ou un peu renversé, dur à la pointe et flexible à la base. Ces oiseaux vivent généralement en troupes plus ou moins nombreuses dans les prairies humides, sur le bord des marais et des rivières, et surtout près de la mer. On les voit souvent entrer dans l'eau jusqu'à mi-jambes, à la recherche des vers et des petits mollusques. Ils sont de passage au printemps, en avril et mai, par le vent d'est, et à la fin de l'été, en août et septembre, par les vents du sud et sud-ouest. Le passage est très-court pour les bandes, et il faut en profiter; les avant-coureurs et les traînards paraissent moins pressés de partir. On a remarqué que les premiers qui passent sont tous mâles, et que les femelles passent après, accompagnées des jeunes.

Les chevaliers sont sauvages et inquiets. Il faut les surprendre dans les joncs ou sur le bord des eaux. Ils aiment à s'abriter sous les berges raides, et au moindre bruit ils passent sur la rive opposée en rasant l'eau et en faisant entendre un petit cri aigu, ou

bien ils décrivent un demi-cercle allongé, pour aller prendre terre à cent cinquante ou deux cents pas du point de départ. Leurs ailes anguleuses et leur cri les font facilement reconnaître. Tous les chevaliers ne vivent pas en compagnie ; quelques-uns restent isolés ou par couples. On les attire sur certains points favorables des bords d'une rivière ou d'un étang en jetant sur la terre humide des vers, des asticots, du frai de grenouille et du très-petit poisson. Cette chasse présente de grandes chances de succès à deux chasseurs qui prennent chacun une rive; et lorsque la rivière est large, il convient d'avoir un troisième chasseur en bateau pour fouiller les herbes des bords et suivre les chiens à la recherche des chevaliers démontés; car, dans ce cas, quelques-uns plongent très-bien, très-souvent, filent assez loin entre deux eaux avant de reparaître, et finissent par rebuter ou fatiguer les chiens les plus ardents. Un blessé dans la troupe produit de l'indécision dans le vol et des retours qui permettent de tirer plusieurs coups de fusil. Enfin, le battement de l'aile et les cris d'un de ces oiseaux blessé attirent les autres et les engagent à peu s'éloigner ou à revenir bientôt. La chair des chevaliers est justement estimée.

On rencontre dans les diverses parties de la France neuf espèces de chevaliers de dimensions bien différentes; nous ne parlerons que des espèces principales.



20. CHEVALIER ARLEQUIN. 20.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

CHEVALIER ARLEQUIN.

(*Totanus fuscus.* MEYER.)

(Pl. 20.)

Cette espèce, connue aussi sous le nom de *chevalier brun*, présente, suivant la saison, un plumage différent, qui a donné lieu à quelques erreurs.

« En hiver, le dessus de la tête, du cou et du dos sont d'un gris cendré, le croupion blanc, les suscaudales rayées en zigzags de gris et de blanc, le cou moucheté de gris sur fond blanc, les parties inférieures blanches, les ailes variées de gris, de noirâtre et de blanc, les pieds rouges.

« En été, les parties supérieures sont d'un brun noirâtre à reflets pourprés, avec de petites taches blanches sur les bords des plumes, tandis que les parties inférieures sont d'un noirâtre uniforme, les pieds d'un brun rougeâtre.

« Un plumage de transition au moment des mues est tapiré en dessous de plumes brunes ou blanches.

« Le passage de cette espèce est peu nombreux ; il a lieu au mois d'avril et en septembre. C'est un des oiseaux les plus sauvages du genre, et il ne voyage que par petites troupes de trois à huit individus, qui suivent les grands cours d'eau, dont ils ne s'écartent que pour aller dans les marais du voisinage.

« Ce chevalier se tient dans l'eau jusqu'au ventre, becquetant les petits insectes qui surnagent, ou cherchant dans la vase les vers et divers mollusques dont il se nourrit. Son vol est bas et sinueux, accompagné de cris aigus, ou bien l'oiseau s'élève tout à coup avec la rapidité d'un trait et disparaît dans les airs. »

CHEVALIER GAMBETTE.

(*Totanus calidris.*)

(Pl. 21.)

Un peu moins fort que le précédent, le chevalier gambette ou chevalier aux pieds rouges a le bec noir à la pointe et rouge à la base des deux mandibules. Son plumage varie du gris brun au brun olivâtre, avec des taches noires, étroites et longitudinales sur les parties supérieures; les côtés de la tête, la gorge, le devant du cou, la poitrine et le ventre sont blancs, tachetés de brun noirâtre. Le croupion est blanc, et les pattes sont d'un beau rouge.

Cet oiseau, assez commun et sédentaire dans le midi de la France, est de passage dans le nord à la fin de mars et de septembre; il aime à vivre en troupes, et tous ceux qui se trouvent dans une même localité se rassemblent au cri de l'un d'eux. Le chevalier gambette recherche les prés humides et les marais voisins de la mer. « C'est, dit M. Hardy, l'oiseau le plus commun et le moins défiant du genre; il aime les vases salées, où il trouve en abondance des vermisseaux et des chevrettes. Plus qu'aucun autre de la famille, il aime à vivre en société : un individu de son espèce vient-il à passer, il l'aperçoit de fort loin, et, par un sifflement de rappel, qui ne manque jamais son effet, il l'invite à s'arrêter, et le nombre augmente ainsi de tous les individus qui viennent à passer dans la journée. Cette note de rappel fait aussi venir la majeure partie de nos échassiers, les chevaliers arlequin, aboyeur, sylvain, les bécasseaux, les barges et même le vanneau suisse lorsqu'il est isolé; le cul blanc et la guignette font exception. » (Degland.)



21. CHEVALIER GAMBETTE. 21.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur

22. CHEVALIER STAGNATILE. 22.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

CHEVALIER STAGNATILE.

(*Totanus stagnatilis.* BECHSTEIN.)

(Pl. 22.)

Le chevalier stagnatile ou chevalier à longs pieds, nommé aussi *petit chevalier aux pieds verts*, n'a guère que 22 centimètres de longueur. Il a le bec noir, faible et délié et les pattes d'un noir brun avec une teinte verdâtre aux articulations. Le plumage de cet oiseau est gris roussâtre, varié de taches brunes. Le haut de la tête et la partie postérieure du cou sont gris, avec des raies longitudinales brunes; la face, le devant du cou et le haut de la poitrine sont couverts de petites taches brunes, arrondies, et les flancs présentent des taches de même couleur, mais elles sont transversales. La gorge, le bas de la poitrine et le ventre sont d'un blanc pur. La femelle se distingue par les taches du cou et de la poitrine plus larges et plus nombreuses. Les jeunes diffèrent des adultes en ce qu'ils ont de petits points bruns sur la face et les côtés de la tête. De plus, une large bordure jaunâtre entoure les plumes qui couvrent le haut de la tête et du dos, ainsi que les scapulaires et les couvertures des ailes, qui sont d'un brun foncé. Enfin, les rémiges, blanchâtres à leur extrémité, ont de petites raies diagonales d'un brun très-foncé, et les pieds sont d'un cendré verdâtre.

Cette espèce, originaire des contrées orientales de l'Europe, est rare et de passage irrégulier dans le nord et le midi de la France. On dit que le chevalier stagnatile nage avec une grande facilité et qu'il est peu sauvage.

CHEVALIER COMBATTANT.

(*Tringa pugnax.* Linné.)

(Pl. 23.)

Le plumage de cet oiseau varie trop de l'hiver à l'été et même en dehors des influences de la saison, pour qu'il ne soit nécessaire d'établir ces différences.

Le combattant a le bec brun et les pieds jaunes; sa longueur est de 18 centimètres.

En été, le plumage varie à l'infini; mais il est surtout remarquable au printemps par le développement extraordinaire des plumes de la nuque, de la gorge et du cou, qui forment une sorte de collerette épaisse et gonflée de couleur très-variée, à ce point qu'il y a peu d'individus semblables: les uns sont roux, noirs, blancs, jaunâtres ou gris; d'autres ont un grand nombre de taches ou de points noirs ou bruns sur un fond blanc; la tête se couvre de papilles rouges.

En hiver, les plumes de la tête et des parties supérieures sont d'un brun plus ou moins foncé et bordées de roux clair. Les couvertures des ailes et les pennes de la queue sont rayées de brun, de roux et de noir; la nuque, la gorge, le devant du cou et le ventre, d'un blanc pur; le front et la poitrine roussâtres.

Les femelles ont un plumage plus clair et les plumes du cou ne forment jamais de collerette.

Non-seulement ces oiseaux, dit Buffon, se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées et marchant l'une contre l'autre. Ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être, dans cette espèce, beaucoup plus nombreux que les



23. COMBATTANT. 23.

Chenu, Ornithologie
du Chasseur.

J. Rothschild,
Editeur.

femelles. Celles-ci attendent à part la fin de la bataille et restent le prix de la victoire. L'amour paraît donc être la cause de ces combats, les seuls que puisse avouer la nature, puisqu'elle les occasionne et les rend nécessaires par un de ses excès, c'est-à-dire par la disproportion qu'elle a mise dans le nombre des mâles et des femelles de cette espèce.

Les plumes formant la collerette ne se développent qu'au commencement du printemps, et ne subsistent que pendant le temps des amours ; mais indépendamment de cette production singulière, la surabondance des molécules organiques se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes qui s'élèvent sur le devant de la tête et autour des yeux. Cette double production suppose dans ces oiseaux une si ardente énergie, qu'elle leur donne pour ainsi dire une autre forme plus avantageuse, plus forte et plus fière, qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé une partie de leurs forces dans les combats et répandu ce surcroît de vie.

« Et d'abord, dit Toussenel, ce n'est plus un oiseau au teint pâle et à la poitrine évidée que nous avons sous les yeux; c'est un oiseau de couleurs voyantes, jaune, roux, blanc ou noir, aux nuances accusées, aux formes athlétiques. Le paladin amoureux commence par se cravater le col d'une fraise resplendissante, dont les dentelles débordent sur sa poitrine, envahissent à peu près les épaules, la tête, et finissent par couvrir tout le devant du corps d'une housse mobile, inquiète, animée, frissonnante; c'est la cotte de maille du nouveau chevalier, son armure de corps ; il en tire des effets et des poses martiales d'une crânerie indicible. Du reste, pleine liberté de goûts, chaque individu se taille son pourpoint à sa mode dans l'étoffe de la fantaisie. Après le choix de la couleur de l'armure de corps vient celui de l'armure de tête, du casque et du panache, et c'est ici surtout que la folle du logis fait des siennes. Il ne m'est pas prouvé que le génie de l'amour et de la mascarade ait fourni

plus de types excentriques aux paladins de l'Arioste qu'aux paladins emplumés des grèves de la Manche. De cinquante chevaliers parés pour le tournoi, vous n'en trouverez pas deux vêtus de même sorte. »

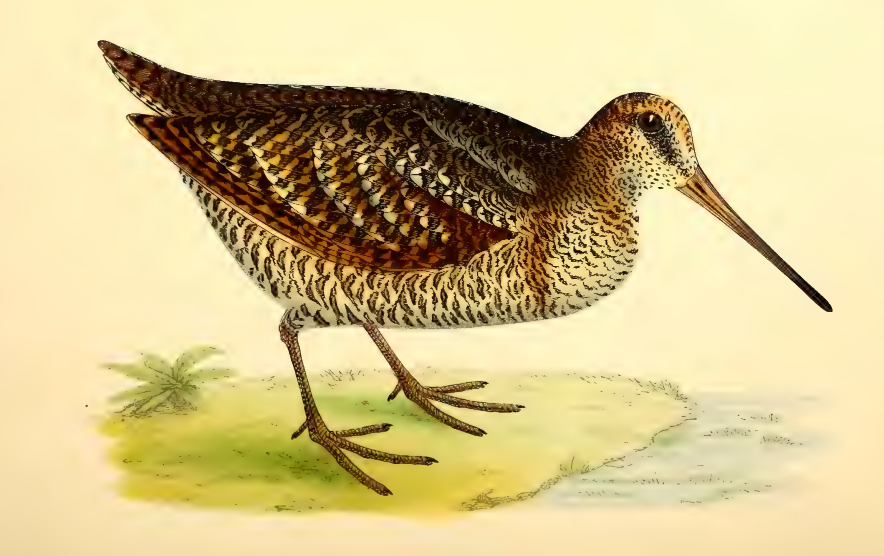
« Je ne connais aucun oiseau, ajoute M. Baillon, en qui le physique de l'amour paraisse plus puissant que dans celui-ci. On peut de là concevoir quelle doit être son ardeur guerrière, puisqu'elle est produite par son ardeur amoureuse et qu'elle s'exerce contre ses rivaux. J'ai souvent suivi ces oiseaux dans nos marais de basse Picardie, où ils arrivent au mois d'avril avec les autres chevaliers, mais en moindre nombre. Leur premier soin est de s'apparier ou plutôt de se disputer les femelles. Celles-ci, par de petits cris, enflamment l'ardeur des combattants. Souvent la lutte est longue et quelquefois sanglante. Le vaincu prend la fuite; mais le cri de la première femelle qu'il entend lui fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de nouveau si quelque antagoniste se présente. Cette petite guerre se renouvelle tous les jours le matin et le soir, jusqu'au départ de ces oiseaux, qui a lieu dans le courant de mai, car il ne nous reste que quelques traînards, et l'on n'a jamais trouvé leurs nids dans nos marais. »

Cet observateur exact et très-compétent fait remarquer que les combattants partent de la Picardie par les vents de sud et de sud-est, qui les portent sur les côtes d'Angleterre, où en effet on sait qu'ils nichent, particulièrement dans le Lincolnshire.

On en prend un grand nombre à l'aide de filets, et l'esclavage ne peut altérer en rien leur humeur guerrière. Dans les volières où on les renferme, ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux; s'il est un coin de gazon vert, ils se battent pour l'occuper; et comme s'ils se piquaient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. La collerette des mâles est non-seulement pour eux un ornement de guerre, mais une sorte d'armure, un vrai plastron, qui peut parer les coups.

Ces plumes tombent à la mue de la fin de juin, comme si la nature n'avait paré ces oiseaux que pour la saison des amours et des combats. Les papilles vermeilles qui couvraient leur tête pâlissent, s'effacent et font place à des plumes. Dans cet état, on ne distingue plus guère les mâles des femelles. Le départ des lieux où ils ont fait leurs nids commence par les mâles; les femelles, et les jeunes qu'elles attendent sans doute, n'émigrent qu'un mois plus tard; il y a même des retardataires, qui n'ont la force d'entreprendre le voyage que longtemps après le départ des premiers. (Buffon).

Le premier passage des combattants a lieu à la fin de mars et en avril; le second aux mois d'août et de septembre. Les mâles se mettent en route à la fin de juillet, les femelles et une partie des jeunes en septembre, les retardataires en octobre; mais alors ces oiseaux, n'ayant plus de collerette, sont en quelque sorte confondus avec les autres bécasseaux qui passent en même temps qu'eux.



24. BÉCASSE. 24.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

BÉCASSE.

(*Scolopax rusticola.* Linné.)

(Pl. 24.)

La bécasse est un des oiseaux les plus recherchés par les chasseurs. Un peu moins grosse que la perdrix, elle a le bec long, droit, grêle, comprimé, renflé et mou à la pointe, et d'une teinte cendrée rougeâtre; sa tête est plus carrée que ronde, et forme un angle presque droit sur les orbites; son plumage, sur les parties supérieures, est brun-marron brillant, varié de roux, de fauve, de cendré, avec des taches noires; sur le sommet de la tête, une bande transversale noire; une autre à l'occiput et deux autres à la nuque; une bande brune s'étend du bec à l'œil et une autre se remarque sur les côtés du cou. Le dessous du corps est roux fauve, traversé de raies brunes en zigzags. La gorge est blanchâtre; le devant du cou et les côtés de la poitrine sont variés de brun et de roux plus foncés. Les plumes des ailes sont rayées de roux et de noir sur leurs barbes extérieures; la queue est teintée de gris en dessus à l'extrémité, et de blanc en dessous; les pattes sont grises et assez courtes.

La femelle est généralement plus grosse que le mâle; ses couleurs sont plus ternes; elle présente quelques taches blanchâtres à la partie supérieure des ailes dont la première penne est jaunâtre et sans taches sur la barbe externe.

La bécasse présente quelques variétés de plumage; ainsi, on en trouve d'une teinte beaucoup plus claire, de rousses, d'isabelles et même de blanches.

On remarque aussi des bécasses de différentes tailles, et que certains chasseurs considèrent peut-être à tort comme devant former trois espèces sous les noms de grande, moyenne et petite bécasse. La première de ces variétés, ou grande bécasse, est d'un cinquième plus grosse que la seconde ou bécasse commune; son plumage est plus foncé et ses pattes sont d'un gris légèrement rosé; elle est de passage avant les autres. La troisième enfin, plus petite, a le plumage très-foncé et les pattes bleues; elle termine le passage de la saison. Les différences de plumage et de taille sont locales, et ce mot ne s'applique pas aux pays que visitent les bécasses, mais bien à ceux où elles naissent et qui, plus ou moins élevés, humides, froids ou peu abrités, peuvent déterminer des modifications dans le développement de ces oiseaux. On peut ajouter que les petites bécasses sont celles des couvées tardives, qui ne voyagent qu'après leur première mue.

M. Hardy, de Dieppe, pense qu'il y a deux espèces de bécasses: « Nous connaissons au Havre, dit-il, deux sortes de bécasses, la grosse, plus commune, nous arrivait fin d'octobre par les vents du sud-est; nous l'appelions *bécasse du sud-est*. L'autre, infiniment plus petite, ne paraissait qu'après les vents du nord-est; nous la distinguions sous le nom de *nordette*. Son vol est beaucoup plus rapide que celui de la bécasse ordinaire; elle fait en partant des ricochets comme la bécassine. »

La bécasse est répandue dans toute l'Europe, et l'on peut même dire dans l'ancien et le nouveau monde; elle habite en été les forêts des montagnes élevées; par les vents d'est et de nord-est, surtout quand il y a du brouillard ou une petite pluie, elle descend en automne dans les plaines boisées; elle voyage beaucoup et pendant la nuit, s'arrête peu de temps dans la même localité, y revient quelquefois par hasard, traverse du nord au midi, de l'est à l'ouest, réglant son inconstance sur l'inconstance de la saison et des vents; elle cherche sans cesse un climat plus doux, une ali-

mentation plus facile, et dès que les grands froids sont passés et que le dégel commence, elle revient sur ses pas, dans la direction de ses montagnes, s'arrête pendant le jour dans les bois qui lui conviennent sur sa route, et arrive enfin dans les lieux où elle doit passer l'été et se reproduire.

Avant de fixer les époques de passage de cet oiseau, il est bon de faire observer que, comme beaucoup d'autres, il est très-sensible aux variations de la température. L'hydrométricité de ses plumes a une grande influence sur l'heure et même la direction de ses voyages. On sait, en effet, que c'est surtout après un temps de pluie qu'on trouvera des bécasses dans les localités qu'elles visitent habituellement ou accidentellement.

Quoi qu'il en soit, le passage d'automne commence généralement vers le 15 octobre; il est plus ou moins nombreux, suivant le temps, et dure jusqu'à la fin de novembre; la pleine lune de novembre est, comme nous l'expliquerons plus loin, connue sous le nom de *lune des bécasses*. Pendant ce passage, ces oiseaux sont gras et justifient leur bonne réputation; il n'en est pas *toujours* de même au passage du printemps (mars et quelquefois fin février), car déjà amoureux et *souvent appareillés*, ils sont maigres, ont un fumet très-prononcé et peu agréable, et n'ont guère de la bécasse que le plumage et le nom.

Dans les grandes forêts accidentées, on trouve des bécasses, en petit nombre il est vrai, pendant toute la durée de la chasse, et l'on a même quelques exemples du séjour prolongé et de la reproduction de ces oiseaux dans certaines localités. Ils se cantonnent dans les parties qui leur offrent du terreau et particulièrement dans celles où les feuilles ont formé une couche qui conserve la terre humide à la surface et abrite beaucoup de vers, qu'ils savent parfaitement trouver en retournant les feuilles avec leur bec. Ils ont besoin de se nettoyer souvent le bec et les pattes après leurs repas, qui se composent de vers, de petites limaces et d'insectes, aussi

faut-il qu'ils trouvent de l'eau à peu de distance, et un ruisseau préférablement à de l'eau dormante.

Pendant la nuit, la bécasse cherche sa nourriture en plaine dans les terres humides; pendant le jour, elle reste cachée sous bois et se laisse facilement approcher et arrêter par un chien couchant. Au départ, elle est lourde; mais, arrivée à une certaine hauteur, elle file assez vite, en faisant de nombreux crochets pour éviter les arbres; son vol est peu soutenu, et elle s'abat si brusquement et en plongeant qu'on pourrait croire qu'elle tombe morte ou blessée; elle gagne de suite à pattes, mais s'éloigne peu du lieu où elle s'est posée : aussi la relève-t-on facilement. Démontée, elle ruse et se dérobe à pattes, et il faut un bon chien pour la retrouver.

« Il paraît, dit Buffon, que cet oiseau, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte : c'est ce que semblent prouver ses allures et ses mouvements, qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour; et ce désir de changer de lieu avant le lever ou après le coucher du soleil est si pressant et si profond, qu'on a vu des bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs, tandis que pendant le jour ou la nuit elles ne faisaient que piéter sans s'élancer ni s'élever; et apparemment les bécasses dans les bois restent tranquilles quand la nuit est obscure; mais lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture : aussi la pleine lune de novembre, nous l'avons déjà dit, est-elle nommée *la lune des bécasses*, parce que c'est alors que ces oiseaux sont le plus en mouvement.

« La bécasse ne gratte point la terre avec ses pattes; elle détourne seulement les feuilles avec son bec, les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paraît qu'elle cherche et reconnaît sa nourriture par l'odorat plutôt que par les yeux, qui sont mauvais; mais la nature semble lui avoir donné dans l'extrémité du bec un organe de plus et un sens particulier approprié à son genre de vie : la

pointe en est charnue plutôt que cornée, et paraît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse; et ce privilége d'organisation a de même été donné aux bécassines et autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture. »

Si généralement les chasseurs pensent que les bécasses voyagent isolément ou par couples, il en est, et Magné de Marolles entre autres, qui affirment que ces oiseaux voyagent parfois en bandes assez nombreuses. Il cite une bécasse tuée dans une volée de cinquante à soixante. Enfin il fait observer que divers chasseurs ont, dans une soirée ou une matinée, le long d'une haie épaisse ou dans un bois de peu d'étendue, tué une douzaine de bécasses, et en ont rencontré, certains jours, au commencement du passage, cinquante et même quatre-vingts, dans un petit canton où l'on n'en trouvait plus le lendemain. A leur arrivée, ces oiseaux s'abattent indifféremment dans les futaies, les taillis, les haies et les bruyères, et se cantonnent ensuite dans les taillis de huit à dix ans ou dans les basses futaies, où elles ne restent pas plus de douze ou quinze jours. Elles préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées, sous lesquelles elles trouvent des vers en abondance.

La bécasse est le gibier qui se conserve le mieux et le plus longtemps; son fumet est particulier et beaucoup de chiens ne veulent pas le rapporter.

On chasse avec succès la bécasse au chien d'arrêt dans les jeunes taillis, ce qui ne veut pas dire qu'on n'en trouve pas dans des taillis plus vieux; mais bien que dans les jeunes taillis il est plus facile de les tirer. On en tue un grand nombre à la passe, le soir et le matin, dans les bois bien percés qu'elles fréquentent. Pour faire cette chasse, il faut se poster sur une route assez large, dans un bas-fond, faire face à la lumière et attendre en silence le passage de ces oiseaux. On les chasse aussi en battue pendant le

jour. Dans ce cas, lorsque les rabatteurs ont fait lever une bécasse qui n'a pu être tirée ou a été manquée, il faut bien remarquer la remise et aller la relever. Cette mesure, en usage pour les perdrix, qui ne quittent pas le canton où elles sont nées, doit être bien moins négligée encore pour les oiseaux de passage, qu'on n'est jamais sûr de retrouver le lendemain.

La bécasse passe pour un oiseau stupide et semble mériter cette réputation, car elle donne facilement dans tous les piéges possibles; mais cela tient à ce que ses yeux ne la servent bien qu'à une demi-lumière, et laissent pendant le jour de l'incertitude à ses mouvements.



BÉCASSINES.

Les bécassines seraient de petites bécasses, disait un ancien naturaliste, si elles n'étaient de mœurs différentes. En effet, les bécassines ressemblent beaucoup aux bécasses; mais elles en diffèrent par leurs habitudes, leur corps moins gros et leurs jambes plus hautes. Elles recherchent les marais, les prairies humides, les herbages et les oseraies qui bordent les ruisseaux et les rivières. Elles piquent continuellement la terre et se nourrissent de vers, de petits vermisseaux et de larves d'insectes aquatiques.

Les bécassines sont originaires des contrées du Nord. et elles passent en France au printemps et en automne; elles fuient les grands froids pour se diriger vers le sud. Les bécassines vivent isolées ou par deux ou trois; elles ont le vol très-rapide et très-irrégulier au départ; mais après avoir fait deux ou trois crochets, leur vol devient direct. Au moment où une bécassine se lève, on doit la tirer promptement et au cul-lever, si elle est à distance, car il faudrait attendre qu'elle eût fait ses crochets, et, dans ce cas, elle serait hors de portée; si, au contraire, elle part de près, on lui laisse faire ses crochets, et on ne la tire que lorsque son vol est direct; mais comme on est exposé à tirer à des distances différentes, pour assurer le succès de la chasse et ne pas abîmer son gibier, il convient de charger un des canons de son fusil avec du plomb n° 8, et l'autre avec du plomb n° 6; on pourra alors faire face à toutes les éventualités. Il est néanmoins difficile de bien tirer

ces oiseaux, qu'il faut chasser à faux vent, contrairement au principe, parce que, cherchant à voler contre le vent, ils font leurs détours sans s'éloigner beaucoup et reviennent sur le chasseur de façon à rester assez longtemps à portée du plomb; enfin, il est généralement plus sûr d'attendre le vol direct, parce qu'il suffit d'un seul plomb bien logé pour les abattre.



25. DOUBLE BÉCASSINE. 25.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

DOUBLE BÉCASSINE.

(*Scolopax major.* Gmelin.)

(Pl. 25.)

La grande ou double bécassine habite le nord de l'Europe, d'où elle se rend dans les régions tempérées; elle n'est pas très-commune en France, où elle est cependant de passage annuel. Elle ne diffère guère de la bécassine ordinaire que par un peu plus de taille, car le plumage de ces deux espèces est à peu près le même; cependant la première a seize pennes à la queue, et la baguette de la première rémige est blanchâtre, tandis que la seconde n'a que quatorze pennes à la queue, et toutes les baguettes des remiges sont brunes.

La double bécassine a sur la tête deux bandes longitudinales noirâtres, séparées par une bande d'un blanc jaunâtre et encadrées par des sourcils allongés de même nuance; les parties supérieures sont variées de noir et de roux plus ou moins clair; les parties inférieures sont d'un roux blanchâtre; le ventre et les flancs rayés de bandes noires. Le bec est rougeâtre et brun à sa pointe; les pieds, d'un cendré verdâtre.

La double bécassine a aussi le vol moins accidenté, plus lent et plus droit, et elle recherche les eaux claires et le bord des rivières préférablement aux eaux dormantes et fangeuses des marais. L'époque de ses visites en France n'est pas toujours la même que pour la bécassine commune; son apparition dans les marais de la Picardie n'a lieu que pendant les mois d'avril et d'août, souvent isolée, quelquefois en compagnie de deux ou trois individus; elle est moins rare dans le Midi, où elle se mêle parfois à la bécassine commune; enfin, son cri la distingue aussi un peu de cette dernière.

BÉCASSINE COMMUNE.

(*Scolopax gallinago*. TEMMINCK.)

(Pl. 26.)

La bécassine commune mesure 25 centimètres; le gris blanc, le noir et le roux sont les seules nuances de son plumage. Sur la tête se trouvent trois bandes longitudinales d'un fauve clair, séparées par deux bandes noires. Les plumes des parties supérieures sont variées de brun et de noir et bordées en dehors de fauve, de manière à former sur le dos de longues raies de cette dernière couleur. La gorge est blanchâtre, la poitrine fauve varié de brun; les flancs gris, avec des bandes transversales noirâtres sur chaque plume; le ventre blanc. Le bec est long, brun jaunâtre dans les deux tiers de son étendue, noir, aplati et rugueux à son extrémité; les pattes, d'un vert grisâtre.

Cette bécassine est très-commune partout; elle est de passage en France au printemps, en mars et avril, et en nombre plus ou moins considérable suivant les caprices du vent; le second passage commence vers la fin de juillet, et c'est à cette dernière époque qu'elle est grasse et recherchée comme un très-bon gibier. Les bécassines se répandent dans les prairies humides, les marais, sur le bord des eaux stagnantes, et elles font entendre, quand elles volent, un cri répété, *mée, mée, mée,* qu'on a comparé avec quelque raison à celui de la chèvre, mais qui au moment où elles s'enlèvent est beaucoup moins fort, plus court et comme sifflé.

Mieux que la précédente, la bécassine tient l'arrêt du chien et se laisse assez facilement approcher, surtout si le temps est gris et le ciel sombre.



26. BÉCASSINE COMMUNE. 26.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur



27. BÉCASSINE SOURDE. 27.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

BÉCASSINE SOURDE.

(*Scolopax gallinula.* LINNÉ.)

(Pl. 27.)

La sourde, ou petite bécassine, est vulgairement désignée sous le nom de *jacquet;* elle est un peu plus grosse qu'une alouette; la partie supérieure de la tête est d'un beau noir varié de petites taches fauves; deux bandes longitudinales, l'une fauve et l'autre noire, partent du bec et vont jusqu'à l'occiput. Entre l'œil et le bec on remarque aussi une petite ligne noire; les parties supérieures ont les plumes variées de fauve et de noir à reflets violets et dorés, et d'un aspect soyeux. Sur le dos et les couvertures des ailes se trouvent des bandes longitudinales d'un fauve clair; le ventre blanc; les pattes verdâtres.

« Cet oiseau se tient sous les roseaux et les joncs desséchés des marais, et il s'y tient si obstinément caché qu'il faut presque marcher dessus pour le faire lever, et qu'il part sous les pieds comme s'il n'entendait rien du bruit qu'on fait en venant à lui. C'est de là que les chasseurs, trompés par l'apparence, l'ont désigné sous le nom de *sourde* » (Buffon).

Dans certaines contrées, on désigne la sourde sous le nom de *bécassine muette*, parce qu'en partant, elle ne fait entendre aucun cri.

La sourde est assez commune en France, où elle est de passage périodique; elle arrive et part en même temps que la bécassine commune. Sa chair est justement estimée et elle prend beaucoup de graisse à la fin de l'été; son vol est moins irrégulier que celui des autres espèces du même genre.



BÉCASSEAUX.

Les bécasseaux sont les pygmées de l'ordre des échassiers; leur bec est beaucoup plus court que celui des bécassines; il est seulement aussi long ou un peu plus long que la tête, flexible, arrondi, un peu arqué dans quelques espèces et dilaté à sa pointe. Ils ont les pattes grêles, les ailes longues et très-aiguës, habitent le bord des eaux et les marais, et se trouvent en assez grand nombre sur le bord de la mer.

Ces oiseaux, de petite taille, vivent en bandes toujours peu nombreuses; ils cherchent leur nourriture dans la vase, dans le sable, à marée basse, dans les détritus rejetés par les vagues. Ils se nourrissent d'insectes, de larves et de petits vers et mollusques. On les approche assez facilement le matin et le soir, et quelques espèces, quand elles sont grasses, ont une chair agréable et délicate.

La distinction des espèces n'est pas toujours facile, à cause des variétés nombreuses que présente le plumage aux diverses époques de l'année.

BÉCASSEAU MAUBÈCHE.

(*Tringa canutus.* LINNÉ.)

(Pl. 28.)

Le bécasseau maubèche a le bec d'un noir verdâtre; il est droit, un peu plus long que la tête et renflé à l'extrémité.

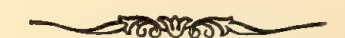
En été, le dessus de la tête et du cou sont roux avec des flammèches noires; le dessus du corps est brun, varié de noir, de cendré et de roux. Les parties inférieures, gorge, poitrine et ventre, sont d'un brun de rouille; le bas-ventre est d'un ton beaucoup plus blanc, avec quelques taches triangulaires noires.

En hiver, la gorge et le ventre sont d'un blanc pur; les sourcils, le front, les côtés et le devant du cou, la poitrine et les flancs blancs, mais variés de petits traits bruns et de bandes transversales d'un brun cendré. La tête, le cou, le dos et les scapulaires d'un cendré clair avec les baguettes brunes; le croupion et les couvertures de la queue blancs avec des croissants noirs; les pattes d'un vert noirâtre. Longueur, $0^{m},23$ à $0^{m},25$.

Les jeunes ont les parties supérieures plus foncées; chaque plume est terminée par deux croissants, dont le supérieur est noir et l'inférieur blanc. La poitrine et les flancs sont lavés de roux clair. Le bec et les pieds sont d'un brun clair.

Le bécasseau maubèche vient des régions froides du Nord, et il est de passage annuel au printemps et en automne dans le nord de la France.

« C'est un oiseau peu rusé, vivant en troupes, au bord de la mer et sur les plages sablonneuses qui entourent les marais et les étangs. »



28. BÉCASSEAU MAUBÈCHE. 28.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

RALES.

Les râles ont le corps grêle et comme aplati sur les flancs; leur queue est très-courte, leur tête petite et leur bec assez allongé; ils ont les pattes longues sans être grêles, et ils les laissent pendre en arrière lorsqu'ils volent; leurs ailes sont petites et fortement concaves : aussi leur vol est-il lourd et court.

Ces oiseaux sont généralement solitaires et se tiennent constamment cachés dans les herbes ou les roseaux. Pour fuir, ils emploient plus la marche que le vol, et leurs jambes, robustes pour la force de leur corps, les mettent souvent à l'abri du danger, si le chien qui est sur leur piste les mène trop *prudemment*.

Le nom de *râle* a été donné à ces oiseaux à cause du cri désagréable qu'ils font entendre.

Les râles aiment les lieux bas, humides et couverts. A l'exception du râle de genêt, qu'on trouve dans les prairies artificielles et les prés, les râles habitent les marais et les étangs. Cette différence d'habitat et sans doute aussi celle de nourriture donnent à la chair de ces oiseaux des qualités bien différentes : le râle de genêt est un excellent gibier, les autres râles ont un goût de marais fort désagréable.

RALE DE GENÊT.

(*Rallus crex.* Linné.)

(Pl. 29.)

Cet oiseau est connu aussi sous le nom de *roi de cailles.* Dans les prairies humides, dit Buffon, dès que l'herbe est haute et jusqu'au temps de la récolte, il sort des endroits les plus touffus de l'herbage une voix rauque ou plutôt un cri bref et sec, *crèk*, *crèk*, *crèk*, assez semblable au bruit que produirait en passant et en appuyant fortement le doigt sur les dents d'un gros peigne. Lorsqu'on s'avance vers cette voix, elle s'éloigne, et on l'entend partir de cinquante pas plus loin : c'est le râle de genêt qui jette ce cri, que l'on prendrait de loin pour le croassement d'un reptile. Cet oiseau fuit rarement au vol, mais presque toujours en marchant avec vitesse. On commence à l'entendre dans les premiers jours de mai, dans le même temps que les cailles, qu'il semble accompagner en tout temps, car il arrive et repart avec elles. Comme elles aussi, il habite les prairies, mais il y vit solitaire et il est beaucoup moins commun; de là on a cru pouvoir conclure que le râle se met à la tête des bandes de cailles comme conducteur ou comme chef de leurs voyages, et c'est ce qui lui a fait donner le nom de roi de cailles; mais il diffère essentiellement de ces oiseaux par son organisation, dont les caractères sont ceux des autres râles, et en général ceux des oiseaux de marais.

Le râle de genêt a le bec brun rougeâtre, plus court que la tête, presque conique, très-élevé à la base, et très-comprimé dans le reste de son étendue. Son plumage est brun, lavé de roussâtre, les parties inférieures plus claires que les supérieures. Pattes d'un brun rougeâtre. Longueur, $0^{m},28$.

Lorsqu'un chien rencontre un râle, on peut le reconnaître à la



29. RALE DE GENÊT. 29.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

vivacité de sa quête, aux faux arrêts multipliés, aux bonds courts et précipités qu'il fait, à l'opiniâtreté avec laquelle l'oiseau tient et se laisse quelquefois serrer de si près qu'il se fait prendre; souvent aussi il s'arrête dans sa fuite et se blottit, de sorte que le chien, emporté par son ardeur, passe par dessus et perd sa trace ; le râle profite de cet instant d'erreur pour revenir sur sa voie et il donne facilement le change. Il grimpe même quelquefois dans une haie, un buisson , et semble épuiser toutes les ruses possibles avant de se décider à se servir de ses ailes, car il ne part qu'à la dernière extrémité. Son vol lourd ne le porte jamais loin : on en voit ordinairement la remise; mais c'est presque toujours inutilement qu'on va le relever, car il s'est déjà éloigné à plus de cent pas lorsque le chasseur arrive. Il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche à la lenteur de son vol. Mais quand arrive le moment du départ pour d'autres contrées, il trouve, comme la caille, des forces inconnues pour fournir aux besoins de sa longue traversée; il prend son essor la nuit, et, secondé par un vent propice, il se porte dans nos provinces méridionales et passe en Afrique.

Les râles se tiennent dans les prairies jusqu'après la coupe des foins, et s'y nourrissent d'insectes, de limaçons et de vers, qui sont les aliments exclusifs des petits, tandis que les adultes mangent aussi diverses graines et surtout celle du trèfle et du genêt. Ces oiseaux; moins féconds que les cailles, ne pondent que neuf ou dix œufs tachetés de brun roux sur un fond d'un jaune brunâtre. Le nid du râle est fait avec un peu de mousse ou d'herbe sèche, dans un petit enfoncement du sol bien abrité.

Cet oiseau, ordinairement très-gras, est considéré comme un excellent gibier; mais il se garde peu et doit être mangé peu de temps après avoir été tué.

Le motif qui pousse le râle vers le Nord s'explique par le besoin d'une nourriture particulière et par l'attrait de la fraîcheur des prairies.

RALE D'EAU.

(*Rallus aquaticus.* LINNÉ.)

(Pl. 30.)

Le râle d'eau a le bec rouge et comprimé à la base, noir et presque cylindrique à l'extrémité; il est plus long que la tête. Le dessus de la tête et du cou, le dos et le croupion sont couverts de plumes dont le centre est noirâtre et dont les bords sont d'un roux olivâtre; les joues, la gorge, le devant du cou et la poitrine sont d'un cendré bleuâtre; le bas de la poitrine, le ventre et les flancs sont cendrés avec des taches transversales noires; la queue brune, variée de roux sur les bords. Longueur, 0^{m},25.

Le râle d'eau ne quitte pas les marais ou les étangs; il a la marche rapide et nage parfaitement; souvent il traverse un étang en courant sur les feuilles ou les roseaux qui surnagent. Comme le râle de genêt, il ruse avec succès, et quelquefois il faut le chercher sur le tronc d'un saule ou sur les basses branches d'un arbre.

Le râle d'eau est un pauvre gibier; sa chair sent toujours le marais et elle est peu estimée.





30. RALE D'EAU. 30.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur

OISEAUX D'EAU.

« L'homme a fait une double conquête lorsqu'il s'est assujetti les animaux habitants à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes éléments, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau semblaient devoir lui échapper à jamais, et ne pouvoir contracter de société ni d'habitudes avec nous; ils paraissaient devoir rester enfin éternellement éloignés de nos habitations, et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent, en effet, que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours; mais c'est par ce besoin même, et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les rapprocher de nous, et, par l'affection pour leur famille, les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couver à une mère étrangère qui les adopte, ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages, farouches, fugitifs et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté; mais après s'être reproduits dans l'asile domestique, ces mêmes oiseaux, et mieux encore leurs descendants, sont devenus plus doux, plus traitables, et ont produit sous nos yeux des races privées; car nous devons dire, comme observation générale, que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce de manière à la faire multiplier en domesticité, que nous pouvons nous flatter de l'avoir

subjuguée; autrement nous n'assujettissons que des individus, et l'espèce, conservant son indépendance, ne nous appartient pas. Mais lorsque, malgré le dégoût de la chaîne domestique, nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces sentiments que la nature a partout fondés sur un libre choix, lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs, alors leur esclavage, devenu pour eux aussi doux que la douce liberté, leur fait oublier peu à peu leurs droits de franchise naturelle et les prérogatives de leur état sauvage, et ces lieux des premiers plaisirs, des premières amours, ces lieux si chers à tout être sensible, deviennent leur demeure de prédilection et leur habitation de choix. L'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde et la communique en même temps aux petits, qui, s'étant trouvés par naissance habitants d'un séjour adopté par leurs parents, ne cherchent point à en changer; car, ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent, ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et l'on sait que la terre natale est chère à ceux mêmes qui l'habitent en esclaves. » Ces observations de Buffon s'appliquent particulièrement aux oiseaux palmipèdes.



31. POULE D'EAU ORDINAIRE. 31.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

POULE D'EAU.

(*Gallinula chloropus.* LATHAM.)

(Pl. 31.)

La poule d'eau a la tête, la gorge et tout le dessous du corps d'un bleu ardoisé; le dessus est d'un vert-olive foncé; le bord des ailes est blanc, et les plumes des flancs sont aussi marquées de taches blanches, au milieu desquelles se trouve une tache noire. Le bec est jaune à la pointe, rouge à sa base, et sur le front on remarque une plaque nue et rouge; pattes vert jaunâtre, le bas de la jambe entourée d'un cercle rouge; les doigts sont longs, et garnis, sur les côtés, d'une bordure membraneuse qui ne les réunit pas. Longueur, $0^{m},33$ à $0^{m},36$.

Les jeunes, jusqu'à la seconde mue d'automne, ont le haut de la tête, la nuque, le dos et le croupion d'un brun olivâtre; les pennes alaires et caudales sont d'un brun foncé, qui devient plus clair sur les bords des rémiges; il y a au-dessous de l'œil une tache blanchâtre; le devant du cou et la gorge sont de la même couleur; les parties inférieures sont d'un gris clair, avec des nuances olivâtres sur les flancs. La pointe du bec est d'un vert olivâtre et la plaque frontale est peu apparente; les pieds sont olivâtres et le cercle tibial est jaunâtre.

La poule d'eau se trouve dans toutes les parties de la France; elle habite de préférence les marais boisés et les étangs couverts de roseaux. Cet oiseau, assez timide, reste caché pendant la plus grande partie du jour dans les excavations formées par les racines des saules ou sous les roseaux, et ne se montre guère que le matin et le soir. On le voit alors courir très-légèrement sur les herbes flottantes et sur les plantes aquatiques. Il nage pour traverser un

étang et plonge avec une grande facilité pour se dérober à la vue du chasseur; mais il ne peut rester longtemps sous l'eau, et, obligé de venir respirer à la surface, il lève seulement sa tête au-dessus de l'eau, et reste ainsi jusqu'au moment où la crainte du danger est passée.

La poule d'eau établit son nid très-habilement pour le mettre à l'abri des surprises, et, dès leur naissance, les petits suivent leur mère et ne mettent pas beaucoup de temps à se développer : aussi les poules d'eau font-elles deux ou trois couvées. Ces oiseaux craignent le froid, et pendant l'hiver recherchent les eaux à l'abri de la gelée. La poule d'eau grimpe parfaitement sur les buissons et les arbres inclinés, et, poursuivie par un chien, elle prend souvent son vol et s'arrête sur le tronc d'un saule, où elle se laisse alors facilement approcher par le chasseur.

La chasse des poules d'eau ne peut être faite avec succès qu'à l'affût, le soir et le matin. Cependant il y a des chiens qui, les poussant assez vite, les suivent sous l'eau lorsqu'elles plongent, et parviennent ainsi à les faire lever devant le chasseur. Leur vol est bas, lourd, très-court, et elles laissent pendre leurs pattes.

Comme gibier, la poule d'eau n'est pas estimée.



32. FOULQUE MACROULE. 32.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

FOULQUE.

(*Fulica atra.* LINNÉ.)

(Pl. 32.)

Cet oiseau est aussi connu sous le nom de *macroule*, de *morelle*, de *judelle:* il est très-commun sur les grands étangs de toutes les parties de la France; il a le dessus du corps noir, le dessous est gris foncé. On reconnaît facilement les foulques à la large plaque cartilagineuse blanche qui couvre leur front. Bec blanc rosé, épais à la base, comprimé latéralement; pattes vertes, teintées de jaune, avec une jarretière rouge verdâtre; doigts libres et garnis d'une membrane festonnée. Longueur, $0^m,40$ à 0^m45.

Dans certaines parties du midi de la France, on donne à tort aux foulques le nom de *macreuse.*

Les foulques se trouvent ordinairement en grand nombre sur les étangs et quittent rarement l'eau pour la terre; elles nagent avec une grande facilité, plongent très-rapidement, et sont très-sauvages. On les surprend quelquefois dans les roseaux des bords; mais elles se dérobent en nageant, et ne se décident à prendre vol que lorsqu'elles y sont contraintes. La chasse des foulques se fait en bateau, et pour qu'elle soit fructueuse, il faut plusieurs embarcations portant chacune deux ou trois chasseurs. Cette chasse présente nécessairement quelque danger pour les tireurs, et il est bon de n'admettre que des chasseurs prudents et habitués à tirer en bateau. Pour la faire avec succès, il faut que tous les bateaux, distribués en ligne et à quelque distance les uns des autres sur le côté le plus étroit de l'étang, soient dirigés lentement sur le côté opposé, vers lequel on pousse toutes les foulques. De temps à autre on trouvera bien l'occasion d'en tirer une; mais le

véritable moment de la chasse ne commence que lorsque la ligne de bateaux arrivant à quelque distance de la retraite où se sont réfugiées les foulques, elles sont obligées de se lever presque toutes en même temps et de passer au-dessus des chasseurs pour se diriger vers le milieu de l'étang. En faisant plusieurs fois cette manœuvre pendant la journée, on peut en tuer un grand nombre; mais il faut éviter de faire cette chasse trop souvent, car les foulques, ne trouvant plus assez de sécurité ni de repos, désertent pendant la nuit et gagnent l'étang le plus voisin.

Les étangs de Saclay près de Paris sont souvent couverts de foulques, et présentent une chasse assez facile quand le nombre des chasseurs permet de garder une chaussée qui sépare les deux étangs, et de renvoyer continuellement les foulques de l'un à l'autre en les forçant à passer au-dessus des tireurs embusqués.

La chair de la foulque est noire et passe pour un aliment maigre. Cet oiseau n'est par le fait qu'un très-médiocre gibier, à peu près mangeable en salmis.



OIES SAUVAGES.

Le passage de ces oiseaux en France commence généralement à la fin d'octobre ou dans les premiers jours de novembre, et il est d'autant plus nombreux que l'hiver promet d'être plus rigoureux. Chassées des régions du Nord par les glaces, les oies voyagent par bandes de sept ou huit à cinquante, rarement en plus grand nombre. Leur vol est toujours très-élevé, et on entend de fort loin le cri rauque qu'elles répètent en volant. Si la bande est nombreuse, elle est rangée en triangle ou plutôt en <, et dans ce cas, chacune des oies passe à son tour à la première place, c'est-à-dire à l'angle du <, et quand elle est fatiguée, elle se détourne et va prendre la queue d'un des côtés. Si la bande est au contraire composée d'un petit nombre d'individus, les oies ne forment qu'une seule ligne en colonne et quelquefois en demi-cercle.

Pendant la journée les oies se tiennent dans les prairies et les plaines ensemencées, et ce n'est qu'après le coucher du soleil et à la nuit tombante qu'elles se dirigent vers les rivières et les étangs pour y passer la nuit. Très-sauvages et surtout très-prudentes, elles ont toujours des sentinelles pour veiller à la sûreté de la troupe; et si dans les eaux qu'elles fréquentent se trouve une île ou un îlot, c'est sur ces points généralement isolés qu'elles préfèrent s'abattre pour la nuit. Elles reviennent assez souvent aux mêmes places, et il est facile de reconnaître le lieu où elles ont séjourné quelques heures, à la présence des fientes nombreuses

qu'elles laissent sur le bord de l'eau et à la trace de leurs pattes. Elles vont généralement peu à l'eau et ne plongent pas pour échapper au danger.

La défiance de ces oiseaux, la finesse de leur vue et de leur ouïe rend les diverses chasses qu'on peut leur faire très-difficiles. Pendant leur séjour en France, la terre est nue, les arbres n'ont plus de feuilles et le chasseur ne peut les surprendre, car elles ont grand soin de ne s'abattre qu'au centre d'une grande plaine. Il faut alors réunir un certain nombre de chasseurs et cerner la bande, s'avancer en se cachant le plus possible et ne se montrer que lorsqu'on est à peu près à portée. Bientôt une sentinelle donne l'alerte et la bande inquiète se prépare à partir; toutes les oies courent alors dans la même direction en battant des ailes, et le poids de leurs corps ne leur permettant de s'enlever que très-difficilement, elles quittent terre par un vol bas et un peu oblique, et décrivent plusieurs cercles avant d'être à une hauteur hors de la portée du gros plomb avec lequel on les tire. A l'aide de cette manœuvre, plusieurs chasseurs pourront faire feu, et quelques-uns seront parfois assez favorisés pour tirer d'assez près sur la bande. Pour faire cette chasse avec quelque chance de succès, il faut que les tireurs s'entendent bien et marchent en rétrécissant régulièrement le cercle qu'ils forment, afin d'être à peu près tous en vue en même temps.

Les oies sauvages ont une chair assez bonne, mais dure, et ce gibier n'est estimé qu'autant qu'il est gras. On est généralement d'accord sur ce point que les qualités de la chair de ces animaux passant de l'état sauvage à la domesticité deviennent bien supérieures.



33. OIE CENDRÉE. 33.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur

OIE CENDRÉE.

(*Anser ferus.* LINNÉ.)

(Pl. 33.)

L'oie cendrée ou première désignée, vulgairement sous le nom d'*ogeon*, a le dessus de la tête et le cou d'un gris cendré clair passant au gris noirâtre sur le dos ; la poitrine et le ventre sont d'un gris blanchâtre ; les flancs gris brun ondé de gris ; le bout des ailes atteint à peine l'extrémité de la queue. Bord libre des paupières rouge jaunâtre ; bec jaune orangé avec l'onglet blanc sale ; pattes rouge jaunâtre. Longueur, $0^{m},75$ à $0^{m},80$.

Cette oie est le type primitif des races domestiques ; elle n'est pas commune en France, et semble dans ses voyages suivre le bord de la mer ; on la dit beaucoup moins rare en Angleterre, où elle resterait souvent toute l'année et où par conséquent elle nicherait.

OIE COMMUNE OU OIE SAUVAGE.

(*Anser sylvestris.* Brisson.)

(Pl. 34.)

Cette espèce est connue aussi sous le nom d'*oie des moissons.* Longtemps confondue avec la précédente, elle en diffère par la forme et la couleur du bec, et aussi par la longueur des ailes. L'oie commune a le bec comprimé, noir à la base, et effilé vers son extrémité, qui est noire, tandis que le milieu est jaune orangé; le bord libre des paupières est noirâtre. Les ailes de l'oie commune dépassent l'extrémité de la queue et sont bordées de brun; le reste du plumage présente peu de différences d'avec l'oie cendrée; les pattes sont d'un rouge orangé. Dans ces deux espèces la femelle est un peu plus petite que le mâle. Longueur, $0^{m},72$ à $0^{m},75$.

L'oie commune est moins rare que la précédente; elle voyage par bandes plus nombreuses, et se fixe pour quelque temps dans les plaines ensemencées, où souvent elle fait beaucoup de tort.

Elle est de passage annuel en France au commencement et à la fin de l'hiver, époque à laquelle elle se dirige vers le nord, mais sans suivre, comme la première, les bords de la mer.

34. OIE DES MOISSONS. 34.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

CANARDS.

C'est vers la fin d'octobre que paraissent en France les premiers canards; leurs bandes, d'abord peu nombreuses et assez rares, dit Buffon, sont bientôt suivies de troupes plus considérables; et lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du Nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang à un autre ou à une rivière. C'est alors qu'ils deviennent la proie du chasseur, soit qu'il les surprenne pendant le jour, soit qu'il s'embusque vers le coucher du soleil pour les attendre à la chute; dans certaines localités, où la disposition des eaux le permet, on en prend un grand nombre au filet et à divers piéges. Mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse, dans les moyens employés pour surprendre, attirer ou tromper ces oiseaux, qui sont très-défiants. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils veulent s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnaître et s'assurer s'il ne récèle aucun ennemi; et lorsqu'enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution; ils fléchissent leur vol, et se lancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent; ensuite ils nagent au large et se tiennent toujours éloignés du rivage; en même temps, quelques-uns d'entre eux veillent à la sûreté de la bande et donnent l'alarme dès qu'il y a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu, et les voit partir avant qu'il soit à portée de les tirer : cependant lorsqu'il juge le coup possible, il

ne doit pas le précipiter ; car le canard sauvage, au départ, s'élevant souvent verticalement, ne s'éloigne pas aussi promptement qu'un oiseau qui file droit.

« C'est le soir, *à la chute*, au bord des eaux qu'ils fréquentent et au besoin sur lesquelles on les attire en y plaçant des canards domestiques femelles, que le chasseur gîté dans une hutte ou caché les attend et les tire avec avantage ; il est averti de l'arrivée de ces oiseaux par le sifflement de leurs ailes et doit se hâter de faire feu sur les premiers à portée ; car dans cette saison, la nuit survenant promptement, et les canards ne *tombant*, pour ainsi dire, qu'avec elle, les moments propices sont bientôt passés. Dans cette chasse il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience : immobile, et souvent à moitié gelé, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier ; mais ordinairement le plaisir l'emporte et l'espérance se renouvelle ; car le même soir où il a juré, en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain. »

« Il n'est presque point d'étangs ou de marais qui, dès le commencement de l'automne, ne soient hantés par quelques bandes de canards sauvages, qui s'y tiennent, pendant le jour, cachés dans les joncs. Lorsque ces étangs ne sont que d'une médiocre étendue, deux chasseurs, qui suivent chacun un côté de l'étang, en faisant du bruit, et jetant quelques pierres dans les joncs, font lever les canards et ont souvent l'occasion de les tirer, surtout lorsque l'étang n'a que peu de largeur et se resserre à ses extrémités. Mais le moyen le plus sûr et qui réussit le mieux est de se faire conduire en bateau sur l'étang, et de traverser en silence les joncs par les clairières qui s'y trouvent. Les canards se laissent alors approcher assez pour qu'on puisse les tirer au départ ; et il arrive même quelquefois que lorsqu'on les a levés, ils reviennent s'abattre à quelque distance, après avoir fait un assez grand circuit dans la campagne ; on peut alors tenter encore de les approcher. Quand cela est pos-

sible, deux chasseurs garnissent les bords, et un troisième en bateau fouille les joncs.

« On a encore, pour tuer des canards sauvages en hiver, la ressource de l'affût, surtout dans les temps de gelée, qui forcent ces oiseaux à beaucoup de mouvements. On les attend vers la brune, au bord des petits étangs où ils viennent se jeter, et on les tire soit au vol, soit au moment où ils s'abattent sur l'eau.

« Lorsque la gelée est très-forte, et que les étangs et les rivières sont couverts de glace, on se met à l'affût près des petites eaux qui ne gèlent pas, et la chasse alors est d'autant plus sûre que les canards n'ont que ces seuls endroits pour se procurer quelque nourriture. Dans les temps de grande gelée, ce sont surtout les petites rivières et les ruisseaux qui ne gèlent pas qui offrent la chasse la plus facile. En suivant le cours de ces eaux à toutes les heures du jour, mais surtout de grand matin, on est sûr de trouver l'occasion de les tirer, car les canards se tiennent souvent enfoncés sur les berges, sous les racines des arbres, et ne partent que lorsqu'on arrive sur eux, et souvent même lorsqu'on les a dépassés.

« Suivant les localités, on chasse les canards de diverses manières : il y a l'affût à la hutte dans les prairies submergées, la chasse de surprise dans les mares et les tourbières etc. Sur les bords de la mer, cette chasse peut être faite avec plus de succès, mais elle nécessite la connaissance des lieux. Tous les oiseaux nageurs, qui, à marée basse, se jettent sur les rochers voisins et sur la plage pour chercher les coquillages, les petits poissons et les insectes que la mer abandonne en se retirant, regagnent la terre à la marée montante. Enfin, il est reconnu que la plupart des oiseaux nageurs quittent régulièrement la mer tous les soirs pour gagner les marais environnants ou les eaux douces du voisinage, et que, dès la pointe du jour, ils retournent à la mer. Ces manœuvres une fois connues, il suffit de bien se placer sur le passage habituel et l'on peut espérer une chasse abondante » (*Dict. des chasses*).

Les canards sont si sauvages et si défiants que, pour les tuer, le fusil n'est souvent qu'un accessoire; il faut ruser et bien connaître leurs habitudes et leurs besoins suivant la saison, le vent régnant, la température etc.

Je ne parlerai point des divers piéges qu'on peut tendre aux canards, et qui permettent d'en prendre en grand nombre; nous ne nous adressons qu'à des chasseurs.

« Dès les premiers vents doux, vers la fin de février, les mâles commencent à rechercher les femelles, et quelquefois ils se les disputent par des combats. La pariade dure environ trois semaines. Le mâle paraît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le nid. Il l'indique en s'y couchant à la femelle, qui l'agrée et s'en met en possession : c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu d'un marais. La femelle perce cette touffe, s'y enfonce, et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent. Mais quoique la cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs, et même les forêts sur des chênes tronqués, et dans les vieux nids abandonnés.

« On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs, d'un blanc verdâtre. Chaque fois que la femelle quitte ses œufs, même pour peu de temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol; elle se pose à une distance d'environ cent pas, et pour y arriver elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis; mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

« Le mâle ne remplace pas la femelle dans le soin de l'incubation, seulement il se tient à peu de distance d'elle; il l'accompagne lors-

qu'elle va chercher sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles. L'incubation dure trente jours. Tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Timides ou frileux, ils hésitent d'abord, et même quelques-uns se retirent; néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres la suivent. Une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus; et quand ce nid se trouve loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père et la mère saisissent les petits avec leur bec, et les transportent l'un après l'autre sur l'eau; le soir, la mère les rallie et les retire dans les roseaux, où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit; pendant la journée, ils guettent, à la surface de l'eau et sur les herbes, les moucherons et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit nager, plonger et faire mille évolutions sur l'eau avec autant de vivacité que de grâce.

« La nature, en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation, semble négliger, pendant quelque temps, la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes. Ces parties restent près de six semaines courtes et informes : le jeune canard a déjà pris plus de la moitié de son développement, il est déjà emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les pennes des ailes commencent à paraître, et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peu s'essayer à voler.

« Le bec du canard est large, épais, dentelé sur les bords, garni intérieurement d'une espèce de palais charnu, rempli d'une langue épaisse, et terminé à sa pointe par un onglet corné de substance plus dure que le reste du bec. Tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte, les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen. De cette position des jambes résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre; ce qui leur donne des mouvements mal dirigés, une démarche chancelante, un air lourd qu'on prend pour de la stupidité, tandis qu'il faut recon-

naître au contraire, par la facilité de leurs mouvements dans l'eau, la force, la finesse et même la subtilité de leur instinct» (Buffon).

Les canards sauvages sont de passage en France dès le commencement de l'hiver. Chassés des régions septentrionales par les glaces qui couvrent promptement les eaux, ils se dirigent vers des pays moins froids, où ils rencontrent de l'eau qui leur permet de jouir du genre de vie qui leur est propre. Mais ils n'attendent pas les grands froids pour commencer leur voyage; ils semblent prévoir la rigueur de la saison, et partent avant les fortes gelées : aussi dans nos pays, lorsqu'on voit des bandes de canards en automne, dit-on habituellement que l'hiver sera rigoureux.



35. CANARD TADORNE. 25.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur

CANARD TADORNE.

(*Anas tadorna.* LINNÉ.)

(Pl. 35.)

Ce bel oiseau est un peu plus grand que le canard sauvage commun, et son plumage remarquable est formé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir et le jaune-cannelle. « La tête et le cou, jusqu'à la moitié de sa longueur, sont d'un noir lustré de vert; le bas du cou est entouré d'un collier blanc; au-dessous est une large zone jaune-cannelle qui couvre la poitrine et forme une bandelette sur le dos; cette même couleur, souvent un peu plus foncée, teint le bas-ventre. Au-dessus de l'aile, de chaque côté du dos, règne une bande noire sur un fond blanc; les grandes et les moyennes pennes de l'aile sont noires; les petites ont le même fond de couleur, mais elles sont luisantes et lustrées de vert; les trois pennes voisines du corps ont leur bord extérieur d'un jaune-cannelle et l'intérieur blanc; les grandes couvertures sont noires et les petites sont blanches. Le bec est arqué, relevé et d'un rouge sanguin; il porte à la partie supérieure de sa base un tubercule de même couleur; cette sorte de protubérance charnue ne paraît que dans la saison des amours. Le tour des narines et l'onglet de l'extrémité du bec sont noirs. Les pieds sont d'un rouge pâle.

La femelle est plus petite que le mâle, auquel elle ressemble d'ailleurs; ses couleurs sont un peu plus ternes, et le plastron jaune-cannelle est plus étroit.

Les tadornes ont reçu le nom de *canards de mer*, parce qu'ils semblent préférer les bords de la mer; et en Angleterre, ils sont connus sous celui de *burrough-duck* (canard-lapin), à cause de

l'habitude qu'ils ont de rechercher les terriers pour y déposer leurs œufs et élever leurs petits.

« Le printemps, dit M. Baillon, nous amène les tadornes en Picardie, mais toujours en petit nombre. Dès qu'ils sont arrivés, ils se répandent dans les plaines de sable dont les terres voisines de la mer sont ici couvertes; on voit chaque couple errer dans les garennes qui y sont répandues, et y chercher un logement dans les terriers de lapins. Il y a vraisemblablement beaucoup de choix dans cette espèce de demeure, car ils entrent dans une centaine avant d'en trouver une qui leur convienne. On a remarqué qu'ils ne s'attachent qu'aux terriers qui ont au plus une toise et demie de profondeur, sont percés en montant, et ont l'ouverture exposée au midi. — Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hôtes et n'y rentrent plus.

« Les tadornes ne préparent aucun nid dans ces terriers : la femelle pond ses premiers œufs sur le sable nu, et, lorsqu'elle est à la fin de sa ponte, elle les enveloppe de duvet dont elle se dépouille.

« Pendant tout le temps de l'incubation, qui est de trente jours, le mâle reste assidûment sur une dune voisine, et ne s'éloigne que pour aller deux ou trois fois le jour chercher sa nourriture à la mer. Le matin et le soir, la femelle quitte ses œufs pour le même besoin; alors le mâle entre dans le terrier, et lorsque la femelle revient, il retourne sur la dune.

« Au printemps, dès qu'on aperçoit un tadorne ainsi en vedette, on est assuré d'en trouver le nid; il suffit pour cela d'attendre l'heure où il va au terrier. Si, cependant, il s'aperçoit qu'on le guette, il s'envole du côté opposé, et va attendre la femelle à la mer. En revenant, ils volent longtemps au-dessus de la garenne, jusqu'à ce que ceux qui les inquiètent se soient retirés.

« Dès le lendemain de l'éclosion, le père et la mère conduisent les petits à la mer, et ils ne paraissent plus à terre. Il est difficile

de concevoir comment ces oiseaux peuvent, dès les premiers jours de leurs naissance, supporter l'agitation des vagues.

Si quelque chasseur rencontre la couvée dans son voyage, le père et la mère s'envolent; celle-ci affecte de culbuter et de tomber à une centaine de pas de là; elle se traîne sur le ventre en frappant la terre de ses ailes, et, par cette ruse, attire vers elle le chasseur; les petits demeurent immobiles jusqu'au retour de leurs conducteurs, et on peut, si on réussit à les trouver, les prendre tous, sans qu'aucun fasse un pas pour fuir.

« J'ai été témoin oculaire de tous ces faits ; j'ai déniché et vu dénicher plusieurs fois des œufs de tadornes, et ces œufs, placés sous une cane domestique, ont donné des petits qu'on a élevés en basse-cour; mais ces derniers, devenus adultes, se reproduisent très-difficilement » (Baillon).

Les tadornes vivent par paires et non en bandes, comme les autres canards; le mâle et la femelle ne se quittent point, et on les aperçoit toujours ensemble, soit à terre, soit sur l'eau. Il est à remarquer que la mue ne fait pas perdre à ces oiseaux le beau plumage qui les distingue; ils le conservent en toute saison.

Les tadornes se trouvent sur les côtes de France, même sur celles de la Méditerranée.

CANARD SOUCHET OU ROUGE DE RIVIÈRE.

(*Anas clypeata.* Linné.)

(Pl. 36.).

Ce canard est remarquable surtout par son bec très-long, à mandibule supérieure subcylindrique et dilatée en forme de spatule à l'extrémité. Il a la tête et la moitié supérieure du cou d'un beau vert; le bas du cou et les côtés du dos sont blancs; les plumes scapulaires sont blanches, longues et marquées de points et de taches noirâtres; les plus longues sont d'un bleu clair en dehors et blanches en dedans. Les petites couvertures des ailes sont aussi d'un beau bleu clair et séparées du miroir d'un beau vert par une bande de plumes blanches. Le croupion et les couvertures de la queue sont d'un noir vert changeant; poitrine d'un roux-marron vif; bec noir, pectiné sur ses bords; pattes d'un rouge clair orangé.

On connaît aussi ce canard sous les noms de *canard cuiller, canard spatule.*

La femelle a la tête d'un roux clair tacheté de noir. Les plumes de la partie supérieure du corps sont brunes, bordées de roux blanchâtre; celles des parties inférieures sont d'une teinte plus claire avec des taches brunes; les petites couvertures des ailes sont bleuâtres.

Le souchet est de passage en automne et au printemps; il niche même dans le nord de la France et paraît très-sensible au froid.

« La forme du bec de ce bel oiseau, dit M. Baillon, indique sa manière de vivre. Ses deux larges mandibules ont les bords garnis d'une dentelure ou frange, qui, ne laissant échapper que la boue,

36. CANARD SOUCHET. 36.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

retient les vermisseaux, les petits insectes et les crustacés qu'il cherche dans la vase; il n'a pas d'autre nourriture. J'en ai ouvert plusieurs fois vers la fin de l'hiver et dans les temps de gelée, et je n'ai pas trouvé d'herbe dans leur sac, quoique le défaut d'insectes eût dû les forcer de s'en nourrir. On ne les trouve alors qu'auprès des sources; ils y maigrissent beaucoup, et ne se refont qu'au printemps en mangeant des grenouilles.

« La beauté du plumage du souchet ferait regretter de ne pas le voir dans nos basses-cours, s'il n'était d'un caractère triste et tellement sauvage que toutes les tentatives de domestication ont échoué; il refuse constamment le pain et le grain.

« Le souchet barbotte sans cesse, principalement le matin et le soir, et même fort avant dans la nuit.

« Le souchet ou *rouge* passe pour le meilleur et le plus délicat des canards; il prend beaucoup de graisse, et sa chair est tendre et succulente. On dit qu'elle est toujours rouge, quoique bien cuite, et c'est pour cette raison que cet oiseau porte le nom de *rouge*, notamment en Picardie, où l'on en fait une grande destruction, dans cette longue suite de marais qui s'étendent des environs de Soissons à la mer. »

CANARD SAUVAGE OU COL VERT.

(*Anas boschas.* Linné.)

(Pl. 37.)

Ce bel oiseau est le type primitif du canard domestique; son plumage est des plus variés; il a la tête et le haut du cou d'un beau vert à reflets violets. Le devant de la poitrine présente un large plastron roux-marron foncé, et sur le milieu du cou on remarque un joli collier de plumes blanches, interrompu à la partie postérieure. Le dessus du cou, les grandes couvertures des ailes, les flancs et le ventre sont d'un cendré doux, finement vermiculés de brun. La ligne médiane du dos est d'un brun grisâtre; le croupion est noir à reflets verts; les plumes de la queue sont d'un gris assez foncé au centre, et bordées de blanc, à part les quatre médianes, qui sont d'un noir vert et recourbées en demi-cercle. Les sous-caudales sont noires; les miroirs sont bleus, à reflets violets, encadrés en avant et en arrière par deux bandes, l'une noire et l'autre blanche. Les dernières plumes des flancs, près de la queue, sont terminées par une large frange d'un blanc brillant argenté. Les pieds et les membranes interdigitales sont d'un beau jaune orangé; le bec est jaune verdâtre.

La femelle, un peu plus petite que le mâle, a le plumage brun roussâtre, pointillé de brun noir, surtout à la tête, et les plumes des parties inférieures sont d'une teinte plus claire, avec des bandes longitudinales; le bec est gris verdâtre.

Les jeunes ressemblent beaucoup aux femelles; on les désigne sous le nom de *halbrans* jusqu'à la première mue, ou, pour mieux dire, tant que leur vol n'est pas encore assez ferme pour leur permettre de quitter l'étang ou le marais où ils sont nés. Les jeunes



37. CANARD SAUVAGE. 37.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur

canards se distinguent aussi des vieux par leurs pattes plus lisses et d'un rouge plus vif.

Le canard sauvage se trouve en toute saison sur les grands étangs et les marais du nord de la France, où il se reproduit facilement; mais c'est surtout des régions septentrionales de l'Europe que viennent, en novembre et en décembre, les bandes nombreuses de canards de passage. Leur vol est très-rapide, très-élevé. Chaque bande forme dans l'air deux lignes en triangle, souvent très-régulier.

La chasse aux halbrans se fait au mois d'août. C'est le matin, vers midi et le soir qu'on peut surtout les surprendre dans les joncs et les grandes herbes qui garnissent les bords des étangs. Pour assurer le succès de cette chasse, il faut tâcher de tuer la mère, pour priver les halbrans de leur guide, comme on cherche à le faire pour les perdreaux.

CANARD CHIPEAU.

(*Anas strepera.* LINNÉ.)

(Pl. 38.)

Le chipeau ou ridenne est un peu moins gros que le canard commun; il a la tête et le haut du cou d'un fauve cendré ponctué de brun; le vertex, l'occiput et la nuque sont d'un brun roussâtre. Le bas du cou est richement festonné ou écaillé de noir et de gris, tandis que le dos et les flancs sont vermiculés de noir sur gris. Les ailes présentent trois bandes : la première, beaucoup plus grande, rouge brun, la seconde noire et la troisième blanche. Les plumes scapulaires sont d'un cendré brun; quelques-unes, plus grandes, sont effilées et bordées de roussâtre clair. Le ventre est d'un blanc jaunâtre avec quelques taches brunes. Le croupion et le dessous de la queue noirs; bec noir; pieds orangés.

La femelle a les plumes des parties supérieures d'un brun noirâtre et bordées de roux clair; le bas du cou est brun roux, tacheté de noir; le croupion et les sous-caudales sont grises.

Cet oiseau est de passage en France en automne et au printemps. Il est aussi habile à plonger qu'à nager : aussi évite-t-il souvent le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau. Pendant le jour, il est craintif et se montre peu; il reste caché dans les joncs et ne cherche sa nourriture que de grand matin et le soir, et même pendant la nuit.

Le chipeau est réputé excellent gibier.



38. CANARD RIDENNE, OU CHIPEAU. 38.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

39. CANARD SIFFLEUR. 39.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

CANARD SIFFLEUR.

(*Anas penelope.* LINNÉ.)

(Pl. 39.)

Le canard siffleur est un peu plus petit que le canard commun. Il a le sommet de la tête d'un fauve clair; ses côtés, l'occiput et le haut du cou sont d'une teinte marron tachetée de petits points noirs. Le bas du cou est d'une nuance plus claire tirant sur le cendré lie de vin. Le dos, le croupion, les scapulaires et les flancs sont gris avec un grand nombre de lignes vermiculées noires; la poitrine et le ventre sont blancs. Le miroir est vert doré et bordé de noir de velours. La queue est formée de plumes noires bordées de blanc. Le bec est court, bleuâtre et noir à la pointe; le pattes sont d'un gris de plomb.

La femelle est d'une couleur plus uniforme gris brun; la tête et le haut du cou sont tachetés de points noirs sur un fond roussâtre.

Une voix claire et sifflante, que l'on peut comparer au son aigu d'un fifre, dit Buffon, distingue ce canard de tous les autres, dont la voix est enrouée et presque croassante. Comme il siffle en volant et très-fréquemment, il se fait entendre et reconnaître de loin. Il prend ordinairement son vol vers le soir et même pendant la nuit, a l'air plus gai que les autres canards; il est très-agile et toujours en mouvement.

Les canards siffleurs volent et nagent toujours par bandes. Il en passe chaque hiver quelques troupes dans diverses parties de la France, même dans celles qui sont éloignées de la mer, et on les voit en grand nombre sur les côtes de la Picardie. Ils arrivent, généralement en avance sur les autres, en automne et repassent en février. Quelques-uns nichent en France dans les marais. Ces oi-

seaux voient très-bien et leur vol est rapide et soutenu ; ils cherchent la même pâture que les canards sauvages. Plus le vent est rude, plus on voit de ces canards. Ils se tiennent bien à la mer et à l'embouchure des rivières malgré le gros temps, et ils sont très-durs au froid.

On parvient facilement à les accoutumer à la domesticité.

---

40. CANARD PILET. 40.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

CANARD PILET.

(*Anas acuta.* LINNÉ.)

(Pl. 40.)

Le pilet, connu aussi sous le nom de *pénard* et de *canard à longue queue*, semble établir le passage entre les canards et les sarcelles. Cet oiseau se distingue facilement des autres espèces par les deux plumes noires, longues et effilées qui font comparer sa queue à celles d'une hirondelle. Les proportions des diverses parties du corps donnent au pilet une grande élégance de forme. Il a le cou blanc, long et grêle, la tête petite et brune, tachetée de noir, surtout au sommet, et nuancée de violet et de pourpre sur les côtés. La nuque est noirâtre; une bande étroite blanche part de chaque côté de l'occiput, pour se perdre dans le blanc du cou, et tranche agréablement sur la partie postérieure de la tête. Les plumes du dos et des flancs sont d'un gris tendre, vermiculé de petits traits noirs très-serrés et qu'on dirait tracés à la plume; les plumes scapulaires sont longues, effilées, blanches sur les bords et d'un beau noir au centre dans toute la longueur de la baguette, et retombent élégamment sur les ailes. Les ailes ont le miroir vert pourpré, bordé en avant par une bande rousse, et en arrière par deux bandes plus étroites, l'une noire et l'autre blanche; bec bleuâtre; pieds d'un gris noirâtre.

La femelle ressemble beaucoup à celle du canard col-vert; mais elle en diffère par la queue, qui est plus longue; les deux plumes médianes se prolongent un peu, mais beaucoup moins que chez le mâle.

Le pilet est de passage en France en novembre et en mars. Cet oiseau, d'un naturel moins sauvage que les autres canards, est un

des plus beaux qui visitent la France; on l'apprivoise facilement. Son cri, représenté par *hi zouë, zouë*, s'entend d'assez loin. La première syllabe est un sifflement aigu, et la seconde un murmure moins sonore et plus grave.

On voit un grand nombre de pilets en Picardie, dans la vallée de la Somme, depuis Amiens jusqu'à Saint-Valery. A leur arrivée, il se tiennent dans la baie de Somme. Les grands froids et les gelées les obligent à remonter jusqu'au delà d'Amiens, et ils reviennent plus rassemblés au moment du dégel; c'est alors qu'on leur fait une chasse sérieuse et productive.

Cet oiseau est considéré comme chair maigre, et, dit-on, mangé comme tel sans qu'on enfreigne le commandement de l'Église!

---

41. SARCELLE D'ÉTÉ. 41.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

SARCELLE D'ÉTÉ.

(*Anas querquedula.* LINNÉ.)

(Pl. 41.)

La sarcelle d'été ou sarcelle commune, connue aussi sous le nom de *criquart*, est surtout remarquable par les plumes longues et taillées en pointe qui couvrent les épaules et retombent sur les ailes en rubans blancs au centre, et d'un vert noirâtre sur les bords. Le devant du corps présente un beau plastron tissé de noir sur gris et comme maillé par petits carrés tronqués, renfermés dans de plus grands, tous disposés avec tant de netteté et d'élégance qu'il en résulte l'effet le plus piquant. Les côtés du cou et les joues, jusque sous les yeux, sont couverts de petits traits blancs vermiculés sur un fond roux. Le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge; mais un long trait blanc, prenant sur l'œil, va tomber au-dessous de la nuque. Les flancs présentent des zigzags gris noirâtre sur un fond blanc. Les couvertures des ailes sont d'un cendré bleuâtre, et le miroir est vert reflétant, bordé de blanc en haut et en bas. Bec noirâtre; pieds gris.

La parure de la femelle est bien plus simple: vêtue partout de gris et de gris brun, à peine remarque-t-on quelques traces d'ondes ou de festons sur sa robe. Sa gorge est blanche, et de chaque côté de la tête, près du bec, on remarque une tache blanche; enfin, une petite bande blanchâtre se prolonge un peu derrière les yeux.

Les jeunes ont le plumage de la femelle.

« Il y a en général, dit Buffon, tant de différences entre les deux sexes dans les sarcelles, que les chasseurs peu expérimentés dé-

signent les femelles sous le nom d'*arcanettes* ou *racanettes*, comme si elles constituaient une espèce particulière. »

La sarcelle d'été se trouve dans toute l'Europe; elle établit son nid sur le bord des étangs, au milieu des joncs, et pond six ou huit œufs d'un blanc un peu roussâtre. Cependant on sait qu'il se fait des passages assez réguliers de ces oiseaux en avril et en octobre. Les sarcelles ne volent pas en formant des triangles comme les canards, et leurs bandes ne sont pas très-nombreuses; cependant, à l'époque du passage d'automne, toutes les sarcelles d'un même canton semblent se réunir au temps fixé pour le départ; et dans les airs, elles se poursuivent en jouant et en faisant continuellement entendre leur cri. Cet oiseau se nourrit d'herbages, d'escargots, d'insectes et de larves, et il ne plonge que très-rarement.

Ce petit canard se laisse assez bien approcher par le chasseur, et quoiqu'il ait le vol très-vite, on le tire sans difficultés. Il s'accommode facilement de la vie en volière.



42. SARCELLE D'HIVER. 42.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. — J. Rothschild, Editeur.

SARCELLE D'HIVER.

(*Anas crecca.* Linné.)

(Pl. 42.)

Cet oiseau n'a pas, comme le précédent, les plumes des épaules retombant sur les ailes, cependant ces plumes sont longues et taillées en pointe; elles sont blanches en dedans et noires en dehors. La sarcelle d'hiver a la tête rousse avec une large bande verte, bordée de blanc, qui s'étend de chaque côté, de l'œil à la nuque. Le dessus du cou, le haut du dos et les côtés du corps sont gris et vermiculés d'un grand nombre de petites lignes noires. Le devant du cou et la poitrine d'un blanc roussâtre, avec des taches irrégulières noires et assez rapprochées; le ventre blanc; miroir vert, bordé de noir de velours et frangé de blanc; bec noir; pattes gris brun.

La femelle a la tête et le cou d'un brun clair tacheté de noir en dessus, et d'une teinte beaucoup plus claire en dessous, avec des taches plus petites; les plumes des parties supérieures du corps sont d'un brun cendré bordé de blanc ou de blanchâtre.

« Cette sarcelle niche sur nos étangs, et reste dans le pays toute l'année. Elle cache son nid parmi les grands joncs, et le construit de leurs brins et de plumes. Ce nid, fait avec beaucoup de soin, est assez grand et posé sur l'eau de manière à suivre les différences de niveau. La ponte est de dix à douze œufs d'un blanc sale, avec de petites taches de couleur noisette. Les femelles seules s'occupent du soin de la couvée; le mâle semble l'abandonner pour se réunir à d'autres mâles et vivre en compagnie pendant ce temps; mais en automne ils retournent à leur famille pour ne la quitter qu'au printemps suivant.

« On rencontre ces oiseaux sur les grands étangs, qu'ils ne quittent généralement qu'à l'époque des gelées, pendant lesquelles ils fréquentent les petites rivières et les eaux de source. Ils vivent de cresson, de cerfeuil sauvage et de petits poissons; leur chair est très-estimée. »

Cette sarcelle est assez commune, surtout en hiver; le passage en amène un grand nombre.



43. CANARD GARROT. 43.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

CANARD GARROT.

(*Anas clangula.* LINNÉ.)

(Pl. 43.)

Le garrot est de petite taille; son plumage est noir et blanc. Ce canard se distingue facilement des autres espèces par une large plaque de plumes blanches placées de chaque côté de la base du bec. Sa tête est grosse et d'un beau vert foncé. Le dos et la queue sont noirs, ainsi que les grandes pennes de l'aile; le bas du cou, la poitrine et le ventre, ainsi que la plus grande partie des couvertures des ailes, sont d'un beau blanc. Bec noir; pieds orangés, avec les membranes interdigitales brunâtres.

La femelle diffère passablement du mâle: elle est plus petite; sa tête est uniformément brune, ainsi que le haut du cou, dont la partie moyenne forme un large collier blanc mêlé de gris cendré à sa partie inférieure. Les parties supérieures du corps sont couvertes de plumes brunes bordées de cendré. La poitrine et le ventre sont blancs. Enfin, le bec est noir avec l'extrémité jaune rouge, moins l'onglet, qui est de même couleur que la base.

Les jeunes ont le plumage de la femelle, avec des teintes plus rousses à la tête et sans jaune sur le bec.

Le garrot est excellent nageur et il plonge avec une grande facilité à la recherche des petits poissons ou des insectes aquatiques; aussi sa chair est-elle assez médiocre. Sa marche semble pénible et par bonds, frappant le sol si fortement avec ses larges palmures, qu'il produit un bruit semblable à un claquement des mains. Pour marcher, il est obligé d'ouvrir ses ailes afin de se maintenir en équilibre, sans cela il tombe facilement. Peu fait pour la captivité, il meurt à moins qu'on lui donne assez d'espace et une nourriture variée. Il est impatient et querelleur.

CANARD DE MICLON.

(*Anas glacialis.* Linné.)

(Pl. 44.)

Le canard de miclon, désigné aussi, comme le pilet, sous le nom de *canard à longue queue*, n'est pas très-commun en France, cependant on en tue tous les ans sur les côtes de la Manche et sur quelques points des côtes de l'Ouest. Au moment du passage son plumage est assez élégant, mais il diffère de sa robe de noces. La tête et le cou sont d'un blanc pur, avec les joues d'un cendré roussâtre. Une large plaque de plumes brunes se trouve sur chaque côté du cou; le dos est brun de suie, ainsi que les deux longues pennes médianes de la queue. Le bas du cou forme un large plastron d'un brun noirâtre, se prolongeant sur le dos par une bande étroite. Le ventre est d'un blanc pur ainsi que les scapulaires, qui sont longues, effilées et retombent sur les ailes. Pas de miroir; bec petit, noir à la base et à l'extrémité, et rougeâtre au centre; pieds gris. La femelle a un plumage beaucoup plus modeste : le dessus de la tête et le dos sont bruns; le cou est brun cendré clair, et le ventre d'un blanc grisâtre.

« Les jeunes, avant la mue, ont le dessus de la tête et du cou d'un brun cendré, plus foncé sur le dos, plus clair sur les bordures des scapulaires et des couvertures. La gorge et le devant du cou sont variés de brun et de cendré, ainsi que la poitrine et les flancs; le ventre blanchâtre; les joues et les sourcils d'un blanc mêlé de roussâtre; la queue courte et brune, bordée et cendrée; le bec brun jaunâtre; les pieds brun de plomb. Après la mue, les sexes commencent à se dessiner, quoique confusément, et la livrée varie d'un passage à l'autre. »



44. CANARD A LONGUE QUEUE. 44.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

Le canard de miclon habite les régions arctiques ; il passe irrégulièrement en France et ne voyage que par couples ou isolément.

CANARD MILOUIN.

(*Anas ferina.* LINNÉ.)

(Pl. 45.)

Le milouin ou rouget a la tête et le haut du cou d'un brun roux-marron, passant au brun noirâtre et au noir sur le bas du cou; le dos et le croupion d'un noir foncé; les scapulaires et les couvertures des ailes d'un cendré blanchâtre, vermiculées de nombreux zigzags d'un gris foncé bleuâtre; la poitrine et le ventre, d'une teinte gris clair un peu fauve, avec des zigzags moins prononcés; le miroir gris cendré; bec bleuâtre au centre, noir à la base et à l'extrémité; pieds bleuâtres. La femelle a la tête et le cou d'un brun gris, avec quelques taches roussâtres; le reste de son plumage présente des teintes beaucoup plus grises et moins prononcées.

Le milouin est encore connu sous le nom de *moreton* et de *cataroux*.

Les milouins sont très-défiants, et il est difficile de les approcher, surtout quand ils sont à terre : aussi restent-ils presque toujours à l'eau, et ne s'aventurent-ils dans les marais garnis d'herbages que pendant la nuit.

M. Hébert, qui, en chasseur attentif et même ingénieux, disait Buffon, a su trouver à la chasse d'autre plaisir que celui de tuer, a fait sur ces oiseaux comme sur beaucoup d'autres des observations intéressantes. C'est, dit-il, l'espèce du milouin qui, après celle du canard sauvage, m'a paru la plus nombreuse dans les contrées où j'ai chassé. Il arrive par troupe de vingt ou quarante; son vol est plus rapide que celui du canard, et le bruit que fait son aile est tout différent; la troupe forme en l'air un peloton serré, sans

45. CANARD MILOUIN. 45.

Chenu, Ornithologie du Chasseur.

J. Rothschild, Editeur.

se ranger en triangle comme les canards sauvages. A leur arrivée, ils sont inquiets et cherchent à s'abattre sur les grands étangs; l'instant d'après ils en partent, en font plusieurs fois le tour au vol, se posent une seconde fois pour aussi peu de temps, disparaissent, reviennent une heure après, et ne se fixent pas davantage. Quand j'ai tué de ces oiseaux, c'est toujours servi par le hasard, avec de très-gros plomb et lorsqu'ils faisaient leurs évolutions. On ne les approche pas facilement sur les grands étangs; et ils ne tombent point sur les petites rivières par la gelée, ni à la chute sur les petits étangs; cependant ils sont assez communs.

PETIT MILOUIN.

(*Anas nyroca.* GULDENSTEDT.)

(Pl. 46.)

Cet oiseau est connu sous le nom de *sarcelle d'Égypte* et de *canard à iris blanc*. Il est de la grosseur d'une sarcelle ordinaire. Les caractères qui le distinguent à première vue sont un miroir blanc terminé de noir, et l'iris blanc. Il a la tête et tout le cou d'un marron vif, avec une petite tache blanche sous le bec ; le reste de son plumage est noirâtre à reflets pourprés ; le ventre est blanc terne et les flancs d'un brun roux ; bec noir bleu ; pieds noir-bleuâtre.

La femelle diffère du mâle par des teintes moins prononcées.

Le petit milouin voyage par couple ou en bandes peu nombreuses ; il est de passage, en France, en automne et au printemps. Il se laisse assez facilement approcher



16. CANARD A IRIS BLANC. 16

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.



47. MACREUSE. 47

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

MACREUSE.

(*Anas nigra.* LINNÉ.)

(Pl. 47.)

La macreuse a tout le plumage d'un noir brillant, velouté, à reflets violets, mais plus terne sous le ventre. Son bec est noir, large, et à la base de la mandibule supérieure on remarque une gibbosité d'un jaune orangé enveloppant les narines. Les pieds sont gris foncé, avec les membranes interdigitales noires. L'iris est rouge.

La femelle est d'un noir gris; la base du bec est gibbeuse, mais les narines seules sont jaunes, et on remarque une tache de même couleur vers l'extrémité de la mandibule supérieure.

« Les vents du nord et du nord-ouest, d'après M. Baillon, amènent le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de macreuses; la mer en est pour ainsi dire couverte : on les voit voleter sans cesse de place en place et par milliers, paraître sur l'eau et disparaître à chaque instant. Dès qu'une macreuse plonge, toute la bande l'imite et reparaît quelques instants après. Lorsque les vents sont sud et sud-est, elles s'éloignent de nos côtes, et les premiers vents, au mois de mars, les font disparaître entièrement.

« La nourriture favorite des macreuses est une espèce de coquillage lisse et blanchâtre (anatife), large de quatre lignes et long de dix environ, dont les bords de la mer se trouvent jonchés dans beaucoup d'endroits; il y en a des bancs assez étendus et que la mer découvre sur ses bords au reflux. Lorsque les pêcheurs remarquent que, suivant leur expression, les macreuses *plongent aux vaimeaux* (c'est le nom qu'on donne ici à ces coquillages), ils tendent leurs filets horizontalement au-dessus des bancs et à deux

pieds au plus du sable; peu d'heures après, la mer, entrant dans son plein, couvre ces filets de beaucoup d'eau, et les macreuses suivant le reflux à deux ou trois cents pas du bord; la première qui aperçoit les coquilles plonge, toutes les autres la suivent, et, rencontrant le filet qui est entre elles et l'appât, elles s'empêtrent dans ses mailles flottantes; ou si quelques-unes, plus défiantes, s'en écartent et passent dessous, bientôt elles s'y enlacent comme les autres en voulant remonter après s'être repues : toutes s'y noient; et, lorsque la mer est retirée, les pêcheurs vont les détacher du filet, où elles sont suspendues par la tête, les ailes ou les pieds.

« Un filet de cinquante toises de longueur sur une toise et demie de largeur en prend quelquefois vingt ou trente douzaines dans une seule marée.

« Je n'ai jamais vu aucune macreuse voler ailleurs qu'au-dessus de la mer, et j'ai toujours remarqué que leur vol est bas, mou et de peu d'étendue; elles ne s'élèvent presque pas, et souvent leurs pieds trempent dans l'eau en volant. Il est probable que les macreuses sont aussi fécondes que les canards; car le nombre qui en arrive tous les ans est prodigieux, et, malgré la quantité qu'on en prend, il ne paraît pas diminuer. »

A terre, la macreuse marche mal, mais elle tient le corps droit, se balance à chaque pas et frappe le sol alternativement de chaque pied; elle a l'air fort gauche, et chaque mouvement semble exiger des efforts inouïs. En revanche, elle est infatigable sur l'eau ; elle court sur les vagues aussi légèrement que le pétrel.

La macreuse habite les régions arctiques, d'où elle se répand, en hiver, sur toutes les côtes du continent, mais surtout sur celles du Nord.



48. DOUBLE MACREUSE. 48.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur.

DOUBLE MACREUSE.

(*Anas fusca.* Linné.)

(Pl. 48.)

La grande ou double macreuse est un peu plus forte que la macreuse ordinaire. Tout son plumage est d'un noir profond, sauf une tache blanche autour de l'œil et se prolongeant un peu en arrière, et un miroir étroit et blanc. Le bec est gibbeux et d'un jaune rougeâtre, avec quelques parties noires; les pieds sont rouges, avec les membranes interdigitales noires. La femelle est un peu plus petite, et son plumage est brun, varié de blanchâtre, entre les yeux et le bec, qui ne présente pas de gibbosité

Ce plumage varie un peu après la mue.

Les doubles macreuses habitent les mers du Nord, où elles vivent de petits mollusques et d'anatifes. Elles se montrent en France avec les macreuses; mais en beaucoup moins grand nombre que ces dernières.

HARLE-BIÈVRE.

(*Mergus merganser.* LINNÉ.)

(Pl. 49.)

Le harle-bièvre ou grand harle est d'une grosseur intermédiaire entre l'oie et le canard. Son corps est large et un peu aplati sur le dos. Il a la tête et la partie supérieure du cou d'un beau noir vert à reflets; les plumes du vertex, un peu allongées, forment une sorte de toupet. Le bas du cou, la poitrine et le ventre d'un blanc nuancé de rose jaunâtre, tirant sur le beurre-frais; le haut du dos, et les scapulaires rapprochées du corps, d'un beau noir; le reste du dos, le croupion et la queue, gris cendré, avec l'extrémité des plumes très-légèrement frangée de gris plus foncé. Les scapulaires voisines de l'aile et les couvertures alaires, d'un blanc jaunâtre, finement lisérées de noir; bec long, effilé, garni de lamelles dentiformes, rouge, l'onglet noir vert, ainsi que la ligne médiane des mandibules; pieds rouges.

Le femelle est plus petite; elle a la tête et le haut du cou d'un brun cendré, et les plumes du vertex, un peu plus longues, forment aussi une huppe; sa gorge est blanchâtre; le reste de son plumage offre des teintes plus sombres que celui du mâle, et ses pieds sont moins rouges.

Cet oiseau passe en France pendant les hivers rigoureux, et quelquefois il y arrive en grand nombre.

Le bec de cet oiseau est garni de dentelures, et sa langue hérissée de papilles dures et dirigées en arrière, disposition qui seconde parfaitement sa voracité, et lui permet de retenir les poissons dont il se nourrit. Il en saisit souvent de gros, qu'il cherche à avaler, et dont, malgré ses efforts, il ne peut engloutir qu'une par-



Pl. HARLE BIÈVRE. 40.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Éditeur.

tie. Dans ce cas, la tête se loge la première dans l'œsophage, et ce n'est qu'après l'avoir digérée, qu'il peut avaler le reste du corps.

« Le harle nage tout le corps submergé et la tête seule hors de l'eau; il plonge profondément, reste longtemps sous l'eau, et parcourt souvent un très-grand espace avant de reparaître à la surface. Quoiqu'il ait les ailes courtes, son vol est rapide, et le plus souvent il file au-dessus de l'eau. Le harle est, comme on le voit, un fort bel oiseau; mais sa chair est sèche et de mauvais goût.

« Les instincts de cet oiseau le retiennent ordinairement à la mer, où l'on peut suivre de loin ses rapides évolutions. Quand il vient à terre, ce n'est guère que pour se reposer; on le trouve alors couché sur le sable, occupé à lustrer ses plumes et à faire sa toilette. Le moindre danger le ramène vers son élément favori, et il disparaît aussitôt sous les flots pour ne ressortir que fort loin. »

Le nom de *bièvre* a été donné anciennement au harle, que l'on comparait et quelque sorte au castor ou bièvre, à cause des dégâts qu'il fait dans les rivières.

HARLE-PIETTE OU HARLETTE.

(*Mergus albellus.* LINNÉ.)

(Pl. 50.)

« La piette est un joli petit harle à plumage pie, et auquel on donne dans quelques localités le nom de *religieuse* ou de *nonnette*, sans doute à cause de sa belle robe blanche, de son manteau noir et de sa tête coiffée d'effilés blancs, couchés en avant et relevés en arrière en forme de bandeau que coupe un petit lambeau de voile d'un violet obscur; un demi-collier noir sur le haut du cou achève la parure modeste et piquante de cette petite religieuse ailée. »

L'œil est entouré d'une large tache d'un noir verdâtre; le haut du dos est noir, le croupion et la queue sont gris; la poitrine et le ventre blancs, et le miroir noir; le bec est gris bleuâtre ainsi que les pieds.

La femelle a le dessus de la tête et la nuque d'un roux foncé; le reste de son plumage, sauf les demi-colliers noirs qui manquent, est assez semblable à celui du mâle, mais les teintes sont moins vives.

Les jeunes ressemblent aux femelles, et ce n'est qu'après la première mue que l'on peut distinguer les mâles; ils présentent alors un espace noirâtre sur les joues.

Cet oiseau se répand en hiver dans presque toute la France. Les pêcheurs en prennent souvent dans leurs filets, mais sa chair n'est pas estimée.





50. HARLE PIETTE. 50.

Chenu, Ornithologie du Chasseur. J. Rothschild, Editeur

PLACEMENT DES 50 CHROMOTYPOGRAPHIES

contenues dans l'ORNITHOLOGIE DU CHASSEUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OISEAUX.

Typographie de G. Silbermann, à Strasbourg

